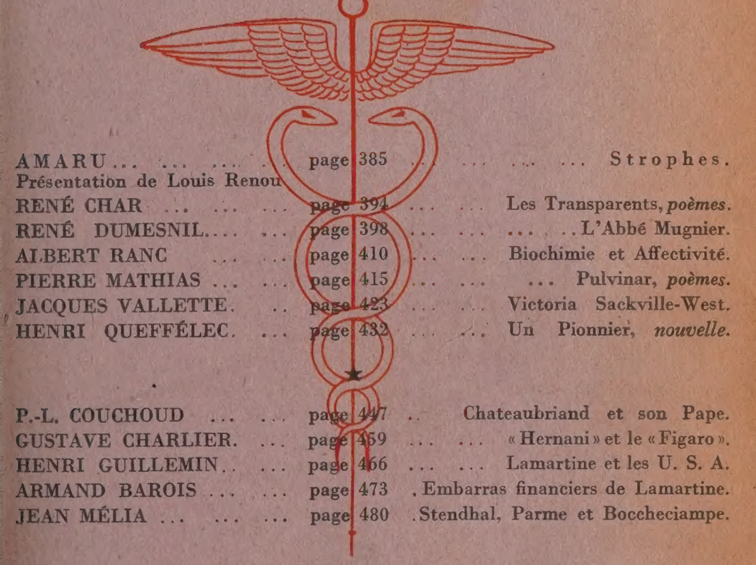
NUMÉRO 1027 1er MARS 1949

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

L'augmentation constante de notre prix de revient nous oblige à aligner notre tarif sur celui des autres grandes revues. Il devient désormais le suivant :

	France et Union Française	Étranger
Un an	**1.250 fr.**	**1.600 fr.**
6 mois	**650 fr.**	**850 fr.**

LE NUMÉRO : **125** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur - Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

STROPHES

par AMARU

UN POETE SANSKRIT : AMARU. — L'un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique dans l'Inde ancienne est l'*Amaruçataka*, c'est-à-dire le recueil de cent strophes, la « centurie » (comme on disait jadis), attribuée à Amaru. La date en est incertaine : le poéticien Anandavardhana, vers 850, connaissait le texte; Vâmana un peu plus tôt (vers 800) en citait trois strophes, et l'on s'est demandé s'il était loisible d'en reculer l'époque jusqu'à celle — indéterminée elle-même, mais antérieure sans doute de deux ou trois siècles à ces témoignages — où se situe l'œuvre de Kâlidâsa. C'est peu probable. Le style d'Amaru semble indiquer le VIIe siècle, plutôt que le IVe ou le Ve.

Sur l'auteur lui-même, comme sur tant d'autres personnalités de l'Inde ancienne, on ne sait rien de positif, sinon qu'il était roi au Kaçmîr. Le mystère qui entoure cette figure ne doit cependant pas nous inciter à rejeter l'attribution littéraire dont la tradition indigène s'accorde à honorer son nom. L'unité de facture suffit à marquer que la « Centurie » n'est pas un recueil collectif anonyme. Rappelons par curiosité l'anecdote du Çankaradigvijaya, aux termes de laquelle c'est le philosophe Çankara lui-même, l'initiateur du Vedânta classique, qui aurait composé ces poèmes : par le pouvoir du Yoga il aurait pénétré dans le corps du roi Amaru afin de connaître auprès des épouses de ce prince l'expérience des choses de l'amour qui seule manquait à sa pratique des sciences indiennes.

L'ouvrage est connu en quatre recensions (Sud, Bengale, version dite d'Arjunavarman ou de Bombay, version mixte), déterminées par la présence d'autant de commentaires ou de groupes de commentaires. 51 stances seules sont communes aux quatre textes, sur un total qui varie de 90 à 115; il y a d'assez fortes variantes dans la teneur et surtout dans la séquence.

Comme dans la lyrique indienne en général, chaque strophe

forme une unité qui se suffit à elle-même; chacune représente un tableau, une attitude, un instant piquant ou ému dans les relations entre l'homme et la femme; ce qui suit et ce qui précède, l'identité des personnages, importent peu. Le plan paraît avoir été de multiplier les variations sur un même sujet.

L'amour qui est ici dépeint est un sentiment léger, optimiste, où les querelles, les bouderies, sont suivies de réconciliations rapides; plus rarement la strophe évoque quelque douleur, quelque amertume. Ce sont les confidentes qui conseillent l'amoureuse craintive, consolent l'épouse inquiète; c'est la perruche indiscrète qui redit au matin les mots d'amour qu'elle a entendus la nuit. C'est surtout la séparation des amants, le voyage entraînant l'homme loin de celle qu'il aime, la longue route qu'il doit entreprendre de nuit, cependant que le tonnerre des lourdes nuées l'emplit de crainte, et que sa femme esseulée regarde en vain le chemin...

Le style et la langue sont à ce point de perfection où les a portés un long usage des ressources poétiques du sanskrit, renforcées, affinées par le patient travail des rhétoriciens.

L'élégance de la forme, la simplicité subtile, l'heureuse et souple versification, autant de qualités dont aucune traduction ne saurait malheureusement donner le plein équivalent.

L'ouvrage a été traduit (incomplètement) en français aux origines des études indiennes, alors que la curiosité pour l'Inde ancienne et pour le sanskrit était soulevée pour ainsi dire par l'élan du romantisme. Sous le pseudonyme aisément reconnaissable d'Apudy, A.-L. Chézy, qui fut le premier à enseigner le sanskrit en France, donna de l'*Amaruçataka,* dès 1831, une version dont l'agrément indéniable est prélevé trop ouvertement sur l'exactitude (1).

LOUIS RENOU.

Dans sa colère, elle le serre solidement
entre les doux liens de ces bras, lianes agiles;
elle l'entraîne elle-même au pavillon des folâtreries, en présence
de ses compagnes;
« le feras-tu encore? » balbutie-t-elle d'une voix suave,

(1) Les strophes que nous donnons ici ont été choisies par le traducteur sans prétendre à faire apparaître un ordre qui n'existe pas dans le recueil original. Il va sans dire que la traduction que nous devons à M. Renou est entièrement nouvelle. (*N. D. L. R.*)

faisant allusion à sa faute...
Heureux, l'amant se laisse battre, décidé à tout nier,
et tandis qu'elle pleure,
il rit.

★

« Est-ce au terme de cette veille,
est-ce au milieu du jour ou dans l'après-midi,
ou lorsqu'on aura passé la journée entière,
que tu reviendras, dis, chéri? »
Et lui, qui voulait partir pour ce pays qu'on atteint au bout de cent journées,
voilà les mots, les larmes tumultueuses,
par quoi la jeune femme arrête les pas du bien-aimé.

★

Mari et femme avaient chuchoté la nuit :
le perroquet familier redit au matin, devant leurs parents, les mots qu'il a entendus.
C'en est trop.
La jeune épouse,
glissant dans le bec de l'animal un fragment de rubis qu'elle détache de son oreille,
comme si c'était le fruit du grenadier,
malade de honte,
cherche à retenir ces paroles.

★

Pour éviter de partager le même siège,
elle va de bien loin au-devant de son amant.
Sous couleur d'aller chercher du bétel,
elle se dérobe à son étreinte.
Elle s'abstient de se mêler à la conversation
en occupant auprès d'elle ses suivantes.
Ainsi, par d'adroites attentions,
elle assure le succès de sa colère.

★

Il a vu ses deux amies réunies sur un même banc,
il s'est approché par derrière précautionneusement.
Tandis qu'il bouche les yeux de l'une comme s'il voulait instaurer quelque jeu avec elle,
l'autre
— son cœur frémit, se soulève d'amour, sa joue brille d'un rire contenu —,
voici que le fourbe,
penchant de côté le cou,
l'embrasse.

★

Comme elle refusait qu'il se jetât à ses pieds,
il cessa de demander grâce;
comme elle le rudoyait, lui disant avec colère « tu agis, sans qu'on le sache, comme un fourbe! »
il partit, lui, l'amant.
Lors, soupirant profondément,
retenant son sein de sa main,
elle jeta sur ses amies un regard embué de larmes.

★

Ils sont sur le même lit, le mari et la femme,
ils détournent leur visage, immobiles muets.
Malgré l'inclination qui les tient au cœur l'un pour l'autre,
ils conservent leur froideur.
Mais peu à peu le coin des yeux roule furtivement,
les regards se rencontrent,
rompue la bouderie :
en riant,
avec violence,
les voilà qui s'embrassent.

★

Les sourcils ont beau se froncer,
les yeux regardent avec un désir extrême.
La voix a beau se figer,
le visage consumé laisse naître un sourire.

Le cœur a beau s'endurcir,
un frisson parcourt le corps.
Quelle sera l'issue de sa bouderie
quand paraîtra l'amant?

★

Sur ta poitrine tu as mis un collier qui résonne;
sur tes larges hanches, une ceinture qui bruit;
à tes pieds des anneaux dont les pierreries tintent.
Tu vas ainsi au rendez-vous de ton amant, naïve, en battant le tambour.
Pourquoi donc regardes-tu avec tant de crainte et d'inquiétude tous les bords de l'horizon?

★

Jadis les sourcils qui se froncent signifiaient une colère,
le silence une punition,
l'échange des sourires une réconciliation,
le coup d'œil était une faveur.
Et maintenant,
vois l'état désespéré de notre amour;
tu te roules à mes pieds, et mon courroux,
à moi méchante,
ne cède point.

★

« Quitte le silence, ô belle;
regarde-moi qui me penche à tes pieds.
Non, jamais tu n'as eu colère de la sorte! »
Ainsi disait l'époux :
elle écarta ses yeux mi-clos,
versa des larmes abondantes,
mais ne dit mot.

★

Finie l'emprise de l'amour,
dissoute l'estime née de l'affection,
abolie l'amitié,

le proche passe devant moi comme s'il était un étranger...
Quand je pense et repense à ces jours écoulés, ô amie chère,
je ne comprends pas comment mon cœur ne se brise pas en cent morceaux.

★

J'avais chassé mon amant pour quelque faute;
il est revenu empruntant le costume d'une de mes amies.
Le prenant pour elle, je l'embrasse,
je lui confie en secret que je souhaite m'unir à lui.
« Voilà qui est bien difficile, mignonne »,
dit-il, en m'étreignant avec violence.
Ainsi m'a trompée ce fourbe à la faveur des ténèbres.

★

— *Chérie!*
— *Maître!*
— *Cesse d'être en colère, boudeuse!*
— *En quoi ai-je montré de la colère?*
— *Tu m'en veux.*
— *Non, tu n'as pas de torts, tous les torts sont pour moi.*
— *Alors, pourquoi pleures-tu d'une voix tremblotante?*
— *Devant qui est-ce que je pleure?*
— *N'est-ce pas devant moi?*
— *Que suis-je pour toi?*
— *Ma bien-aimée.*
— *Non, je ne la suis pas, c'est pourquoi je pleure.*

★

Avec des larmes frémissantes, avec des serments, des prosternations,
d'autres malheureuses veulent retenir l'époux qui part en voyage.
Moi je lui dis :
« Je suis heureuse, bon voyage,
aie beau temps quand tu te mettras en route demain.
A ton retour, chéri, tu apprendras que mes actes furent conformes à mon amour.

★

Le santal a disparu entièrement de ta poitrine,
le rouge est effacé de tes lèvres,
tes yeux ont perdu leur fard
et ton tendre corps est frissonnant.
Ah! tu en as menti, messagère : ne savais-tu donc pas que son amie se tourmenterait?
tu es partie d'ici pour te baigner dans l'étang, non pour aller voir ce vaurien!

★

— Où t'en vas-tu, fille aux jambes fuselées, dans ce minuit profond?
— Là où habite mon maître, celui qu'aime mon cœur.
— D'où vient que tu n'as pas peur toute seule, ma belle?
— N'ai-je pas pour compagnon Amour aux flèches empennées?

★

Une marque de laque de part et d'autre du front;
au cou l'empreinte d'un bracelet;
sur la bouche le noir d'un collyre;
et sur les yeux encore, la rougeur du bétel...
La fille aux yeux de gazelle, voyant au matin cette parure du bien-aimé,
prend colère, et ses soupirs longuement s'épuisent
dans le délice d'un nénuphar qu'elle feint de sentir.

★

Elle voit la chambre vide;
se dresse doucement hors du lit,
regarde à longs traits le visage de l'époux qui feint de dormir.
Elle l'embrasse en toute confiance...
Mais voici que frissonne la joue de l'aimé;
elle l'a vu,
la jeune femme a courbé le visage de honte,
et lui longuement l'embrasse.

★

« Que mon cœur éclate,
qu'Amour à son gré réduise mon corps!
Que m'importe, ô mon amie, cet être cher à la tendresse fantasque! »
Ainsi dit avec violence, dans l'excès de son humeur, la fille aux yeux de gazelle.
Mais elle regarde avec anxiété la route que prend son amant.

★

Nous formions jadis, d'abord, un seul corps à nous deux.
Puis tu fus un homme aimé, moi une amante désolée.
Maintenant tu es mon maître et je suis ton épouse.
Qu'attendre de plus?
La vie est aussi tenace que le carreau de la foudre : voilà la raison de tout.

★

« A quoi bon passer tout ce temps, naïve, en naïves pensées?
Montre de la dignité, forge-toi un cœur ferme, cesse d'être trop droite envers ton amant. »
Ainsi conseillée par son amie, elle répond, le visage craintif :
« Parle tout bas, le maître de ma vie, celui que j'aime, pourrait entendre. »

★

L'amant arrive.
Elle a passé le jour avec peine, cent désirs se formaient en elle.
Ses stupides confidentes étaient venues chez elle faire une longue causerie.
Lors la svelte jeune femme
— le plaisir la rend craintive —
prétend avoir été mordue, elle secoue en hâte la soie de son corsage,
en sorte que la lampe s'éteint...

★

Aussi loin que porte la vue, elle regarde la route par où il est parti.
Quand les chemins se brouillent à la tombée du jour,
quand les ténèbres rampent,
découragée, elle fait tristement un pas vers la maison.
« S'il arrivait en cet instant même? » se dit-elle,
et tournant la tête au plus vite,
elle regarde à nouveau là-bas.

★

La voici, ses yeux longs et mobiles,
ses seins lourds dont le globe se gonfle,
sa démarche alanguie par le poids des larges hanches.
C'est ma bien-aimée,
elle a ravi mon cœur.

★

Mieux vaut le jour que la nuit.
Non, la nuit est mieux que le jour.
Eh bien, non! que l'un et l'autre aillent à leur ruine,
si l'on n'est point uni avec l'être qu'on aime.

★

Si mon amant est devant moi et qu'il me dit des mots d'amour,
je ne sais si tous mes membres
deviennent yeux
ou deviennent oreilles.

★

Que faire? A qui le dire? Râma n'est plus sur terre.
Nul autre ne connaît la douleur d'être séparé de celle qu'on aime.

LES TRANSPARENTS

par RENÉ CHAR

De même que certaines espèces cessent d'être comptées et disparaissent du sol et de la curiosité des vivants, les vagabonds libertaires, encore nombreux au début du siècle, ne trouvent plus grâce aujourd'hui devant les exigences sociales, politiques et policières de l'Etat moderne, ce mendiant colosse.

Le vagabond est de moins en moins aperçu dans nos campagnes, même les plus altruistes. Renouvelons à ces camarades poètes bientôt exterminés l'assurance de notre sincère solidarité.

I

Travaille, une ville naîtra
Où chaque logis sera ton logis.

Innocence, que dis-tu là?
La joie de vivre me suffit!

II

Reviens plus tard.
Je ne peux pas.

Sois le bienvenu.
Je ne mendie pas.

De grâce,
Je ne comprends pas.

A trop attendre,
On perd sa foi.

III

Commencez à vous réjouir,
Etranger, je vais vous ouvrir.

Je suis le loup chagrin,
Beauté, pour vous servir.

IV

Tous les ruisseaux coulent ensemble
Et tous les métiers se ressemblent,
Bande d'incorrigibles chiens,
Malgré vos oreilles qui tremblent.

V

Que les gouttes de pluie soient en toute saison
Les beaux éclairs de l'horizon.
La terre nous la parcourons.

VI

Je suis la première pierre de la volonté
de dieu, le rocher;
L'indigent de son jeu et le moins belliqueux.

Pénètre-moi, figuier;
Mon apparence est un défi, ma profondeur
une amitié.

VII

Quand tout le monde prie,
Nous sommes incrédules.

Quand personne n'a foi,
Nous devenons croyants.

VIII

Route, es-tu là?

Les prodigues s'en vont ensemble.

IX

Ecoutez passez, regardez partir
De votre maison si longue à bâtir
La paille du grain qui ne peut pourrir.

X

J'éveille mon amour
Pour qu'il me dise l'aube
Et j'endors mon amour
Afin qu'il fasse nuit.

XI

Vous enterrez le vent,
Ami, en m'enterrant.

Qu'importe où va le vent!
Mais sa bêche resta dedans.

XII

Brûleurs de ronces, ô pâles jardiniers,
Vous êtes mes pareils mais que vous m'écœurez!

Batteur de taches de soleil,
Nous sommes fatigués, nous sommes satisfaits.

Que répondre à cela,
Vieil enfant, dis-le-moi?

Le cœur aidant l'effort,
Marcher jusqu'à la mort
Qui clôt la liberté
Qui laissait l'illusion.

XIII

Aux lourdes roses assombries,
Désir de la main des aveugles,
Préfère, passant, l'églantier
Dont je suis la pointe amoureuse.

XIV

Les fusils chargés nous remplacent
Et se tait l'aboiement des chiens.
La neige meurt, voici la glace.

L'ABBÉ MUGNIER

par RENÉ DUMESNIL

Je ne sais plus si ce fut chez Lucien Descaves ou chez Huysmans que je vis l'abbé Mugnier pour la première fois; mais nos relations ne se resserrèrent qu'après la mort de notre grand ami. Bien qu'il vînt souvent rue Saint-Placide, comme il n'existait point de sympathie entre Caldain et lui, il évitait de visiter le malade aux heures où il eût été sûr d'y trouver son secrétaire, et c'étaient précisément celles où la nécessité de renouveler le pansement m'y ramenait moi-même. Plus tard, nous nous sommes rattrapés pour nous entretenir du disparu, pour parler de toutes choses, et surtout de littérature; car toute conversation avec l'abbé aboutissait aux lettres dont il avait la passion.

Il court de lui cent mots d'esprit. Il en a dit bien davantage; parmi tous ceux qu'on lui prête — prêter aux riches, est-ce bien toujours par charité? — combien sont apocryphes! Veut-on reconnaître ceux qui sont authentiques? Il faut écarter les traits dont la pointe laisserait du venin dans la blessure, car son esprit, souvent taquin, parfois piquant, plus rarement caustique, était sans méchanceté, et plus incliné, en somme, vers l'indulgence — une mansuétude désabusée et pourtant naïve — que vers la « rosserie » où entraîne si souvent le goût des mots.

Sa finesse était légendaire et jusqu'à l'extrémité de l'âge il garda une étonnante agilité d'esprit. Les yeux pétillaient à l'abri des lunettes, la malice du sourire animait le visage surmonté par un « toupet » floconneux dressé sur le front. L'homme était tout de primesaut; parfois, souvent même, l'ironie en dissimulait la tendresse, mais sa vivacité, toujours, se changeait vite en douceur.

Malgré la vue faible — que les progrès d'une cataracte opérée en 1933, puis l'épaississement du sac cristallinien

allaient obscurcir définitivement — sa démarche demeura longtemps résolue. On tremblait à le voir s'aventurer sans précaution dans les rues où il allait, parapluie en main, avec une témérité juvénile, sans souci des voitures. Mais vers la fin de sa vie, une amie charitable mit à sa disposition son auto, et il ne sortit plus qu'accompagné.

La taille était médiocre, mais droite. La main franchement tendue serrait cordialement la main amie. L'abord sans détours était bien d'un homme « sans frontières », comme il dit à Huysmans lorsqu'il l'accueillit, présenté par Berthe Courières, au temps de *Là-bas;* on entrait de plain-pied dans sa sympathie, et définitivement; et l'on songeait devant lui à cette phrase de Chateaubriand — son auteur préféré — sur les justes « dont on n'approche point sans participer à la paix qui s'exhale de leur cœur et de leurs discours ».

Son long sacerdoce à Saint-Thomas-d'Aquin, puis à Sainte-Clotilde, lui avait tout révélé de ce que les hommes cachent obstinément au secret de leur âme; il n'ignorait aucune laideur, aucune noirceur, car il avait sondé les replis obscurs des consciences, en habile « puisatier d'âmes », et il ne lui restait de ces explorations nulle amertume, mais plutôt une sorte d'ingénuité si fraiche que son rire demeurait clair comme celui d'un enfant pur. Comme il connaissait les hommes, il connaissait les livres, ayant tout lu, tout retenu. Quand sa vue s'éteignit, il continua de se faire lire, aussi bien les nouveautés que les ouvrages anciens, vers lesquels il retournait volontiers, corrigeant ses premiers jugements, fortifiant surtout ses admirations, et conservant, malgré l'âge, cette merveilleuse faculté d'enthousiasme, si rare dans la vieillesse.

On aurait mauvaise grâce à reprocher au prêtre — on n'y manqua point cependant — cette curiosité profane : son humanisme était un appât dont savait se servir le pêcheur d'âmes; d'illustres incroyants s'y sont pris. Mais il savait attendre que vînt son heure. Certains qui ne comprirent point sa discrétion lui en firent grief. Ce prêtre choyé dans les salons possédait pourtant des vertus bien rares dans un monde où la calomnie n'est presque plus un péché. Il était le plus fidèle des amis, et savait d'un trait d'esprit crever les perfidies, d'une boutade couper les propos médisants. Il eut du courage — le meilleur, celui qui reste inébranlable dans le danger volontairement affronté, dans le risque bien pesé d'une

action secourable. Il en fit preuve en plusieurs circonstances.

Convaincu de la sincérité d'Huysmans, alors que presque tous doutaient de sa conversion, il sut défendre l'auteur d'*En Route*, et, chevaleresque, se porta garant de son pénitent. Sans autre souci que de servir la vérité, il se jeta sans balancer dans la mêlée. Il parla, fit des conférences, écrivit, et comme en ces circonstances l'habileté suprême est d'être brave, il aventura, sans y songer, sa tranquillité. Les plus graves divergences des opinions et des idées étaient sans prise sur lui, et jamais l'esprit de tolérance ne fut plus large que chez ce prêtre, pourtant inébranlable en sa foi. Il déplorait que ceux qu'il aimait ne fussent pas croyants, ou qu'ils perdissent la foi. Mais il espérait l'illumination du repentir ou la grâce de la conversion, et, en l'attendant, en la préparant de son mieux, il demeurait fidèle à ses amitiés, constant dans ses affections. Il lui en coûta cher : ses lettres à Loyson, indiscrètement révélées, furent cause de sa disgrâce et de sa nomination au poste d'aumônier des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, rue Méchain.



Il alla s'installer près du couvent, au premier étage d'une maison que possédait une de ses anciennes paroissiennes de Saint-Thomas-d'Aquin, Mme Octave Deschamps, née Bartholoni, dont la mère avait été dame d'honneur de l'Impératrice. Après la guerre de 1914, la maison fut modernisée; un grand immeuble du style Le Corbusier fut construit dans le jardin, où naguère poussaient maigrement quelques légumes à l'ombre de grands arbres. On en sauva pourtant un — un arbre de Judée — devant le rez-de-chaussée que vint occuper Edmond Jaloux. L'abbé disait, soulevant le rideau de la fenêtre et montrant le pauvre arbre, dépaysé devant les sept étages de béton :

— Il mourra... s'il a un peu d'amour-propre!

Et comme on lui faisait remarquer la belle ordonnance du petit square bien peigné, bien ratissé :

— Oui, mais moi, je préfère le désordre!

Son désordre, pour grand qu'il semblât, n'était qu'apparent. Dans l'extraordinaire encombrement de sa bibliothèque et de ses papiers, il retrouvait sans trop de recherches le livre ou la lettre dont il avait besoin. Il notait sur des carnets une

sorte de journal de sa vie. Le carnet noirci, il le jetait dans une malle. Un moment, il crut ses malles (il en avait plusieurs, toutes pleines) perdues. Elles n'étaient qu'égarées; mais il avait eu peur. L'alerte ne lui servit de rien; papiers et livres ne furent pas classés davantage. Il tenait à ses habitudes. Elles étaient singulières.

Quand on remit à neuf la vieille maison, il avait souhaité qu'on ne touchât pas à son appartement. Seule la porte d'entrée fut changée pour une autre, en chêne clair, sans ornement, sans moulure, dans le goût de 1925. Mais il ne voulut pas qu'on substituât une sonnette électrique à l'antique cordon qui pendait, terminé par un gland d'acajou, le long du chambranle de droite.

Au coup de sonnette, quand la vieille bonne avait ouvert, on voyait ordinairement surgir l'abbé, chapeau sur la tête et parapluie en main. Reconnaissant le visiteur, il se débarrassait sur une chaise du salon.

— Mais vous alliez sortir? lui disait-on.

— Non, non... Entrez. Vous êtes le bienvenu.

C'était une mise en scène, une malice qui lui permettait de congédier les importuns, de ne leur donner qu'un petit instant, debout dans le vestibule.

Selon les saisons, selon qu'il y eût ou non du feu dans une pièce et point dans l'autre, on se tenait dans le salon ou dans la salle à manger. Le salon prenait jour sur le jardin par deux fenêtres; à gauche, en entrant, était le bureau, sommairement meublé d'une table et entièrement garni de rayons pour les livres. Le salon offrait au regard un mélange d'objets hétéroclites dont il fallait souvent débarrasser les sièges pour s'asseoir. Sur une chaise, près de la porte, dans un cadre de chêne, la photographie de la tête de jeune fille, attribuée à Veneziano, que Huysmans et l'abbé avaient tant admirée à Francfort. Huysmans voulait que ce fût le portrait de Giulia Farnese qui, à quinze ans, dans tout l'éclat d'une précoce beauté, fut la maîtresse d'Alexandre Borgia. « L'énigmatique démone » portait la dédicace, signée de Huysmans : « Souvenir du compagnon de Francfort. » Mais sur chaque fauteuil on trouvait une pile de livres, un amoncellement de photographies, de brochures. Au mur, le portrait de Huysmans, de Taponier; un Christ d'ivoire, sur un fond de velours noir, d'autres portraits; et sur la cheminée, vingt objets qui étaient autant de souvenirs de voyages, qui le faisaient parler de

Wagner, de Liszt, de Barbey d'Aurevilly, de Bayreuth ou de Combourg, de Saint-Point ou de Croisset, de la Salette ou de Lourdes. Car il avait fait autant de pèlerinages littéraires que de visites aux sanctuaires chrétiens.

Il avait été reçu à Wahnfried par Cosima Wagner, et il contait comment le nom de Nietzsche prononcé par lui tout à l'étourdie dans la conversation avait jeté un froid si glacial qu'il n'avait plus su comment se tirer d'affaire :

— On eût dit que j'avais fait tomber la foudre!

Et il riait :

— Mais, sur le moment, je n'ai pas ri, je vous l'assure!

Ses livres précieux — tous les Huysmans dûment ornés de dédicaces — étaient dans une vitrine, à droite de la cheminée. Il aimait les en tirer pour mieux évoquer l'ami demeuré très cher et, malgré les années qui passaient, toujours aussi vivant dans notre mémoire.

La sienne était sans défaillances. Les moindres allusions ramenaient quelque souvenir conté avec un don étonnant d'animer le récit, de rendre aux propos l'accent même de la vie, et sans la moindre emphase, tout simplement. Jamais il ne se donnait le beau rôle, ne cherchait à se mettre en valeur; bien au contraire, il mettait en relief ses bévues, son étourderie.

Dans la salle à manger, un très beau Barbey d'Aurevilly par Valadon, la tête altière, se détachait sur un fond doré. Le regard profond, grave et comme velouté, vous suivait. Auprès de ce portrait, le burin de Bresdin qui était chez Huysmans, le Bon Samaritain, et puis, dans un petit cadre, un Christ entre les deux larrons, qui fut donné à l'abbé par Anatole France :

— Je lui avais dit qu'un jour, peut-être... Mais il me coupa la parole, d'un geste sceptique. Et je répliquai : « Mais, monsieur France, si Jésus a dit que les simples d'esprit verraient Dieu, il n'a pas prétendu pour cela que Dieu aimait les imbéciles! »

La pièce était meublée classiquement d'un buffet, d'une crédence et d'une table ovale. C'est là que, durant l'hiver, se tenait l'abbé, quand le charbon devenu rare obligeait à ménager les feux. Des boulets brûlaient dans une grille. Et les cahiers, les livres s'empilaient sur la table, débordant jusque sur les chaises, comme dans le salon. Et — ce fut une surprise — il y eut, un jour, le téléphone :

— C'est quand même bien commode, mais c'est bien gênant aussi, bien indiscret.

Et il rappelait le mot de Degas, lorsque Forain fit installer chez lui un appareil : « Oui; on le sonne, et il vient... »

Je lui demandai un jour, comme la cloche du couvent voisin tintait, quelques renseignements sur les sœurs dont il était l'aumônier :

— Oh! ce sont de bien saintes filles : elles ont fondé des maisons dans les quatre coins du monde, et c'est d'ici qu'elles partent pour remplir leurs charitables missions... Huysmans les eût appelées les vierges à la valise, car on en voit toujours quelques-unes toutes chargées de bagages, et le porche est sans cesse encombré de malles.



Chaque année, le 12 mai, au jour anniversaire de la mort de Huysmans, l'abbé Mugnier disait une messe de *Requiem* à l'intention du défunt. Ce fut d'abord à Saint-Séverin, dans la chapelle de la Vierge; Huysmans avait été baptisé dans cette église; son souvenir demeurait attaché à « la délicieuse flore de pierre » de l'abside où se réunissaient, une fois l'an, les fidèles de sa mémoire. C'est là que fut célébré le vingtième anniversaire, et pour la circonstance, l'abbé Bremond donna l'absoute. Puis ce fut à la chapelle des sœurs de Saint-Joseph de Cluny qu'eut lieu la cérémonie. Malgré les deuils qui diminuaient le groupe des anciens amis, l'assistance était toujours nombreuse et, la messe dite, les fidèles se retrouvaient à la sacristie autour de l'abbé Mugnier. Rien de plus émouvant que de le voir, presque aveugle, gravir en tâtonnant du pied les marches de l'autel, puis célébrer la messe avec une ferveur qui eût certainement convaincu les médisants prompts à douter de sa foi parce qu'ils la jugeaient sur ce qu'ils appelaient sa « mondanité », sur le scepticisme enjoué de ses bons mots. Lui aussi, maintenant, subissait la dure épreuve de la souffrance : lui, qui avait tant demandé à ses yeux, lui, pour qui le mot *voir* — qu'il s'agît de la nature, des œuvres d'art ou des livres — restait si riche de sens, était privé de la vue. Et la dernière fois qu'il officia pour ce *Requiem* de l'amitié, en mai 1942, il nous dit d'un ton résigné, où perçait pourtant un amer regret :

— Je ne vois plus rien... Je suis presque aveugle maintenant!... Je ne pourrai plus voyager...

Les trois degrés de l'autel étaient pour lui comme un calvaire à gravir; ses mains avaient peine à saisir la buire, à verser dans le calice le vin et l'eau de la communion. Il ne voulait point être assisté d'un servant. Des religieuses, derrière la grille de la loggia, récitaient les répons. Elles ne pouvaient, selon la règle, se mêler aux laïques et venir au chœur. L'office, allongé de tous ces tâtonnements du pauvre prêtre, s'aggravait d'une mélancolique solennité : c'était son propre sacrifice qu'il offrait dans un effort tragique à la mémoire de l'ami toujours pleuré.

Cette pudeur, cette espèce de coquetterie qui le retenait de se faire aider ne l'abandonna qu'aux derniers mois. Quand il venait chez moi, je guettais son arrivée pour le guider. J'entendais comme un battement d'ailes, un froissement long, répété, sur les vantaux, et j'ouvrais avant qu'il eût atteint la sonnette. Mais une fois dans la maison, il redevenait tout pareil à lui-même, retrouvant sa liberté d'esprit, sa gaîté, son humour.



Je le rencontrais aussi aux séances de la Société Chateaubriand et de la Société Barbey d'Aurevilly, dont il était fondateur. Il s'y montrait fort assidu, écoutait avec attention lectures et communications, intervenait dans les débats d'un mot qui, souvent, faisait rire. Mais c'était aux déjeuners de la Société Huysmans qu'il aimait surtout venir. En compagnie de Lucien Descaves, il arrivait un des premiers au *Journal* ou chez Drouant, où l'on se réunissait. Forain, non moins fidèle, s'amusait à le taquiner. L'abbé supportait avec bonne grâce les traits piquants de son vieil ami, ne disait rien tout d'abord, puis, soudain, lançait à son tour quelque pointe dont Forain, le premier, s'esclaffait. Parfois aussi, il entamait avec Paul Valéry des discussions sans fin : qu'aurait fait Huysmans si la mort ne l'avait pris après *les Foules de Lourdes?* Que fût-il devenu? quelles auraient été ses réactions dans un monde de moins en moins tolérable aux écorchés vifs tels que lui?

Certain jour, à la Vallée aux Loups où le docteur Le Savoureux réunissait quelques amis, nous vîmes arriver l'abbé en compagnie d'Anna de Noailles. On parla — ou plutôt, elle parla de tout : de Napoléon, de Mme de Duras, de Mme Récamier, de Nietzsche, de Wagner, et, naturellement, de Chateau-

briand et de Mme de Chateaubriand. On aurait compté les mots qu'elle laissa dire aux autres convives. L'abbé n'en put placer qu'un. Elle venait de citer une phrase de Nietzsche qu'elle admirait fort : « Avec mes vertus, je marche au-dessus des hommes; mais avec mes défauts, je marcherais encore au-dessus d'eux. »

— Quel orgueil! dit l'abbé.

— L'orgueil est à la base des plus beaux sentiments : le courage, c'est de l'orgueil, et la pitié, c'est presque toujours une forme de l'orgueil!

Et comme il voulait ajouter quelque chose :

— Attendez, *mon petit*...

Elle continue. Elle dit « mon petit » avec tant de gentillesse, tant de naturel, d'ingénuité, qu'on est à peine surpris de l'entendre appeler « mon petit » un prêtre octogénaire.

Et ce flux de paroles, souvent imprévues, laisse au moins le temps de déguster la chère qui est exquise.

Le café pris, on va faire le tour du parc, admirer les grands arbres à l'ombre desquels René a promené sa mélancolie. Je rappelle la phrase de Flaubert à Combourg : « J'ai pensé à cet homme qui a commencé là, et qui a rempli un demi-siècle du tapage de sa douleur... Je songeais aux amères solitudes de l'adolescence, avec leurs vertiges, leurs nausées, et leurs bouffées d'amour qui rendent les cœurs malades. N'est-ce pas ici que fut couvée notre douleur à nous autres?... »

Les solitudes de la vieillesse sont pires encore, et leurs bouffées d'amour rendent les cœurs plus malades, réplique-t-elle.

Mais aussitôt :

— Allons, mon ami!

Et elle tend la main à l'abbé pour monter dans la charrette anglaise attelée d'un poney et qui va conduire l'étrange couple, la poétesse toujours parlant, et l'abbé toujours réduit au silence, tandis que nous marchons auprès de la voiture jusqu'au fond du parc.

Sous les sequoias que Chateaubriand, assure-t-on, planta lui-même, Le Savoureux va prendre un cliché de ses invités. Il ordonne le groupe. Anna de Noailles veut l'abbé près d'elle. Il s'approche et ôte son chapeau :

— Non, non, remettez-le. Je vous aime mieux avec votre chapeau!

L'abbé obéit.

— Mais on ne verra pas vos traits! proteste le docteur.

L'abbé fait un geste pour se découvrir; mais sa voisine l'a prévenu et, vivement, tire le chapeau en arrière, découvrant de travers le front de l'abbé Mugnier qui prend ainsi un air cascadeur dont nous rions tous — lui aussi, en nous voyant rire. Il replace son chapeau, bien sagement, et la photo est prise.

— Je suis malade, j'ai toujours été malade, gémit Anna de Noailles en descendant de la charrette anglaise devant les cariatides du porche. Depuis vingt ans, je suis malade. Je devrais être dans mon lit; je ne me lève jamais avant six heures du soir. Et je vis dans un tout petit appartement. Que dis-je, un appartement? dans une mansarde, une petite mansarde. Il me faut la solitude, le silence, je vis toute seule...

Mais un instant après, comme Le Savoureux la prie d'inscrire une pensée sur son album, elle cherche le sac à main qu'elle ne trouve plus, appelle son chauffeur : « Mais j'ai fait observer à Madame la comtesse qu'elle n'avait pas son sac noir en quittant la maison. » Alors, elle :

— Que voulez-vous? J'avais autour de moi, quand je suis partie, mes trois secrétaires, mon chauffeur et cinq femmes de chambre — tout cela autour de moi, autour de la toute petite personne que vous voyez là! C'était bien certain, parmi tant de monde, que j'oublierais d'emporter une chose nécessaire...

La chose nécessaire est son stylo, sans lequel elle ne pourrait pas écrire. Pourtant, d'un stylo d'emprunt, jaillit spontanément une très belle phrase sur le culte des morts. L'abbé, qui l'a beaucoup admirée, essaie un moment plus tard de la répéter. Il hésite :

— Non, non, n'abîmez pas ma phrase. J'ai horreur de ça...

— Mais répétez-la-moi!

— Si vous croyez que je me la rappelle! J'en écris tout le temps des phrases comme ça!...

Elle parle de ses dons avec une impudeur naïve et charmante :

— J'étais douée pour tout, pour la peinture comme pour les vers. Vous aimez mes fleurs, n'est-ce pas? Je vous en enverrai.

Elle me prend le bras :

— Et à vous aussi!



Un soir, chez moi, peu de jours après la mort d'Anna de Noailles, comme nous évoquions encore ces souvenirs :

— Vous vous rappelez, dit l'abbé, les réflexions qu'elle fit devant un portrait de Chateaubriand? Ah! Pas plus que Huysmans elle n'aimait « le vicomte » !

Nous étions allés la voir rue Scheffer bien peu avant la crise qui devait l'emporter. Comme nous prenions congé, elle nous avait rappelés pour nous demander des nouvelles de l'abbé Mugnier :

— Il est si vieux! Combien de temps garderai-je son amitié?

L'abbé l'a revue plusieurs fois après notre visite. La dernière, quand il approcha du lit, elle tendit les bras vers lui, et lui dit :

— J'accepte! J'accepte!

Jusque-là, il l'avait trouvée en révolte contre la mort, qu'elle sentait venir. Cette résignation soudaine l'a bouleversé.



Quand nous revînmes à Paris, en novembre 1941, après dix-sept mois d'absence, nous trouvâmes le cher abbé reclus dans sa maison. Les tristesses de l'occupation lui faisaient, plus que jamais, chercher refuge dans le passé.

Son visage s'était flétri. Une barbe de plusieurs semaines le défigurait; mais les yeux conservaient encore leur flamme.

Et tout de suite, après m'avoir embrassé :

— Qu'aurait dit notre Huysmans?

— Le pire seul arrive, bien sûr.

— Et le pire n'est pas encore arrivé...

Sa démarche était maintenant une sorte de glissement feutré sur le parquet. Il nous conduisit dans le salon, toujours plus encombré. Et devant « l'énigmatique démone » de Francfort, il s'arrêta :

— Je ne voyagerai plus maintenant. C'est fini... Je ne découvrirai plus ni paysages ni tableaux pour m'enchanter...

Chaque fois que nous le revoyions, il semblait plus vieilli. Devenu sourd, il prenait soin de placer le visiteur du côté de l'oreille la moins mauvaise; mais il avait quand même grand peine à saisir les paroles. Cependant son esprit demeurait toujours aussi alerte.

— Je vais bientôt aller rejoindre notre Huysmans, nous dit-il un jour. C'est triste d'être à la veille d'entrer dans l'éternité.

Il se tut un moment; puis se tournant vers ma femme et lui souriant :

— Voyez-vous, je me suis fait prêtre avec le désir d'apporter un peu plus de douceur et de bonté parmi les hommes. Eh bien! c'est raté, Madame, c'est raté!...

La littérature était plus que jamais son refuge; il se fit relire tout Victor Hugo; il reprit pour la vingtième fois les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Un jour, il m'entretint de Guillaume Froehner, l'archéologue qui eut avec Flaubert une polémique si vive au sujet des antiquités puniques de *Salammbô* :

— Je l'ai beaucoup connu, me dit-il (qui n'avait-il pas connu, en effet?). C'était au fond un brave homme, mais bien tudesque, bien lourd. Et il m'a avoué qu'il s'était mis le doigt dans l'œil à propos de *Salammbô*, lu trop superficiellement avant de faire son article. J'ai des tas de lettres de lui...

En novembre 1943, il eut quatre-vingt-dix ans.

— Quatre-vingt-dix ans, aujourd'hui! nous dit-il à ma femme et à moi, venus pour cet anniversaire. Quatre-vingt-dix ans : je ne suis plus bon à rien; je ne suis utile à personne... ni à moi-même. Et je tiens encore à la vie : il y a tant de choses qui m'intéressent! Et cette guerre... Il n'est pas possible que la France demeure ainsi, opprimée...

Il resta silencieux un long moment, suivant ses pensées. Puis :

— Voyez-vous, mes chers enfants, on complique les choses bien inutilement. La religion tient tout entière dans un seul précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres. » Et tout le reste compte bien peu au regard de Dieu.

Il nous embrassa dans un grand élan de tendresse :

— J'ai béni votre mariage... Votre maison m'a toujours été douce.

Il nous parla des amis que nous réunissions avec lui, s'enquérant de ce qu'était devenu Billy pendant la guerre. Il nous parla des disparus surtout, de Léon Hennique, de Pol Neveux...

L'hiver passa, maussade, dans les alertes et l'espérance. Il dut s'aliter plusieurs fois, et il mourut le 2 mars 1944, au matin.

Les obsèques furent célébrées dans la chapelle du couvent, trop petite pour contenir ses amis. Il y régnait un froid glacial. La messe fut toute simple, et l'on se sépara devant le

portail où, tant de fois, nous l'avions attendu pour le reconduire à la maison qu'il avait maintenant quittée pour toujours.

Mêlé pendant un long demi-siècle à la vie mondaine et à la vie littéraire, il laissait un souvenir qui ne s'effacera pas de si tôt. Quel que soit le sort des carnets qu'il entassait dans ses malles, on ne l'oubliera pas. Les âmes en peine « des consolants fanaux du vieil espoir » qui se mettront en route sur les pas de J.-K. Huysmans rencontreront aussi dans les pages du livre, pour les guider, le charitable et doux abbé Gévresin.

BIOCHIMIE ET AFFECTIVITÉ

par ALBERT RANC

L'ensemble des phénomènes affectifs qui constituent les sentiments humains dans toutes les nuances de leur diversité est divisé par les psychophysiologistes qui l'étudient en deux catégories nettement différentes. L'une correspond à l'humeur instinctive, l'autre à la pensée affective. Elles groupent ainsi dans l'affectivité, suivant une sorte de hiérarchie, tout ce qui peut être opposé au cours de notre activité mentale, avec plus ou moins de rigueur, à la connaissance positive, mais celle-ci, comme par une affirmation de pensée hautement élaborée, s'efforce d'en pénétrer les mécanismes. A tous égards les sciences biologiques contemporaines (1) poursuivent une besogne de clarification singulière dans ce domaine réputé rempli de ténèbres impossibles à dissiper. On entend encore Malebranche marquer avec force la différence entre « la lumière de nos idées et l'obscurité de nos sentiments », au moment où le flux de clartés qu'engendre la science expérimentale commence à pénétrer cette zone qu'on croyait irrémédiablement fuligineuse. Au demeurant, les études des régulations nerveuses et celles des régulations hormonales ont fait de tels progrès (2) qu'il n'est pas impossible aujourd'hui d'analyser les processus d'accomplissement des phénomènes affectifs dans leur intimité profonde et d'entreprendre sur eux des actions modificatrices efficaces possédant par surcroît une grande portée explicative. Les conséquences des récentes découvertes de la biochimie dans les voies de la psychophysiologie normale et pathologique présentent à cet effet une importance capitale et sont certainement très loin d'être épuisées. Même très compendieux, un exposé effleurant nos conceptions actuelles sur l'affectivité n'est donc pas sans intérêt.

(1) *Les facteurs vasculaires et endocriniens de l'affectivité*, par Paul Abély, Alain Assailly, Bernard Lainé. Préface de Guy Laroche (L'expansion scientifique française, éditeur, Paris, 1948).

(2) Voir notamment le *Traité de Neuro-endocrinologie* de Gustave Roussy et Michel Mosinger (Masson, éditeur, Paris, 1946).

L'humeur instinctive, nous dit Paul Abély, est constituée par des tendances plus ou moins conscientes résultant de besoins presque organiques pour l'accomplissement desquels la pensée joue un rôle extrêmement limité. Elles sont, en général, spontanées et souvent difficilement explicables. Il leur reconnaît la marque du discontinu, de l'impulsivité, de l'irréflexion et c'est parmi elles qu'il range les sentiments imprécis mais fortement chargés comme : l'égoïsme, l'amour et la haine, la sympathie et l'antipathie, la colère, le désir, le plaisir et la peine, l'angoisse, la jalousie, l'orgueil, toutes formes de l'érotisme élémentaire, toutes passions enfin. Ces éléments de l'humeur instinctive parmi lesquels bien souvent les romanciers viennent faire une provende facile se trouvent aussi bien chez l'être le plus primitif que chez la personne la plus évoluée. Ils peuvent passer brusquement de l'état individuel à l'état grégaire, car leurs composantes sont éminemment contagieuses. Elles représentent l'étage inférieur de l'affectivité, l'étage animal, l'étage diencéphalique.

La pensée affective en représente au contraire l'étage supérieur. Elle est une fonction corticale, une sensibilité affinée située à la cime de l'organisation neurologique. C'est elle qui englobe les sentiments moraux et sociaux, familiaux, religieux, intellectuels, la pitié, la bonté. Paul Abély s'est penché tout particulièrement sur cette fonction affective exclusivement humaine. Les sentiments qui composent la pensée affective sont acquis par l'expérience. Ce sont des inclinations beaucoup plus que des tendances. Leur choix n'est plus immédiat, mais raisonné, intellectualisé. Ils s'enchevêtrent harmonieusement avec la pensée, s'associent au jugement et sont d'autant plus efficaces que plus conscients. Alors que les pulsions de l'humeur instinctive, collectives et contagieuses, restent toujours identiques dans leur dynamisme, ne peuvent tout au plus que s'atténuer ou se dériver sous un contrôle supérieur, les inclinations de la pensée affective ont la possibilité d'un perpétuel enrichissement. Il ne faudrait toutefois pas la considérer strictement comme une variété de la vie intellectuelle. On a constaté en effet, par des moyens expérimentaux, thérapeutiques ou physiologiques, que les transformations obtenues de cette affectivité n'allaient pas toujours de pair avec l'intelligence, que souvent même l'hypertrophie de la pensée affective se faisait au détriment d'autres processus intellectuels comme, par exemple, le jugement et le raisonnement. Par contre, il a

été remarqué que des intelligences de premier ordre pouvaient être dépourvues de toute pensée affective comme si, au niveau de l'écorce cérébrale, s'établissait un équilibre entre les processus intellectuels et les processus affectifs, les excès des uns jouant plus ou moins aux dépens des autres.

Quoi qu'il en soit, cette pensée affective dont le rôle dans le déterminisme du comportement individuel et collectif est considérable paraît bien relever d'une certaine région de l'hypophyse, cette glande de la région encéphalique qu'on a élevée au rang de « cerveau endocrinien ». La fraction basophile hypophysaire — pour employer sans plus préciser la terminologie des histologistes du système nerveux — commande par ses stimuli la sécrétion d'hormones, comme la thyroïdine, la folliculine, etc..., qui, jetées dans la circulation générale, provoquent, par excitation des noyaux sympathiques du diencéphale, la vaso-dilatation du cortex cérébral. L'excès de cette vaso-dilatation s'accompagne toujours d'hypertrophie de la pensée affective. Celle-ci domine alors l'humeur instinctive et aboutit aux états mélancoliques. A l'opposé, si une autre région de l'hypophyse dite, celle-ci, acidophile hypophysaire, entre en fonction, ce sont, par les mêmes mécanismes, des hormones de vaso-constriction de l'écorce, comme la lutéine, la corcitine, la testostérone, etc..., qui agissent provoquant au contraire une atrophie de la pensée affective avec conséquemment libération de l'humeur instinctive aboutissant aux états maniaques. Sans doute, ce double schéma de Paul Abély ne sera intégralement réalisé que par des procédés expérimentaux et, dans les perburbations physiologiques spontanées, il y aura seulement prédominance d'une des deux formes de l'affectivité sans abolition totale de l'autre. Parfois même une rébellion occasionnelle de la forme opprimée se produira et créera le conflit affectivo-instinctif générateur d'anxiété et de névroses. En somme, dans les comportements maniaques et mélancoliques qui relèvent de la psychiatrie, avec les premiers il existe une prédominance de l'humeur instinctive sur la pensée affective, alors que le phénomène inverse est observé avec la seconde.

Si l'on admet, avec la neuro-endocrinologie moderne, les corrélations anatomiques et physiologiques extrêmement étroites et complexes qui existent entre l'hypothalamus, nœud vital du système neuro-végétatif, et l'hypophyse, glande directrice de toute la vie organique, de même que les inter-rela-

tions neuro-glandulaires de l'ensemble du système neuro-endocrinien qui intervient dans toutes les fonctions biologiques, l'affectivité d'un sujet normal se comprend aisément. L'équilibre hormonal et neuro-végétatif, celui du complexe hypophyse-hypothalamus, maintient chez lui une harmonie suffisante entre la pensée affective et l'humeur instinctive en favorisant une juste régulation du débit circulatoire cérébral. La stabilité de l'activité est alors suffisamment assurée. Mais, qu'il y ait excès ou insuffisance d'un apport hormonal, troubles neuro-végétatifs, anarchie du complexe hypophyse-hypothalamus, un désordre de l'irrigation sanguine du cortex détruira cette affectivité harmonieuse qui caractérise l'individu psychophysiologiquement sain. Ainsi, les glandes à secrétions internes par leurs hormones conditionnent avec le concours du système hypophyso-hypothalamique notre affectivité sous ses deux formes d'humeur instinctive et de pensée affective. Elles ont, de ce fait, une influence majeure sur notre attitude morale autant que sociale et orientent la destinée humaine. En un tableau tracé à grands traits, Paul Abély nous montre ces glandes en relation avec le système nerveux central, avec le système nerveux périphérique, avec les récepteurs terminaux grâce à la participation du système neuro-végétatif et de l'hypothalamus. Il établit aussi comment, par leurs hormones déversées dans le sang, elles participent aux phénomènes circulatoires, aux métabolismes, au jeu du diencéphale et à notre activité mentale. Sur celle-ci le système endocrinien agit par la régulation neuro-hormonale qui dépend à son tour du tonus neuro-végétatif et de l'état psychique du sujet, lequel par un processus inverse est capable d'influencer le tonus neuro-végétatif et la régulation neuro-hormonale. Des liaisons sont établies entre ces différents systèmes où intervient toute une série de substances chimiques telles que l'adrénaline, l'acétylcholine, la sympatine, l'histamine et aussi tout un ensemble de phénomènes chimico-électriques encore peu connus se produisant à tous les étages de l'organisation nerveuse. Aussi bien peut-on parler aujourd'hui de réflexes neuro-hormonaux, psycho-hormonaux d'une part et de l'autre de réflexes hormono-neuraux et hormono-psychiques que sous-tendent toujours une biochimie singulièrement fine d'élaboration récente mais dont l'avenir parait bouleversant. En tous les domaines à peu près où elle pénètre, la chimie biologique d'abord simplement extractive à ses débuts devient peu à peu amplement synthétique. Dans celui de l'endocrinologie, elle a d'abord

extrait des hormones des glandes endocrines, puis elle a fait leur synthèse, tout au moins elle le tente et elle y réussit souvent. Les biochimistes nous présentent des hormones naturelles, des hormones synthétiques identiques, donc ayant les mêmes propriétés physiologiques, le cas échéant les mêmes actions thérapeutiques. C'est déjà quelque chose, mais ils vont plus loin, car lorsqu'ils connaissent la formule de constitution d'une hormone naturelle, non seulement ils peuvent la reproduire et construire ainsi l'édifice moléculaire de l'hormone artificielle, de l'hormone de synthèse correspondante, mais ils peuvent aussi, en une certaine manière par extension, édifier des molécules d'architectures voisines, obtenir des hormones inconnues dans l'organisme physiologiquement supérieures aux hormones naturelles ou jouissant de propriétés insoupçonnées encore, ou bien constituant des anti-hormones susceptibles de permettre la lutte contre la surabondance hormonale qui tout comme l'insuffisance hormonale peut être la cause de troubles graves. Ceci étant vrai en particulier pour l'affectivité comme en général pour toute la psychophysiologie et toute la physiologie normales et pathologiques, on reste interdit devant la puissance acquise au cours de la première moitié du XXe siècle par la chimie biologique de synthèse. Elle peut innover dans le vaste système corrélatif des régulateurs nerveux et des régulateurs hormonaux. Dès lors, dans la biologie, la physiologie et la pathologie corrélatives, notamment la pathologie fonctionnelle comme la pathologie morphogénétique comme celle du cancer, elle est appelée à jouer un rôle d'une importance extraordinaire. Ne sont-ce pas, par exemple, des considérations de mécanique ondulatoire appliquées à la structure des molécules organiques qui sont utilisées pour l'étude des phénomènes de cancérisation? Nous vivons une époque où, sous sa forme biochimique, la chimie organique de synthèse paraît devoir être appelée à agir couramment sur toutes les activités vitales. Aux possibilités de transformation du milieu physique déjà énormes s'ajoutent celles littéralement renversantes des transformations de l'organisme humain. Le complexe organisme-milieu qu'est l'être vivant paraît en quelque sorte investi puisque l'homme semble avoir atteint le pouvoir indicible de pénétrer son propre sanctuaire intérieur réputé éternel, irréductible, incorruptible, d'agir sur sa véritable entité imperméable, de modifier son type indélébile d'organisation et le sens de son évolution.

PULVINAR

par PIERRE MATHIAS

ASCESE

Je m'élançai d'abord au-dessus de moi-même
Je me laissai tomber dans le gouffre des songes
Tous les objets, je voulus les être, tous — les plus beaux comme les plus vils.
Je changeai mon destin contre celui d'un hérisson
D'un grain de poussière — ou de l'anthrax d'Antarès.
Femme — je n'avais qu'à dormir en écartant un peu les cuisses
Arbre — je n'avais qu'à rêver au soleil, couché sur le dos, les bras en croix
Vague — ah! me perdre dans la multitude des vagues, des bavardages — me perdre et toujours renaître, avoir le dernier mot.
Si loin que je me sois enfui de moi-même, si différent de moi que je me sois imaginé
Dans les pays de bitume où les songes se prennent comme des grives à la glu
Dans le seau à ordures où les nébuleuses ne sont plus que des choses innommables
Sous la peau d'un collembole ou dans la lame d'un taille-crayon
C'est toujours moi-même et mes engelures — et mon désir d'ailleurs — que j'ai trouvés.

PRIERE

Nous joignons les mains — mais nous avons des bras de mantes religieuses.
Nous ouvrons la bouche — quelle valeur donner à ce rouge zéro?
Nous murmurons une prière — comme on se lève la nuit pour pisser.

Et pourtant la prière — fleur d'âme qui émerge du corps comme une plante d'eau émerge du marais
Les lois, ce qu'on appelle les lois, du destin, du hasard, du désir, elle les brise
Elle détourne de leur trajectoire les crachats.

Si notre main souillée, sanglante — tendue vers ta main d'aurore
Si notre bouche barbouillée de sauce, où luisent les cristaux de la mort — ouverte pour le suprême appel
Si notre prière — même de fleurs hachées par la grêle — ne te touchent plus, sur qui pourrons-nous compter désormais?

Aie pitié des hommes qui n'ont même plus pitié d'eux-mêmes
Aie pitié des hommes qui n'ont même plus pitié de leurs petits
Aie pitié des hommes qui n'ont plus pitié de toi — qui t'ignorent

Notre père qui dors aux cieux comme la mélinite dans la bombe.

DEPART

Aufstehen! crie le feldwebel dans cette langue qui permet comme pas une d'engueuler ses subalternes
Ou de réveiller un troupeau de cochons (à moins que ce ne soient des prisonniers). Rassemblement! Mes tendons lignifiés refusent tout service. Sac au dos! Mes épaules concassées ne supportent même plus la capote.

Un jour couleur de soupe à l'orge. Déjà la faim, comme un boxeur, fait ses exercices matinaux, prend mon ventre pour un punching-ball.

Je voudrais tant dormir encore! Mais d'un sommeil sans rêves — sans rêves d'omelette au lard, de pâtisseries

D'un sommeil où les pisseurs pressés ne me marcheraient plus sur les tibias — du sommeil d'avant la malédiction de l'homme, d'avant la genèse.

Ah! coller au sommeil, comme la mouche au papier tue-mouches — et les ailes affolées ont justement ce frémissement des songes.

Partir! Toujours partir! Pourquoi changer mes poux et ma misère de place? Weiter! Schnell! — Ta gueule!

La terre tourne, dit-on. Je m'en fous. Est-ce une raison pour que je marche, chargé comme une bourrique?

Les ennemis approchent. — Je n'ai pas d'autre ennemi que moi-même.

Partir! On y va. Chaque minute est un départ, chaque soir c'est le grand départ

Du pays des salauds où on ne revient le matin qu'avec l'espoir de le quitter la journée faite et cette vie d'abrutis défaite.

Même noyé, la rivière m'emporterait sur son ventre fluide.

Cadavre dans un charnier, la terre m'emporterait dans la féerie indifférente des astres.

Un jour, je prendrai un tel élan que je passerai de l'autre côté du miroir

Dans le pays que les mots n'atteindront jamais — d'après la fin du monde

Où on ne forcera plus les gens à mettre des souliers qui ont rapetissé pendant leur sommeil.

MA PENSÉE

Ma pensée divisée en six parties égales
Chaque partie étant une sorte de chapeau tyrolien
Le tout disposé sur une plaque
Et mis au four. La cuisson terminée
J'étais sûr de comprendre.

Finie la géographie des sens
Les cinq continents séparés.
Un seul sens — une seule pensée
Comme le jus ou le parfum d'une orange.

Ma pensée, un rat jeté vif dans un poêle.

FUGUE

Nu, j'ai rampé dans l'herbe de juin, je suis passé à travers les ronces de fer et j'ai bondi dans les seigles.

Plus hauts que moi, je les écartais du nez; mes pieds écrasaient les tiges encore tendres qui crissaient.

Dans l'avoine qui m'arrivait à mi-jambe, j'ai couru, j'ai sauté, je me suis roulé comme un jeune chien.

Le premier bouleau du petit bois que je regardais chaque matin, je l'ai embrassé comme un frère.

J'en ai choisi un au tronc à peine plus gros que mon bras. Je suis monté au faîte et je me suis balancé.

Et là-haut, dans le vent, dans les feuilles, dans la lumière, j'ai sifflé, j'ai crié, j'ai chanté.

J'ai joué au communiant. Une tige d'épilobe fleuri dans la main, je me suis pavané sous la nef de soie noire des pins.

A mon approche, une paysanne en jupe rouge s'est enfuie en piaulant comme une poule, la sotte!

Un ruisseau m'a montré le chemin. J'ai fait l'amour avec une petite rivière, riante comme une jeune fille.

J'ai marché sur les ombres fraîches des charmes. J'ai dormi sur la couche brûlante des aiguilles de pins.

Je n'ai pas rêvé. J'étais dans mon rêve. Quand les chiens m'ont découvert, quand on m'a mis un fusil sous le nez, j'ai éclaté de rire.

TOUT CE QUI CHANTE

Je t'ai cherchée longtemps. Je te cherche toujours.

Dans la fumée qui s'échappe de ma bouche comme l'imago de la chrysalide, j'ai vu commencer ton mouvement de houle.

Un avion passe, stupide mécanique. Si je te lançais — ô foudre! — il tomberait comme une perdrix désailée.

Je lis, j'écris, je mange, je parle et je sais que tu n'es pas là. Je me regarde dans la glace et je me dis : « Quel est cet inconnu? »

Soudain mon corps devient plus léger, je ne sens plus la terre sous mes pieds, il y a quelque chose qui hoche en moi.

Sûrement le temps va s'arrêter. Je poserai le pied dans le vide et je ne tomberai pas.

Mon pied? Je suis cette perdrix qui court dans le sillon. Je suis le cri de la perdrix.

Aussitôt que j'ai cru te trouver, je me suis dit : « C'est elle... » Et tout de suite, elle est ailleurs. C'est l'avion, c'est la perdrix et c'est aussi ces longicornes qui font l'amour.

Je suis tout ce qui vit — tout ce qui dort en attendant de vivre — je suis tout ce qui lutte contre la mort — je ne peux pas mourir, je ne fais que changer de forme.

Je suis tout ce qui chante.

EURYDICE

Toi que j'appelle en pleurant Eurydice, est-ce pour me mettre le nez dans mon infamie que tu nais d'une envie torturante de pisser?

Je m'imagine, dans la caverne où les châlits à trois couchettes, accolés, forment une enfilade de cabanes à lapins, moi qui ai la chance de loger au faîte, je m'imagine que tu niches dans un alvéole du milieu, juste à côté de ce voisin qui pue abominablement le rance et l'aigre. Ne saurais-je évoquer d'autre lieu pour te rencontrer, que cet enfer? Je te demande de venir à côté de moi.

Nous voici dans le théâtre dont nous habitons le sous-sol. Spectacle permanent de la misère humaine. À la place des fauteuils d'orchestre, c'est, parmi un décor de marché aux puces, tables chargées d'ustensiles à tous usages, chaises, escabeaux, sacs, une jonchée de paillasses occupées par des vivants qui dorment ou par des morts. Leurs visages sont si maigres, ils respirent si faiblement, ils répandent une telle odeur de pourriture,

qu'on les croirait plus morts que vivants. Sur la scène, même spectacle. Que faisons-nous ici? Ah! où est le temps des épaules nues, des fracs, des bijoux, des parfums et des airs de Mignon *ou de* Tannhäuser?

A la porte, une chienne hurle à la mort : elle garde l'entrée de ces limbes. Maigre, les mamelles pendantes, un œil grouillant de vers, quand on veut sortir, elle grogne : raus! puis, quand on s'éloigne, retourne ronger je ne sais quelles rognures de charogne. Cette chienne, tu dis que c'est ma fièvre qui l'enfante. Je ne rêve pas, c'est Cerbère, regarde ses trois gueules, larges comme des tinettes.

Emmène-moi. Fuyons. — Où fuir? Où aller sur cette terre, en quel lieu qui ne soit souillé par les hommes, qu'ils n'aient transformé en un nouveau cercle de l'enfer?

Je ne puis voir nul paysage sans distinguer aussitôt l'odieux quadrillage des barbelés. Et ton sourire de bourgeon qui s'ouvre est déchiré par ces ronces maudites. Nul homme, nulle femme, qui ne soit en uniforme. Nul maigre gazon qui ne porte l'écriteau : verboten!

Les étoiles, on les aligne par cinq, pour les compter. Et puis, elles sont charançonnées d'avions, les étoiles. Et l'azur tombe en morceaux, comme de la peinture qui s'écaille, avec un bruit terrible. Voici le printemps? Non, ce sont des nuages artificiels qui masquent des mouvements de troupes — la prochaine récolte des cadavres parvenus à maturité.

Qu'importent le lieu et l'heure! Restons où nous sommes. Oublions ces turpitudes, cet enfer, par notre amour, dans notre amour.

Eurydice! sois pour moi, non une idée, un idéal, un fantôme, mais la femme la plus réelle, à la fois fraîche et brûlante, que je caresserai longuement, lentement, que j'embrasserai de tant de baisers que ma langue pèlera — la femme la plus réelle dont l'étreinte me rendra ma virilité.

Ah! si je ne me fais pas éclater le cœur dans une fornication sauvage, femelle de je ne sais plus quelles araignées, dont je serais le mâle épuisé, Eurydice! dévore-moi.

L'IRREPRESSIBLE

J'errais, du bourbier des songes au marais des souvenirs. Je trouvai, après combien d'heures visqueuses? un chemin ferme. Quelqu'un venait à ma rencontre.

Un jeune homme aux formes athlétiques. Nu, lumineux. Qui me dit, avec le calme et le sourire d'un Dieu :

— Pulvinar, me voici. Ecoute-moi. Suis-moi.

Tes pieds endoloris, je les laverai, je les panserai. Je leur rendrai leur souplesse, leur légèreté. Tu pourras courir, bondir comme un poulain ivre de vent.

Tes épaules en compote, je les guérirai. Elles ne porteront plus que ce qu'il y a de ciel au-dessus d'elles.

Je ferai se coucher une source devant toi. Tu y boiras tout ton saoul. Tu laisseras l'eau te sauter à la figure, dans le cou, sur la poitrine, te couvrir de baisers comme une amante folle.

Je disposerai pour toi, sous les vitraux troués d'or dé la verdure, un bassin clair, au fond de sable. Tu t'y rouleras comme un chien. Le soleil te lèchera. Tu te laisseras caresser par ses mains d'archange.

Ta faim... Un quignon de pain gros comme ta tête, avec sa cervelle d'onctueux fromage, en viendra bien à bout. Je t'accorde le rire d'un vin pétillant et gai comme un grillon.

— Qui es-tu? lui dis-je.

— Je suis l'Irrépressible. Un homme libre. Le dernier homme libre — irréductiblement libre.

Je suis celui qui dit : non!

Non à la crasse, à la science, à la religion tant qu'elles ne servent qu'à abrutir l'homme.

Non à la résignation du bétail. Non à la bassessé.

Non à la vengeance des lâches qui martyrisent les enfants et détroussent les morts.

Non aux massacres industriels, à la paix qui marche dans le sang, à la guerre qui entasse de l'or.

Non aux tyrans qui promettent aux peuples un confort mirifique et ne leur accordent même pas celui de mourir dans leur lit.

Non à tout ce qui rampe, à tout ce qui lèche, à tout ce qui calcule.

Je marche sur les eaux, je danse dans les flammes, je chante dans les tourments.

La mort peut aboyer et les bourreaux repus péter d'aise, rien n'arrêtera ma victoire définitive, pas plus que toute la boue du monde ne peut empêcher le soleil de se lever.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt?

— Je ne t'ai jamais quitté. Tu ne m'avais pas encore reconnu. Pourtant, je suis toi-même.

Oflag IV D. 1942.
Altenburg. 1945.

VICTORIA SACKVILLE-WEST [1)]

par JACQUES VALLETTE

Il y a deux façons pour le goût poétique d'abdiquer devant l'histoire littéraire. Ou bien on lit un poète du passé parce qu'il y a sa place consacrée, même si l'on ne ressent pas la sympathie momentanée ou profonde qui vous rend nécessaire et profitable de le lire. Ou bien, s'il s'agit d'un contemporain (ou même d'un mort — voyez ce qu'en dit Brunetière), on n'admet que les thèmes traités dans un esprit et suivant des techniques nouveaux, en vertu d'un préjugé historiciste. Dans le premier cas, le goût s'abâtardit. Dans le second, il se rétrécit et se fanatise.

La critique d'aujourd'hui donne dans ce dernier travers, en Angleterre comme ailleurs. Il ne s'agit pas de se fermer aux expériences, de nier les forces de renouvellement. Mais on leur a récemment attaché une valeur trop exclusive. Eliot, puis Auden, Spender, MacNeice, Day Lewis, D. Thomas et tous ceux des années trente et suivantes ont ajouté des chapitres glorieux à la poésie anglaise. D'autres, dans le même temps, exploitaient d'autres domaines dans des formes empruntées au passé. Ils ne paraissent pas avoir été mis à leur rang jusqu'ici. Le temps est venu de le faire : après une vague de nouveautés, d'ailleurs valables et fécondes, le roc de la tradition émerge : ce qui reste ne date pas.

Victoria Sackville-West est de ces poètes classiques nés à toutes les époques. Comment entend-elle et pratique-t-elle la tradition? Je voudrais surtout le montrer par des extraits de son œuvre.

Elle a écrit en prose des biographies de saintes, l'histoire de sa grand-mère espagnole (*Pepita*), un roman (*The Edwar-*

(1) *Collected Poems* (London, Hogarth Press, 325 p., 10 s. 6 d.); *The Garden* (Ib., Michael Joseph, 135 p., 8 s. 6 d.); by V. Sackville-West. Il y a sur ce poète une étude brève, mais pénétrante, de R. Church dans *Eight for Immortality* (Ib., Dent, IX-113 p., 6 s.).

dians), de longues nouvelles (*All Passion Spent*). Mais elle s'estime surtout poète et veut être jugée sur une collection de vers écrits entre 1913 et la dernière guerre, auxquels s'est ajoutée en 1946 une autre séquence, *The Garden*. Ses motifs sont la campagne de l'Angleterre, d'Amérique et d'Orient, prise en soi ou suscitant et soutenant la méditation; des portraits de personnages réels et imaginaires; des drames intérieurs personnels ou inventés. Par le lyrisme subjectif et par la poésie descriptive, elle se rattache à la tradition romantique. Le premier, qui remplit la fin des *Collected Poems*, est remarquable. Elle dit la liberté de l'amour, la naissance et la mort de la passion, la résignation attendrie ou cynique, l'inquiétude captive, l'aspiration à s'évader de la chair. Tous ces poèmes brûlent d'absolutisme. Par exemple :

PAS D'OBLIGATION

Viens sur l'aile du grand désir,
Ou reste loin de moi.
Tu n'es plus stable que le jour,
Ni que le jour moins libre.

L'aube a des nuées en réserve,
Le désir ses nuages;
Les bois, radieux au matin,
Le midi les voit sombres.

Viens donc ou reste librement,
Sans donner ta raison,
Libre comme la nuée sombre
A la face du ciel.

Héritière des romantiques, elle cherche dans la nature apaisement à son angoisse :

INVITATION A SE DÉFAIRE DU SOUCI

Viens, penchée par les feuilles des coudriers,
Sépare les branches des châtaigniers;
L'entrelacs tissé par les bois
Oublie le monde qui attend au dehors;
Dans cette caverne, de vert noyée,
Rafraîchis tes pensers oppressés de soucis,
Et que le soleil tombe entre
Les feuilles, en taches sur ta poitrine...
...Influences sauvages qui appellent
La communion avec un esprit égaré,
Et dépouillent tous les secrets
Tapis dans une âme agitée,
Sans chercher soulagement dans les mots,
Mais dans la chapelle du bois
Prennent leur vol parmi les branches, avec les oiseaux
Pour trouver une fraternité parfaite.

Cette poésie simple et claire n'est pas nouvelle, et l'auteur l'a voulue ainsi : « Le moment me paraît venu où la mode

d'une poésie extrêmement obscure est dépassée... » (Lettre inédite.) Mais, si elle demande un vêtement à des formes régulières et consacrées, elle le porte en maître. Son vocabulaire, dans l'éloquence, puise aux sources de Marlowe et de Shakespeare; il s'affermit de mots saxons dans les chants rustiques; il emprunte parfois au XVIIIe siècle pré-wordsworthien sa précision élégante, avec une liberté familière et confidentielle qui le soustrait au pastiche : je mettrais plus sûrement son nom sur un de ses poèmes que celui d'auteurs plus récents sur les leurs davantage soumis à la mode. Ses rythmes sont fermes. Son imagination double d'instinct les objets de symboles ou de mythes, les y transpose, les y associe en une image nouvelle : la vestale et le jeune arbre dont est faite sa statue; le paysage nocturne reflété dans un lac, et

si profondément retenu, si légèrement retenu,
Subtil, impondérable, comme les étoiles dans l'eau
Ou les pensées dans les pensées d'un autre.

Elle sait donner à l'image l'ampleur d'une vision :

Si des hommes guerriers doivent tacher l'ouest
Et doubler la teinture barbare du couchant,
Laissant les panaches de leur blason viril,
En fier et honteux héritage,
Traîner sanglants à travers ciels,
Sur les arpents que je régis,
Sur le petit carré de paix dont je fais gloire,
Où les chemins sont sûrs et l'ombre fraîche,
Ne viendra sot en habit rouge
Tracasser mes renards en leur repaire.

Il lui arrive de faiblir jusqu'à la joliesse. Mais le plus souvent, d'un souffle soutenu sans saccades, sans guère d'adjectifs (ou alors ils sont imprévus — j'ai dû en ajouter dans mes traductions, tant l'expression est parfois dense), en verbes qui sont des actes, elle peint de larges tableaux où chaque détail est vu dans sa vérité particulière. Ce lyrisme descriptif a le mordant et le moelleux de la gravure :

Comme verte une fin de jour au ciel traînait
Derrière les formes mouvantes gravées en noir,
Les dernières grandes charges de foin étaient sans encombre
[portées
Et entassées sur les épaules de la meule.
Par-delà les fours à houblon, le pignon aigu,
Par-delà le répit de la ferme endormie
Et les sabots piaffants dans l'écurie pavée,
L'homme étirait le jour à bouts de bras lassés;
Si petit, maintenant au profil de titan,
Il soulevait les bottes comme montait la meule;
Les dents des fourches à silhouette satanique,
Les barreaux des échelles dressées contre le ciel.

Il a aussi le caprice et le vague de la rêverie, comme dans cette méditation sur une vieille demeure campagnarde, sans doute celle où elle vit :

Nageur lassé dans les vagues du temps
Les mains je lève; se ferme la surface :
Sombrons par siècles vers un autre pays,
Enfouis trouvons le château et la rose.
Enfouis dans le temps et le sommeil...
J'ai sombré dans une image submergée
Où vent ne bouge, où ne passe aucun bruit...
Ici, hauts, damassés comme fleur d'été,
Se dressent le pignon de brique et la tour de printemps.
...Ici les jours, les ans perdent leur nombre,
Je jette un plomb au lieu d'aucune date,
Et je me perds dans une somnolence
Submergée, ravie.
Car ci mûrit la pomme, là le houblon,
Et puis le trèfle, aussi la moisson d'orge;
Rayons liés à la roue incessante,
Sur quoi je tourne, sans apprendre la mode;
Ne criez d'activer mes méthodes, ni : Halte!
Je laisse, heureuse, le monde gauchi
— Affairé de confusion politique —
Si toujours le gros cheval, quand finit le jour,
Piétine le chemin vers le foin et l'écurie,
Et si l'homme las rentre de l'immense
Labeur et dépense de vie
Tirant de la rude friche rebelle
Le blé, non les orties, dans le champ des récoltes;
Cette culture, ce château, et ce moi
Parcourant les profondeurs,
Seront comblés dans notre heure hors du temps,
Fragments assemblés d'un âge évanoui;
Le semeur sème, le moissonneur moissonne,
Sous les neigeuses montagnes du ciel,
Les prés se rident sous la cloche du village...
Beauté, usage, et la beauté encore
Lient mon cœur dispersé, font un dessein
A la mesure d'un rêve déjoué.

Dans ce style d'éloquence lyrique, V. Sackville-West continue un genre pastoral où ses prédécesseurs les plus récents sont John Clare et Edward Thomas, et Virgile son modèle avoué :

Qui, observant ainsi, n'oublierait la torture
Des pensers affaiblis et du vouloir usé,
Et ne remonterait les siècles
Pour sentir les tendons de son âme affermis
Et se connaître l'héritier de Rome?
Mantouan! qui chantais les abeilles, la vigne,
Le labour, les troupeaux,
J'ai vu surgir la lune ronde sur les pins,
Calme planète seule piquant l'ouest verdissant;
Les chèvres bondissaient vers la crête pierreuse
Et le chevrier tors bougeait parmi les rocs.
Cette lune, cet astre, sur mon bocage anglais

Suspendue à cette heure, et je n'étais pas là;
A travers brume, sur le champ gorgé de rosée,
De l'arbre empanaché faisant une caverne.
Ma pratique profonde, alors, de cette terre,
Voulant des mots, jaillit; ainsi l'homme, qui sait
Que la Nature, tendre ennemie, rude amie,
Lui arrache bientôt le peu qu'elle a donné;
Mais lui, dans sa durée, peinera pour défendre
Son courage, afin que son âme ne soit serve;
Et sur la tablette de cire ou sur la glaise,
Avec le style ou bien le soc, à grand ahan,
Il grave son passage, et sait toujours
D'un brave cœur, en plein labeur, chérir la rose.
Et j'ai songé, Virgile! dépouillé de Mantoue,
Timide campagnard sur les parvis de Rome,
Qu'empoignant les tablettes de cire, avec rage
Tu gravais du terroir les paisibles histoires.

Puisque le décor du genre pastoral ne change pas, il est menacé par le lieu commun. Il n'y a pas là de quoi le condamner. Comme dit Wordsworth d'un autre genre traditionnel : il suffit que les lieux communs « soient employés dans des ensembles où, n'étant pas adoptés et récités par cœur, on les sente perçus dans toute leur étendue avec la fraîcheur et la clarté d'une intuition originale ». Choisir le genre pastoral, à notre époque où tout y paraît dit, c'est jouer son tout dans une partie périlleuse. V. Sackville-West l'a gagnée par vocation franchement acceptée : « Elle est soi-même, et cela suffira », dit-elle à l'image de Médée, dans un portrait peut-être imaginaire. Ici s'impose de définir son propos très conscient et de montrer comment elle a délimité son domaine. « Le moment est aussi venu, continue-t-elle dans la lettre citée plus haut, de dépasser le pessimisme poussiéreux dont T. S. Eliot est l'un des principaux initiateurs. Non qu'il n'y ait de causes de pessimisme dans le monde, mais je ne crois pas que nous puissions le combattre par le pessimisme intellectuel. Je ne suis pas non plus portée à la *poésie engagée* (en français dans le texte). Bien sûr, aucun écrivain ne peut être entièrement séparé de son époque, mais l'esprit de cette époque paraîtra toujours chez lui sans qu'il fasse un effort délibéré pour le refléter (en admettant, naturellement, qu'il soit un écrivain de valeur) ».

Ce passage appellerait un monde de commentaires. Il établit mieux les buts de V. Sackville-West qu'il ne pose, à mon avis, la question d'Eliot. Celui-ci, il est vrai, a enseigné à beaucoup de plus jeunes une vue pessimiste d'un monde qui n'est pas gai. Etait-il besoin de lui pour cela? De plus, peut-on appeler pessimiste un auteur qui vous convie à la nouvelle naissance

par la mort à vous-même? Toujours est-il que, pour V. Sackville-West, Eliot est un symbole commode du pessimisme nihiliste. C'est ainsi qu'il faut prendre la brillante ouverture du chant consacré au printemps dans *The Garden,* lequel emprunte à la *Terre désolée* d'Eliot les vers fameux : « Avril est le mois le plus cruel », etc. Aussitôt, en vers libres, rasant la prose, pastichés d'Eliot, et qui prouvent qu'elle aurait pu, comme tant d'autres, suivre ses traces, c'est une protestation de libération hardie — je n'irai pas jusqu'à dire une déclaration de guerre :

Puisse ma plume, comme une baïonnette bleue,
...Célébrer non la terre désolée, mais la terre,
La riche terre pleine d'espoir...,
Non quelque pauvre désert semé d'ossements grignotés,
Terre de morts, de stérilité, de pierres.
Nous savons le grand tourment pareil pour tous :
La divergence
Entre la vision et la réalité.
Cela dit, le mot triste et dernier est dit.
Rien de plus que le fait que nous eûmes la vision,
Et ce fut en soi une grâce, la décision
Que nous prîmes entre l'espoir et l'abattement;
Notre façon différente d'entendre et d'accepter l'appel;
La façon différente
Dont nous tentâmes de répondre.
Je veux répondre à ma façon, construire mon sujet
Avec les particules d'un rêve différent,
Illusion tant qu'on voudra.
J'aime mieux espérer et croire
Que creuser pour la vie que je vis une tombe aujourd'hui.
Je dois mourir : seule chose que je sache,
Ma seule certitude...
Encore chanterai-je avec croyance et passion
Sur un mode nouveau
Que je crois en l'Avril tant que je vis.
Je croirai au Printemps,
Cette coutume de l'année, si frêle, si brave,
Coutume sans abandon du mystère.

Croire au printemps, ce n'est pas nécessairement tourner le dos au monde. Pour Eliot comme pour notre poète, avril s'oppose au monde mort-vivant, pareil aux limbes de Dante, où flotte l'homme de notre temps. Tous deux nous exhortent à nous en évader, l'un par la mort à soi-même, l'autre par la fuite dans la vie campagnarde. Et, si ce monde emplit une grande part de l'œuvre d'Eliot, je n'en vois guère trace dans celle de V. Sackville-West. La mode est de ne pas s'en désintéresser et de prendre en pitié, ou de réprouver, ceux qui, suivant leur pente, s'en désintéressent. Est-ce courage, ou cynisme, quand elle s'écrie : « Vrai Dieu! je suis de ces damnés

poètes démodés » ? Si l'on estime un poète à sa prise de parti sociale et politique, elle a tort. Pourtant sa poésie n'est pas évasion ou divertissement, ni égoïsme de luxe; bien que subjective et détachée, c'est une sagesse accessible à tous. Sa conception du poète n'est pas anti-sociale; elle est asociale et presque évangélique; voyez ces « contemplateurs d'étoiles » jeunes, gais, simples, qui se rient du gain; ces « fous de Dieu » riant « de la procession qui les laisse en arrière ». Pris à la lettre, ils sont évidemment irréels. Ils figurent cependant une disposition compatible avec la vie du siècle — ou alors, à quoi bon y vivre? Elle échappe aussi au reproche d'irréalité et de convention par l'exécution de ses poèmes à la gloire de la terre où elle s'est humblement enracinée. Un sentiment élevé s'y dégage d'un réalisme paisible. La campagne qu'elle chante est éternelle par ses travaux et particulière par ses visages :

La faucille n'a point cherché l'art; la hache, le coutre
N'ont point drapé de beauté superflue autour de leur acier;
...Les faucheuses ont fauché, sans s'occuper
De quelle moisson mûrissait, l'avoine en Grèce
Ou l'avoine du Kent; le berger sur la crête
Comme son ancêtre béotien a gardé ses troupeaux,
Et toujours leurs profils sur notre ciel plus tendre
Simples, classiques, dressent leur grave dessin
Comme jadis à Thèbes, comme jadis en Lombardie.

L'originalité de ses vers, à la fois sensuelle et morale, tient au sens d'une vocation dans sa vérité austère, ses sacrifices et ses récompenses :

Tels l'homme des champs qui va sans hâte
Son chemin, d'un pas régulier et immuable,
Natif des argiles qui tiennent en hiver,
Mes nombres pédestres gravement cheminent,
Disant la vie des rustres. J'ai refusé
Les voies plus faciles d'une poésie factice...
J'émonde mon ambition, et prie humblement
De savoir pousser le sillon de mon dit
Tout droit, par vies et dignités que je connais.
Prier ainsi, poète? Les poètes méprisent
L'amour borné de la campagne étant chez eux
Dans les vents, les pays étrangers, les distances,
Vagabonds du compas, toujours en route,
Pèlerins de la pensée, seigneurs des langues
De la Pentecôte, et dans leur balle de colporteur
Les trésors recherchés de leur pacotille,
Ornés et singuliers, héritage
De la poésie et de la science, tout polis,
Usés au frottement de trop de mains :
Mythe, magie, hasard, fables vagues comme les âges,
Foi, doute, perplexité, tristesse, espoir, désespoir,
Ailes, grandes eaux, feu prométhéen,
La main de l'homme à étreindre, la bouche d'Hélène à baiser.

Pourquoi enclore donc en de petites prairies
La pâture du poète? échanger le manteau du poète
Pour la futaine? céder un droit d'aînesse, et dessiner
Un si petit coin d'un monde si grand?
Les us de la campagne m'ont pris le cœur.
A jamais enchanté qui a vu, non de ses yeux
Mais par la vision, le Printemps
Ruisseler sur les bois, pointiller les feuilles de soleil,
Comme chacun sait la vie qui lui convient le mieux,
La forme qu'elle prend dans son âme, l'air et le ton...
Je n'entends jamais les clochettes des moutons dans le parc,
Ne vois le héron gauche s'élever battant des ailes
Sur le marais, ni n'entends les blés rudes
Heurtés, quand les moissonneurs font des tas de gerbes
(Comme une armée sous la tente elles rêvent
Toute la nuit par les champs argentés),
Je ne vois l'attelage obstiné du cheval et de l'homme
Gravés sur l'horizon, ni ne regagne
Les poteaux indicateurs sur les routes de ma maison
Et leurs noms familiers — sans que mon cœur fortement
Bondisse à les reconnaître; ici seulement
Gît la paix après l'inquiet vagabondage;
Ici se rencontre et s'épouse mainte harmonie
(Toutes n'en étant qu'une au bout du compte),
La petitesse reflétant la majesté : comme la terre
Roule dans son voyage, ainsi ses petits champs
Mûrissent ou sommeillent, et les nécessités
Des saisons s'appareillent à la loi planétaire.

The Land est une des grandes réussites de la poésie pastorale par l'ampleur des proportions et de l'imagination historique, par la mise en place du détail dans l'ensemble, par l'affleurement çà et là d'un chant lyrique congruent au moment de l'année, et parce que la campagne décrite est un coin particulier de l'Angleterre : le Kent, avec son bocage, le houblon et les fours au chapeau cocasse, ses artisans, ses bergers, ses vagabonds, ses fermiers dont le long portrait est plein d'humour, et surtout la variété de ses saisons. La description du printemps : semailles, vergers, jeune bétail, abeilles, jardins, fleurs des bois et des bords de routes, brille d'adolescence et revit pour qui l'a connu. L'été, dans sa plénitude, ensoleillé et pluvieux, donne lieu à des tableaux de moissons qui rappellent nos vieux « peintres de la réalité ». Pourquoi ce qu'on admire tant en peinture serait-il dédaigné en poésie? Parce que la poésie n'est pas la peinture? Parce que cette « réalité » n'est pas la nôtre? Mais elle est éternelle et toujours significative. Victoria Sackville-West, de la même manière que chez nous un Paul Fort ou un Claudel, appartient à la patrie spirituelle de ces vieux maîtres. Voici l'hiver :

Or écoutez l'hiver, quand l'été lourd de fleurs,
Le barbare brillant à l'écharpe de fleurs fauchées,
Sur sa joue l'anneau d'or des blés, laissa

Notre nord à la fine eau-forte de l'hiver,
L'hiver tout décharné, où le soleil
Honteux chemine sur son arc étroit, furtif,
Rouge comme lune de moisson, de l'est en l'ouest;
A la brune le cygne rentre au lac plombé
Sombre dans les plaines de neige...
Dans la nuit radieuse, nul mouvement humain;
Les maisonnettes dorment, contrevents aux carreaux;
Seuls veillent les lièvres aux longs bonds lâches
Le long des haies, avec leur pas aisé, leurs grandes
Oreilles lâches, pattes-pelues marquant la neige;
Arbres, meules, muets se dressent sous la lune,
Lourds de neige, dont les coulées infimes tombent
Sur le sol, dans les bois, glissement de soupir.
Ces bois clos, toute à eux une beauté secrète.

The Garden, dont on a lu un passage, continue *The Land*. Le plan est le même, le ton un peu différent : attendri et malicieux à la fois, avec un sens précieux et large du décor qui se rattache au grand art des jardins. Un jardin où l'on apporte passion, joie et sérénité est l'une des grandes réussites de la vie : le bien chanter comme le bien cultiver. Victoria Sackville-West chante le sien parce qu'elle l'aime. Ici encore on voit que les racines de sa poésie sont dans la terre, dans la forme de vie qu'elle connaît le mieux; dans la vie tout court, sans laquelle toutes lettres ne sont que banderoles et fleurs de tapisserie. Elle a non seulement raconté et peint un terroir fortement original et particulier, mais fondu dans ses vers ensemble la nature vécue, la beauté des mots, les sentiments éternels et importants. L'effet facile, les découvertes de la science, les merveilles et les horreurs d'un monde industriel sont extérieurs à l'homme et passent. La vie naturelle est permanente et centrale. Notre poète n'ignore pas les laideurs, les désespoirs corrodants de notre civilisation. C'est pourquoi elle nous rappelle à un mode d'existence rude, exigeant, soumis comme les fatalités du progrès à des lois qui dépassent l'homme et où il trouve une façon d'être grand; avec, de plus, la paix. Ces choses si anciennes, si abandonnées des écrivains qui comptent, sous la plume de l'un d'entre eux redeviennent nouvelles. Ainsi, dans la forêt brûlée, les pousses vertes jaillissent des vieilles souches.

UN PIONNIER

par HENRI QUEFFÉLEC

Les plus grands philosophes modernes s'accordent pour dire que les hommes doivent mériter l'admirable progrès matériel dont ils jouissent. L'effort n'est pas considérable : il se réduit à un vulgaire exercice de gymnastique mentale. Il s'agit, comme dit un certain philosophe, de repenser le travail intellectuel qui a présidé à l'établissement de telle ou telle invention.

Les *funeral homes* américaines appartiennent aujourd'hui à notre paysage intérieur. Les mœurs de nos amis yankees n'ont plus rien qui nous choque, ni même nous étonne et nous nous dirigeons les yeux fermés à travers elles, aidés de notre seule expérience admirative. Ne conviendrait-il pas de réfléchir? Nous figurerions-nous que les *funeral homes* soient tombées toutes chaudes dans la bouche des Américains? Quelle que soit la souplesse de ces derniers, nous ne saurions l'admettre. L'obstination persévérante, rusée, géniale, de quelques individus, a précédé, ici comme ailleurs, la ruée universelle.

★

Après avoir été successivement garçon de courses, cireur, camelot, débardeur, vendeur de journaux, épicier, journaliste, trompette-solo, facteur et juge de paix, D. W. Johnston était entré dans les Pompes Funèbres et, comme il avait une haute distinction physique de croquemort, il devenait rapidement appariteur en chef et, comme il avait de l'ambition et de l'esprit de suite, il épousait la fille du patron et prenait la tête de l'affaire. La raison sociale Collins, fort avantageusement connue, se changeait en Johnston et Collins, deux fois plus célèbre.

Il existait alors, dans la tumultueuse vie populaire américaine, un proverbe quasi classique : « Les Pompes Funèbres mènent à tout, à condition d'en sortir. » D. W. Johnston n'entendait pas finir ses jours à la tête de la maison Johnston et Collins, mais se métamorphoser encore un certain nombre de fois avant de mourir, quitte, s'il le fallait, à toucher la misère des deux épaules. Seulement, un beau soir, étant ivre (il avait fait ce jour-là ses cent douze morts, record provisoire), il paria devant plusieurs personnes, dont son beau-père, que jamais plus il ne changerait de métier. Tout le monde lui téléphona la chose le lendemain et il éprouva un singulier ennui. Son orgueil professionnel était grand, il était plus têtu qu'un âne rouge. Faire sa souille dans les Pompes Funèbres, pourquoi pas? Il s'intéressait avec zèle à la bonne marche de Johnston and Collins, peut-être n'avait-il prononcé son pari que pour dissimuler un désir et se placer lui-même devant le fait accompli. O. K.

★

Il se promettait qu'il imposerait sa touche personnelle : il tint parole. Il organisa dans la maison un *braintrust* où siégeaient, sans distinction hiérarchique, et pourvu seulement que leur dynamisme et leur initiative fussent de bon aloi, des croquemorts, des appariteurs, des conducteurs de voitures. Une boîte aux idées fonctionnait et donnait de bons résultats. Un seul objectif guidait ces mesures : améliorer le service, augmenter la production, et partout des banderoles rappelaient, en grandes lettres noires, que le sort de l'affaire était entre les mains de chacun : « *Aide-nous à enterrer davantage : tu feras plaisir au patron et, ce qui vaut mieux, tu offriras à la femme une plus belle robe et les sandwiches de Jimmy seront mieux fourrés de jambon.* » Dans les maisons concurrentes, D. W. Johnston avait des espions à gages qui le renseignaient sur toutes les pratiques nouvelles, tous les chiffres intéressants.

Ce n'était rien encore. D. W. Johnston avait amassé une documentation considérable sur la façon dont les différents peuples traitaient leurs morts et il s'enfermait dans sa bibliothèque de cent mille volumes pour y remuer ses idées. Il estimait que l'art de la sépulture était tombé en enfance et que les Egyptiens, par exemple, en savaient bien plus long que nous à ce sujet. Des raisons de divers ordres, religieuses,

économiques et autres, empêchaient les modernes de suivre ce peuple à la lettre. Elles ne les empêchaient nullement de s'en inspirer. Ah! si on le laissait faire! Sournoisement, nous voulons dire « méthodiquement », il répandait l'opinion qu'un mort n'appartient plus à sa famille, mais à ceux qui s'occupent des morts, aux directeurs des Pompes Funèbres. D'autant plus qu'un mort représentait, à l'intérieur du local privé, une gêne, un manque-à-gagner répugnants. Il immobilisait une pièce, il fallait le veiller la nuit et, ce qui était pire, il entretenait dans l'appartement, sinon dans l'immeuble, un climat de fatigue et de tristesse. La productivité, la joie de vivre de centaines de millions d'individus subissaient journellement une atteinte par la faute de quelques centaines et il se perdait plus de journées de travail dans tous les Etats-Unis réunis pour cause de décès que par fait de grève. Les gens étaient atteints en plein dans leur système d'images. Ils revoyaient les leurs avec les lugubres joues, les horribles mâchoires, le lamentable teint de vieille chose usée jusqu'à la corde, que donne la mort, quand il serait si simple pour des spécialistes de retoucher le visage sans plus attendre et de lui conférer une sympathique dignité de *gentleman* éternel. Les frais monteraient-ils? En apparence. En réalité, l'opération se solderait par un gros bénéfice. D'un bout à l'autre de leur vie les gens ne se sentiraient plus tourmentés par des images de cadavres, ce qui altérait leurs fonctions respiratoires et circulatoires, déformait leur humeur, diminuait leur valeur comme ouvriers, patrons, époux, citoyens et amis et ils pourraient céder à l'aimable nonchalance, fruit de l'optimisme, qui n'est que la face externe de l'amour du travail et du bon rendement individuel et social.

D. W. Johnston multiplia les moyens de propagande, tracts, affiches, conférences, projections, et, s'il ne gagnait pas encore les suffrages, il intéressait, il séduisait, il excitait. Comment vous représentez-vous, demandait-il à la foule dans des *meetings*, Lee, Washington, Monroe? Comme ceci — il présentait de hideux et ricanants cadavres — ou comme ceci? il présentait de rayonnantes figures, bien en chair, marquées du sceau de la personnalité. La foule rugissait « non » devant les cadavres et sifflait d'enthousiasme les rayonnantes figures. Eh bien, poursuivait l'orateur, vos frères, mères, grands-mères, grands-pères, oncles, tantes et *tutti quanti*, peuvent demain connaître le même sort que Lee, Washington, Monroe et il n'y a pas de raison, dans notre pays égalitaire, pour que

vous vous y opposiez. Vous suspendez au mur des photographies de vos morts qui vous restituent les vôtres dans tout le brillant de leur santé physique et morale, mais entre elles et vous continuent de s'interposer les cadavres que, deux ou trois jours fatals, vous avez dû contempler. La tranquillité de vos instants est minée par d'atroces souvenirs que vous ne contrôlez pas et qui, d'une façon inattendue, lorsque vous prétendiez goûter le repos, surgissent. Pour peu que vous me suiviez, fini tout cela! En avant la musique! Un chœur de trois cents exécutants s'élevait alors et l'assistance, debout, écoutait ce qui est connu depuis pour l'hymne 48 *bis* des Pompes Funèbres et qui figurait dans cette période une simple création de D. W. Johnston :

Que Maman devienne une Washington
et l'oncle Jim un rayonnant Franklin...

★

Les maisons concurrentes de la grande ville avaient à leur tête des hommes que nous serions portés, pour leur résistance aux géniales intuitions d'un D. W. Johnston, à juger sévèrement, mais qui, d'une certaine manière, ne sauraient être considérés comme les derniers venus, gens indignes d'illustrer le dynamisme américain. Un d'entre eux, surtout, bien oublié aujourd'hui comme tout ce qui tente d'arrêter le progrès, un nommé Philip Hartford, un tempérament mystique numéro 1 et qui possédait une autorité indéniable. Sa brochure « *Dead people are dead people* », écrite dans un style abrupt, avec des formules cassantes, s'enlevait à des milliers d'exemplaires et contrecarrait les efforts de D. W. Johnston. Les morts disait Philip Hartford, doivent être respectés comme tels. Si vous modifiez leur allure, vous les tuez. Laissez-leur cette bonne grosse rugosité qui fait le charme de leur nature, ces déformations qui leur appartiennent en propre, ne les changez pas en *Calameli-Calamela* (figures de cire, aux vitrines des coiffeurs, très populaires en Amérique). C'était surtout, d'ailleurs, chez les croquemorts, que de telles idées exerçaient leurs ravages et Philip Hartfort avait créé parmi eux la secte des « *Don't trouble our bodies* » qui comptait de nombreux adeptes jusque dans la maison de D. W. Johnston et dont les membres s'engageaient, sur la Bible, à ne modifier jamais l'apparence d'un seul cadavre. Le *braintrust* lui-même avait ses brebis galeuses.

c'est-à-dire qu'y siégeaient des individus qui n'obéissaient plus, en leur for intérieur, à D. W. Johnston. Dans ces conditions, et il fallait s'y attendre, le chiffre d'affaires baissa. Ne chuchotait-on pas, dans les cercles de journalistes, que Collins ne suivait plus son gendre et qu'à la première occasion il chercherait à le liquider? Le bruit d'une rencontre Collins-Philip Hartford courut sans qu'il fût possible de rien vérifier. On racontait que Collins s'était fait inscrire aux « *Don't trouble our bodies* ». En Bourse, le *Funeral Johnston and Collins* perdit de nombreux points.

D. W. Johnston se tenait au courant des rumeurs et son service de contre-espionnage le renseignait, fidèlement, sur l'état des esprits parmi son personnel. Il n'était pas homme, non plus, à sous-estimer ce que signifient la baisse d'un chiffre d'affaires, la chute d'une valeur. Au mieux de sa forme physique et morale, sûr de lui-même et de ses idées, il résolut de frapper un grand coup. Il passait à l'action.

Toutefois, par égard pour sa femme, Delicia, dont la situation mondaine subissait le contre-coup de l'odieuse campagne d'un Hartford et qui n'était plus invitée aux bals du gouverneur, il évita de se mettre en avant et il engagea un prête-nom, Matthews, qu'il appuya de tous ses moyens financiers. C'est Matthews, officiellement, qui confia aux journaux de la réclame pour la première *funeral home* connue dans l'histoire, tandis que, caché derrière lui, D. W. Johnston tirait les ficelles.

« Livrez-nous vos morts, disaient des pages entières. Dans quelques jours s'ouvre la *funeral home* Matthews et Cie, téléphone 564. Trente salons. Six orchestres. Des ampoules brevetées. Une odeur spécialement étudiée. Une ambiance typiquement américaine et dynamique. Un bar discret et confortable. Grand choix de visages. Des prix, malgré nos frais, spécialement bas. Retenez bien l'adresse, Matthews et Cie, téléphone 564! Demain l'homme distingué, la femme élégante, seront clients de Matthews et Cie. On peut commander à partir de six mois à l'avance. MATTHEWS. » Et de charmantes petites automobiles silencieuses, taillées en cercueil, circulaient à travers la ville, munies de pancartes, MATTHEWS, la maison qui soigne la mort, et des hommes sandwichés, et les rideaux des cinémas, et la T. S. F., proclamaient, beuglaient, affirmaient, MATTHEWS, MATTHEWS.

L'offensive prit de court, au prime abord, les maisons concurrentes, qui s'affolèrent, s'abouchèrent en de louches trac-

tations avec la police et les gangsters pour démolir les automobiles en forme de cercueil et boxer les hommes-sandwiches, mais, au bout du compte, cela faisait du bruit autour de MATTHEWS, cela le rendait populaire et il fallut recourir à des méthodes plus subtiles. La secte *Don't trouble our bodies* se déclara en état d'alerte. Philip Hartford, qui était au mieux avec les différents clergés, obtint des sermons hostiles à MATTHEWS et Cie, notamment du clergé catholique et du clergé presbytérien. Un évêque catholique lança une lettre pastorale où il stigmatisait, avec une violence digne des temps primitifs, « ceux qui ne craignent pas de défigurer la sacro-sainte mort ». — « O Christ, s'exclamait-il ensuite, allons-nous donc aussi retoucher ton visage? » Les croque-morts de ce temps, personnages extrêmement pieux, furent émus par cette campagne et Matthews ne put racoler pour son entreprise que des citoyens de sac et de corde, des escrocs, des aventuriers, des tuberculeux, tous gens qui détruisaient la confiance. Philip Hartford, instruit par ses espions, dressa sans aucune peine, dans des conférences, un tableau précis de cette maison nouvelle qui prétendait assainir le marché funéraire et qui n'était, en réalité, qu'une maison de forbans. Il faisait sentir le s de forbans et chacun comprenait qu'il visait D. W. Johnston. Toutefois il ne prononçait pas le nom de ce dernier. Il verrait plus tard. A un signal donné, les maisons de Pompes Funèbres inondèrent les journaux de leur réclame, réclame du meilleur ton, typiquement imprégnée de leur américanisme, une page blanche où se détachaient simplement un nom, une adresse, et les mots « Une maison honnête ».

Matthews, c'est-à-dire D. W. Johnston, riposta en annonçant une grande semaine de la sépulture. A l'occasion de l'ouverture de la *funeral home* MATTHEWS et Cie, tout habitant de la ville, pendant huit jours, pourrait faire embaumer, enterrer gratuitement sa propre personne ou une personne de sa famille par les soins de la raison sociale MATTHEWS et Cie. Qui disait mieux? Les maisons concurrentes, sans doute, car, de toute la semaine, la *funeral home* ne reçut pas un coup de téléphone. D. W. Johnston avait compté sur les pauvres gens, mais Philip Hartford, en sous-main, accordait, au nom de ses confrères, de fortes réductions aux désargentés, tandis que le clergé entreprenait les proches. Echec total. Le bar discret et confortable qui devait donner asile à des familles dignement joyeuses et fières de leurs morts, fut le

théâtre d'odieuses saouleries de la part des fantoches et voyous qui portaient l'uniforme des croque-morts sans en avoir aucunement la conscience. Les orchestres refusèrent de jouer. Pas de morts, pas de musique! Matthews, qui avait payé d'avance un mois de mélodies sépulcralement dynamiques, excipa du contrat : peine perdue. Il fallut appeler la police. Un scandale.

*

Terriblement active, la secte *Don't trouble our bodies* déclencha un mouvement de grève perlée dans les ateliers Johnston and Collins, ce qui diminua encore le chiffre d'affaires et fit perdre de nouveaux points à la *Funeral Johnston and Collins*. D. W. Johnston eut envie de renoncer aux Pompes Funèbres mais son pari, son orgueil, son génie, le retinrent. Il avait une mission historique à remplir, il le sentait, il le savait — il ne serait pas inférieur à sa tâche! Demain Philip Hartford le dénoncerait comme le véritable propriétaire de la *funeral home* Matthews et Cie, seulement, avant demain, D. W. Johnston aurait agi. La régression de l'art funéraire ne serait plus de longue durée. Un trublion physico-mystique n'arrêterait pas les hommes qui vont dans le sens de l'avenir. Morts américains des années qui viennent, salut et prospérité!

D. W. Johnston gagna la *funeral home* et liquida, sans en excepter un seul, les croque-morts engagés par Matthews. Puis il convoqua le *braintrust*, où figuraient, il ne l'ignorait pas, deux ou trois chefs des *Don't trouble our bodies* et, après avoir déclaré, de but en blanc, qu'il était le propriétaire de la *funeral home* et que toute la campagne organisée soi-disant par Matthews avait bel et bien été dirigée par lui, D. W. Johnston, il fit visiter à ses gens les coins et recoins du domaine. Il s'exaltait. Il peuplait de morts, en phrases brèves, les salons où attendaient, comme des canots mis au sec pendant l'hiver, les cercueils de toute forme et de toute couleur. Les orchestres jouaient leur musique fluide. Une galerie-balcon dominait le grand hall, sur laquelle, en avant de ses appartements, Delicia, vêtue d'une robe somptueusement décolletée, attendait ses hôtes. Ils montèrent. Le chocolat fumait dans les tasses, le whisky rougeoyait dans les verres. La maîtresse de maison avait un mot pour chacun. Une table d'orientation permettait, en un clin d'œil, de dis-

séquer la *funeral home* et de se rappeler tout ce qu'on y avait vu.

Il s'agissait de ne pas perdre une seconde. Abandonnant la *party*, dont l'ambiance était excellente, D. W. Johnston se rendit à un hôpital, proche, où un de ses agents lui avait annoncé qu'un clochard allait mourir. Il a déclaré plus tard que son cœur battait la chamade et qu'il ne savait pas du tout ce qu'il aurait fait dans le cas où le clochard aurait tardé à sauter le pas. N'ajoutons rien. D. W. Johnston ne se serait sans doute point, pour autant, rendu coupable de mort violente, ce qui eût compliqué l'embaumement, mais enfin l'on conçoit son embarras. Heureusement, l'homme était mort, et seulement deux minutes plus tôt. Avec la complicité de l'infirmier, espion dévoué de Johnston and Collins, qui assomma le concierge et revint saisir les pieds du mort, il transporta le cadavre, vêtu de sa chemise de nuit, jusque dans la rue, où attendait une voiture. Au trot, tout de suite, chez Matthews! A un carrefour peu éclairé, le fiacre manqua d'en accrocher un autre, sous le regard courroucé d'un policeman et D. W. Johnston, qui avait assis le cadavre, près de lui, sur les coussins, en eut des sueurs froides. Mais la chance avait parié pour le progressiste. Encore une minute, et l'on s'arrêtait devant la *funeral home*. Deux croque-morts de Johnston and Collins empoignèrent le clochard et le conduisirent dans le hall, où était descendu le *braintrust*. D. W. Johnston obligea tout un chacun à bien regarder le mort, lamentable mort, un mal nourri et un crève-misère, le visage en creux et en pointes, le cou décharné, les cheveux crasseux. Les assistants retinrent mal des grimaces de douloureuse surprise. Pour un mort, celui-là n'était pas réussi! Que combinait le patron? « Messieurs, dit D. W. Johnston en tirant sa montre, il est exactement dix heures. Je m'enferme dans le salon bleu. A minuit exactement, je vous montrerai un spectacle de nature, je crois, à vous intéresser. D'ici là, vous êtes chez vous. A tout à l'heure. »

Dans les cigares, le whisky, la musique, les gens eurent vite oublié la scène; cependant, à mesure que le temps passait, une curiosité, pour tout dire, un peu angoissante, les visitait. A partir de onze heures et demie l'horloge qui dominait le hall fut criblée de regards. On affectait de rire, voire d'être grossier, mais les railleries sonnaient faux. On avait beau se trouver entre compagnons blasés sur le compte de la mort, on ne laissait pas d'être sensible à la poésie macabre

des lieux, on se pinçait le bras pour s'assurer que l'on vivait toujours. L'étrange Delicia, dont le sourire de commande se figeait peu à peu, n'aurait-elle pas versé un poison dans ce whisky qui ne semblait ni plus ni moins rougeâtre que les autres whiskys, mais qui tout de même, à la réflexion, apparaissait comme différent, un peu plus sombre, avec des lueurs qui l'embrasaient et s'effaçaient, whisky funèbre, digne d'être bu dans cet au-delà dont on avait peut-être franchi la frontière?

Minuit moins deux, minuit moins une. Tout le monde était redescendu dans le hall. L'horloge commença les douze coups de minuit et les portes à deux battants du salon bleu s'ouvrirent toutes grandes. D. W. Johnston, la mine éclatante, se tenait sur le seuil. Il y avait un contraste, et qui frappa le *braintrust*, entre cet air confiant, cette posture hardie et franche, et les joues fripées, les bouches lasses, les regards honteux de l'assistance.

« Messieurs, dit-il, entrez et jugez. »

On entra et un sifflement admiratif, repris par les échos de la *funeral home*, jaillit avec force. Dans un cercueil le mort était allongé — était-ce bien, était-ce bien le même mort! Quelle grâce! Quelle poésie dans le teint et dans le rapport entre les couleurs de la moustache et de la chevelure! Quel dynamisme dans les mains et dans le front! Le clochard qui était arrivé ici, on voyait bien qu'il n'avait jamais gagné dans toute son existence qu'une pauvre dizaine de mille dollars, et encore, tandis que ce cadavre, lui, était de taille à en ramasser deux fois plus dans une seule journée! Mais on faisait injure au cadavre en voulant lui opposer, sans cesse, la chose apportée ici tout à l'heure. Cela, c'était un clochard, un être asocial, une épave, un triste hère qu'un homme n'aurait jamais dû prendre la joie de concevoir ni une femme la peine de mettre au monde, tandis que ceci, ah! ceci! quelles portes d'usine se seraient ouvertes devant ce patron, quelles banques se seraient inclinées devant ses ordres, quels hôpitaux auraient vanté l'habileté de ses mains!

« Un chef-d'œuvre! »

cria une voix et, dès lors, un brouhaha de paroles enthousiastes retentit. Pour que la scène fût complètement américaine, il y eut certainement quelqu'un pour s'écrier, à un moment ou à un autre, « Bien joué, D. W! Tu as eu la deuxième manche et la belle! », mais ces propos se perdirent parmi le tumulte. Les membres du *braintrust* inféodés à

Don't trouble our bodies pleuraient en regardant le mort et bafouillaient en se frappant la poitrine. On assaillait D. W. Johsnton, lui demandait pardon de l'avoir si mal soutenu, on réclamait de lui son secret. Le patron voulut bien dire quelques mots, ce qui rétablit le silence. Il n'avait pas de secret. Il utilisait des procédés d'embaumement, assez personnels, mais qu'il se ferait un plaisir de divulguer à une main-d'œuvre consciencieuse. S'il se sentait le droit d'attirer l'attention sur un point de son travail, il déclarait seulement qu'il ne perdait pas de vue un objectif : rendre la mort dynamique, faire que la famille eût plaisir à le voir, sinon à lui tendre la main en grommelant : « *Hello! How do you do?* »

L'assistance approuva d'un rire discret et elle insistait pour que D. W. Johnston poursuivît son *speech* quand, au bas de l'escalier de marbre, les portes de la *funeral home* s'ouvrirent avec fracas et un homme et une femme, accompagnés d'une vingtaine de *policemen*, revolver à la main, se ruèrent dans le hall en criant : « Où es-tu, pauvre Freddy? Où es-tu, Freddy? »

D. W. Johnston, qui ne perdait pas son sang-froid une seconde, pria le chef de la police de montrer le certificat qui autorisait semblable violation de domicile, mais l'autre lui mit le revolver sous le nez en conseillant de filer doux. Transfert illégal et vol de cadavre, son compte était bon. L'homme et la femme voulaient se jeter sur D. W. Johnston et lui griffer le visage, les *policemen* les retinrent. D. W. Johnston sourit. Il reconnaissait le travail de Philip Hartford. Trop tard. Les agents de Philip auraient téléphoné de l'hôpital à leur patron et celui-ci n'aurait eu de cesse qu'il ne dénichât dans la ville quelques malheureuses personnes vaguement apparentées à son clochard, des gens, peut-être, qui avaient laissé tomber, leur vie durant, le pauvre type, mais qui, contre espèces sonnantes, accepteraient de faire du scandale — trop tard! *Don't trouble our bodies* avait reçu du plomb dans l'aile. D. W. Johsnton avait désormais pour lui les croque-morts, et qui avait pour lui les croque-morts aurait pour soi les morts et les familles des morts.

« Nous voulons Freddy! Nous voulons notre Freddy! » criaient l'homme et la femme et les gens du *braintrust* rêvaient de leur tomber dessus à bras raccourcis, mais D. W. Johnston, d'un geste, calma les siens.

— Vous voulez votre Freddy? O. K! Le voilà!

Avec des ricanements et des gloussements de sanglots bien peu sincères, le mouchoir à la main prêt à recueillir des larmes grassement payées, l'homme et la femme s'élancèrent d'un pied hardi, sans se douter un instant du spectacle vers lequel ils allaient droit... Ce qu'ils virent, soudain, les cloua sur place.

— Comme il est beau! murmura la femme. Oh! Freddy, Freddy, comme vous êtes beau!

Une longue minute, ils demeurèrent immobiles, extasiés. Enfin l'homme se retourna et, apercevant près de lui D. W. Johnston, il lui tendit la main.

— Merci, Monsieur.

Et il ajouta, ce qui consacra, pour les oreilles des croque-morts, le triomphe de leur maître :

— Naturellement, vous nous direz ce que nous vous devons.

D. W. Johnston protesta qu'il avait travaillé pour le plaisir et qu'il était trop heureux que justice lui fût enfin rendue. Les gens du *braintrust* le tiraient par la manche, le trouvant d'une modestie excessive, et, tout à coup, l'un d'entre eux s'écria :

— Mais dites-leur, patron, ce que vous nous racontiez... Vous savez bien... la famille qui a envie de demander « *Hello! How do you do?* »

L'homme et la femme interrogèrent du regard D. W. Johnston, un peu gêné, qui déclara que ses hommes avaient la langue trop bien pendue. Il fallait excuser la chaleur communicative du succès. Heu... Mais les cousins — ou prétendus tels — de Freddy ne voyaient là rien qui pût passer pour un affront. Ou ce n'était pas un véritable sang américain qui coulait dans leurs veines, ou bien l'artiste qui avait tiré du corps de Freddy un cadavre aussi dynamique serait bien incapable de manquer de savoir-vivre. M. D. W. Johnston respectait la vérité. On grillait d'envie, en effet, de serrer la main du mort et de lui dire : « *Hello! Mr. Brooms, how do you do?* »

« Vous nous obligeriez, Monsieur Johnston, conclut l'homme, de saluer ainsi notre malheureux cousin. Le pauvre garçon eût été bien éberlué si on lui avait dit qu'après sa mort, il eût inspiré chez nous le désir de vous faire cette demande. Ce sera sa revanche, à lui qui n'a pas eu de chance, et votre revanche, à vous, que nous avons tous odieusement méconnu. Sachez bien que, désormais, nous croyons en vous.

— Ce sera bien pour faire plaisir, répondit D. W. Johnston,

qui s'approcha du cercueil et après avoir, quelques instants, considéré son œuvre, pencha la tête et s'exclama :

— *Hello! Mr. Brooms, how do you do?* »

*

Nous relatons ici de bien singuliers phénomènes et un certain nombre de gens, la plupart sans doute, ne nous suivront pas et allégueront, malgré l'invraisemblance de la chose, différents exemples, aujourd'hui classiques, d'hallucination collective. Nous rappellerons qu'au moment où D. W. Johnston, à la prière d'un homme qu'il ne connaissait pas jusqu'alors, interpellait le cadavre d'un clochard embaumé par ses soins, assistaient à la scène — outre D. W. Johnston, l'homme et la femme de l'homme, — une vingtaine de policemen, tous gens de sens rassis et que l'existence avait déjà quelque peu malmenés. Des sceptiques et des impartiaux. N'oublions pas d'autre part que, si l'habileté manuelle de leur patron avait galvanisé la vingtaine de membres que comprenait le *braintrust* au point que les ennemis de D. W. Johnston y abjuraient leur erreur, toutes ces personnes restaient Pompes Funèbres jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire qu'il était bien difficile de leur en faire accroire et que, piété mise à part, elles n'ajoutaient point foi aux histoires extraordinaires. Quant à Delicia, enfin, son incrédulité donnait matière à des proverbes. Elle était née dans le sérail Collins.

Or, voici ce qui eut lieu. Voici, pour être scientifiquement exact, ce que toute l'assistance rapporta par la suite. D. W. Johnston avait interpellé le cadavre du clochard et chacun retenait un sourire mi-amusé, mi-ému, quand, pour une cause indécouvrable — avait-il, en manifestant de tels égards pour un pauvre type, suscité chez lui un tel élan de reconnaissance que Dieu avait accepté de renvoyer Mr. Brooms, pour quelques instants, sur la terre? ou en sommes-nous toujours, nous qui croyons savoir, à de premiers balbutiements sur l'être de la mort et des fragments de vie, comme des îlots de résistance, ne pourraient-ils se dissimuler chez un individu à l'heure même où il est censé mourir? ou Dieu n'a-t-il pas le sens de l'humour et de la scène à faire? ou le clochard, sous ses terrestres apparences chétives, n'avait-il pas été un homme de volonté farouche, tellement farouche qu'il en arrivait à sauter le pas dans l'autre sens? ou bien... — en tout cas, pour quelque cause que ce

fût et, ce disant, nous savons les progrès que la science doit accomplir, les yeux de Mr. Brooms s'ouvrirent lentement, un sourire illumina ses lèvres et, soulevant la tête et remuant le bras droit avec douceur, exactement comme s'il voulait ébaucher une poignée de main, il ouvrit la bouche et répondit d'une voix lointaine, mais très claire, bien cuivrée, tout à fait la voix de Brooms, déclarèrent ensuite ses cousins, mais avec quelque chose en plus, la voix de Brooms trempée dans une joie superhumaine :

— *Hello! Mr. Johnston, how do you do?*

Une seconde il poursuivit la tendre montée de la tête et la main, très distincte, s'éleva hors du cercueil. Chacun vit briller la pierre dont D. W. Johnston l'avait ornée. L'atmosphère était merveilleuse. Tous éprouvaient, au plus secret d'eux-mêmes, qu'ils formaient un groupe favorisé de grâces étonnantes (ce qui n'autorise pas, selon nous, à parler d'une hallucination collective). Les yeux étaient écarquillés, les oreilles tendues, cependant nul ne ressentait la moindre fatigue. Le cousin de Mr. Brooms avait familièrement passé son bras sous celui de D. W. Johnston qui, mu par une force étrangère, se disposait à serrer la main du mort. Du mort? Du vivant? Du vivant-mort ou du mort-vivant? Que faut-il dire? En tout cas, de l'homme qui était allongé dans le cercueil.

Le geste de D. W. Johnston est peut-être, d'ailleurs, ce qui finit là cette résurrection et Mr. Brooms s'irrita, peut-être, sans jeu de mots, qu'on voulût lui *forcer la main*. D. W. Johnston avait peut-être, en interpellant le cadavre, trouvé les mots et le timbre de voix qui avaient reçu pouvoir de ramener à la conscience un monsieur Brooms, mais peut-être convenait-il ensuite de laisser Mr. Brooms se débrouiller avec le seuil de la vie, comme un enfant qui n'aime pas qu'on le dérange dans l'embarras de son jeu, et de ne pas s'imposer sur le quai d'arrivée, la main tendue comme pour une aumône. Nous exprimons une simple hypothèse. Nous ne disposons pas encore d'une documentation suffisante sur le problème, et le retour à la vie nécessite peut-être, chez l'homme, une dépense de forces considérable. M. Brooms n'était-il pas arrivé aux limites de son sursaut? La main battit l'air finement, comme si elle disait adieu, et la tête, silencieuse, retomba sur les coussins de soie. Les yeux, d'eux-mêmes, se fermèrent. M. Brooms emportait son énigme.

Si relative que fût cette résurrection, et ce retour à la vie dût-il se solder par un échec, une évidence apparut ensuite à tous. D. W. Johnston, qui d'ailleurs n'avait jamais prétendu arracher un cadavre à la réalité de la mort, mais s'était borné à l'interpeller sur le ton de la camaraderie, ancien clochard délicatement amélioré par lui, mais enfin bel et bien mort, mort une fois pour toutes, remportait une victoire extraordinaire, incommensurable, et M. Brooms n'eût jamais soupiré, ouvert les yeux, ni dit :

— *Hello! Mr. Johnston, how do you do?*

si, en l'embaumant, en lui restituant les apparences de la vie et une vie mille fois plus belle, une vie toute jeunesse et tout dynamisme, D. W. Johnston ne lui avait secrètement excité les glandes et les muqueuses, le cœur et les poumons, et ne leur avait insufflé, sans même le chercher, par la seule grâce de sa réussite ouvrière, le désir de fonctionner encore, de remuer, de recevoir et d'offrir, bref de revivre. D. W. Johnston resterait l'homme auquel un mort avait répondu : « *How do you do?* »

Cependant, D. W. Johnston pensa défaillir. La force d'âme qu'il avait montrée jusqu'ici se dérobait. Il avoua plus tard, modestement, qu'il ne s'attendait pas à obtenir de son monsieur Brooms une phrase quelconque. Mais l'assistance veillait. Les *policemen*, qui n'étaient pas les derniers à lui montrer de la sollicitude, lui administrèrent un cordial, lui tapèrent dans le dos, lui battirent les mains; bientôt le propriétaire de la *funeral home*, tout riant de bonheur, était encore d'attaque. On le pressait de questions. Les journalistes, avertis par un croque-mort, étaient accourus et prenaient des clichés et des notes. Ils auraient bien voulu que D. W. Johnston interpellât une seconde fois son cadavre et, outre le plaisir personnel d'enregistrer de leurs propres yeux une scène formidable, ils auraient goûté une sacrée satisfaction de métier à décrire une résurrection, le cas échéant, dans un papier sensationnel, mais D. W. Johnston, imperméable aux flatteries, leur dit qu'il était tard et qu'il avait besoin de sommeil. Il accepta simplement de reprendre l'attitude qu'il avait eue en interpellant son M. Brooms et de se placer au même endroit qu'alors. Dans la proportion de neuf sur dix, les journalistes haussaient les épaules. L'histoire les passionnait mais ils n'y croyaient point. Quant à la petite minorité, si elle ne disait pas non, elle ne disait pas oui non plus.

Qu'importait! Les uns et les autres préparaient des articles de plusieurs pages et la fortune de la *funeral home* était faite. Les croque-morts ne cachaient pas que, si un journaliste affichait un trop grand scepticisme dans sa feuille et se refusait à commencer par un exposé honnête — les choses telles que les témoins les rapportent — ils iraient le provoquer à son domicile...

Pour le principe, la justice ne pouvait ne pas convoquer D. W. Johnston, qui avait transgressé d'une manière formelle plusieurs articles de la Constitution, et le condamner au minimum : un an de prison avec sursis, mais la séance fut pour le propriétaire de la *funeral home* l'occasion d'un triomphe public, la foule dételа ses chevaux et tira sa voiture sous les vivats tout le long des rues principales. L'accusateur déclara que, durant toute sa carrière, il n'avait jamais autant regretté de devoir requérir et il conseilla lui-même à D. W. Johnston d'interjeter appel et de réclamer, par les voies légales, une réforme de la Constitution. Ce qui advint. Des amendements, qui prévoyaient des exceptions pour motifs de haute recherche et moralité, corrigèrent les articles litigieux et, en appel, D. W. Johnston fut purement et simplement acquitté, avec les félicitations de tous les magistrats, l'accusateur en tête.

Entre temps, la *funeral home* D. W. Johnston (il n'était plus question de Matthews) avait atteint une haute prospérité. Partout dans la ville il avait fallu ouvrir des succursales et, adversaire grand et généreux, D. W. Johnston avait recueilli, à la tête d'une d'entre elles, Philip Hartford, dont la maison était en pleine déconfiture. Le *Funeral Johnston and Collins* décuplait son capital social et devenait une valeur de premier plan, tout de suite après les pétroles.

Depuis, le temps a passé. D'autres noms brillent dans le ciel sépulcral des *Funeral homes*. Il convenait, malgré tout, de rappeler une fois à la mémoire des hommes le nom d'un grand précurseur, d'un pionnier, d'un génie, de résumer en quelques pages la chance d'un D. W. Johnston et de lui dire, en somme, à l'image de son monsieur Brooms :

« *Hello! Mr. Johnston, how do you do?* »

CHATEAUBRIAND ET SON PAPE

par P.-L. COUCHOUD

René est à Rome. Il s'ennuie. Il vient d'avoir soixante ans.

Ambassadeur du Roi, après avoir été, il y a quatre ans, ministre des Affaires étrangères, il est à Rome une sorte de ministre sans portefeuille du cabinet Martignac. Il a refusé un portefeuille secondaire : Instruction publique, Marine. Il a accepté une ambassade à la condition que son ami, le comte de La Ferronnays, fût le ministre des Affaires étrangères. Il assure à ce prix au cabinet libéral un certain nombre de suffrages dont celui-ci ne peut guère se passer. Si La Ferronnays, malade actuellement et que Portalis remplace par intérim cessait d'être ministre, Chateaubriand quitterait Rome. Situation diplomatique d'une instabilité curieuse et voulue.

Il s'ennuie. Il ne veut s'intéresser à rien. A rien qu'à remplir sa tâche scrupuleusement et à préparer sa retraite définitive. Il se croit à la fin de sa vie (il ne sait pas qu'il a vingt ans devant lui). Il veut arranger ses vieux jours pour les couler doucement auprès de son amie, Mme Récamier (sous le regard négligent de Mme de Chateaubriand et de M. Récamier).

Trois fois par semaine, autant de fois qu'il y a un courrier, il écrit à Juliette. Il répète et orchestre le même thème, son grand *lamento* monotone :

« Tout m'ennuie loin de vous et de ma retraite rue d'Enfer... Que fais-je ici? N'ai-je rien de mieux à faire dans ce monde? Je n'aspire plus qu'à rentrer pour jamais dans ma solitude et à quitter la carrière politique. J'ai soif d'indépendance pour mes dernières années. Les générations nouvelles sont élevées; elles trouveront établies les libertés publiques pour lesquelles j'ai tant combattu... Si j'avais encore la ressource de me sauver dans les déserts de Rome! Mais ces déserts ne me parlent plus et je ne fais que passer d'ennui en ennui... Ce que j'ai à cœur, c'est de rentrer dans mon *Infirmerie*, d'aller vous chercher tous les jours à l'Abbaye (aux-Bois), de me promener avec vous

et de vous bâtir une maison dans mon jardin, digne de vous recevoir et de devenir votre maison de campagne pendant l'été... Ruines, années, perte de toute illusion, tout me dit : Va-t'en, retire-toi, finis!... Ma retraite des Affaires pour toujours est devenue dans ma tête une idée fixe. Je la porte dans le monde et à la promenade; je m'amuse à parer en pensée ma petite solitude auprès de vous. Je me représente ne faisant plus rien, n'écrivant plus rien, hors quelques pages de mes *Mémoires* et appelant de toutes mes forces l'oubli comme jadis j'ai appelé le bruit de l'éclat... Il me semble qu'en comptant les jours, je les fais disparaître comme lorsqu'on compte de l'or pour payer une dette. On n'a plus, le moment d'après, la somme que l'on a prise dans le *magot*. Hélas! mon pauvre magot est bien diminué et j'en aperçois le dernier écu. »

Au palais Simonetti, dans les salons de l'Ambassade, un jeune attaché, M. d'Haussonville, voit M. l'ambassadeur passer des quarts d'heure entiers face à la cheminée, les mains passées dans ses cheveux, à se regarder sans rien dire dans la glace. A un *mardi*, le dos appuyé contre une table de marbre, l'ambassadeur salue les personnes qui entrent et sortent. Une Anglaise qu'il ne connaît ni de nom ni de visage s'approche de lui, le regarde entre les deux yeux et lui dit avec son drôle d'accent : « Monsieur de Chateaubriand, vous êtes bien malheureux. »

Il met pourtant « quelque coquetterie à faire de son mieux sur un petit théâtre ». Un prêtre français demande-t-il un secours, ce fabricant de bougies diaphanes un appui, ce prisonnier justice, il se met en quatre. Dans un petit couvent français il préside avec Mme de Chateaubriand une représentation donnée par les pensionnaires. « Elles étaient jolies, incroyablement, dans leurs parures de papier. Celle qui jouait le grand prêtre avait une grande barbe qui la charmait, mais qui la piquait et qu'elle était obligée d'arranger continuellement avec une petite main blanche de treize ans... Nous avions fait apporter de l'ambassade des gâteaux et des glaces. »

Sa Sainteté Léon XII est favorable à la France et au cabinet libéral. Il n'écoute pas les criailleries des *ultras*, que lui transmet, de Paris, le nonce Lambruschini. « Lorsqu'il a pris les clefs de Saint-Pierre (en 1823), il appartenait à la faction des *zelanti;* aujourd'hui il a cherché sa force dans la modération : c'est ce qu'enseigne toujours l'usage du pouvoir. » Il est en harmonie avec René par son détachement de la vie. « Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste,

est vêtu d'une simple soutane blanche; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meuble. Il ne mange presque pas : il vit, avec son chat, d'un peu de *polenta*. Il se sait très malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient à la joie chrétienne; il mettrait volontiers comme Benoît XIV son cercueil sous son lit... J'ai passé hier (2 janvier 1829) une heure avec le Pape. Nous avons parlé de tout et des sujets les plus hauts et les plus graves. C'est un homme très distingué et très éclairé et un prince plein de dignité et de grâce. Il ne manquait aux aventures de ma vie politique que d'être en relations avec un souverain pontife; cela complète ma carrière. »

Bien différents sont les entretiens avec le secrétaire d'Etat, Bernetti, « homme d'affaires et de plaisir. Il est lié avec la princesse Doria; il connaît le siècle et n'a accepté le chapeau de cardinal qu'à son corps défendant. Il a refusé d'entrer dans l'Eglise, n'est sous-diacre qu'à brevet et se pourrait marier demain en rendant son chapeau. Il croit à des révolutions et va jusqu'à penser que, si sa vie est longue, il a des chances de voir la chute temporelle de la papauté ». Rome est pleine, en effet, de *carbonari*. Parmi eux, au palais Ruspoli, où fréquentent parfois les attachés de Chateaubriand, deux jeunes gens, neveux de Napoléon, jurent la libération de l'Italie. Dans trente ans l'un deux tiendra, en partie, le serment.

Ah! comment vaincre l'ennui? Seule, quelque belle imagination serait le remède. « Faites jouer *Moyse* (sa tragédie écrite depuis seize ans), ce sera ma dernière ambition et ma dernière vue de ce monde qui se retire devant moi. Elle ira peut-être aux nues. La couronne de Sophocle sur mes cheveux blancs ne m'irait pas trop mal. » Oui, mais à Paris les amis politiques craignent un *four* qui diminuerait la position de leur chef de file. Amère déception! « Mon sacrifice est d'autant plus grand que je n'ai plus guère de joie et que *mes amis* qui ont exigé ce sacrifice l'ont voulu, disent-ils pour que j'arrive au ministère, et *je ne veux pas être ministre*. De sorte que je renonce à la couronne de Sophocle pour une couronne de Périclès, que personne ne m'offre et laquelle je refuserais si on me l'offrait. »

Visconti, commissaire des antiquités de Rome, l'entraîne à faire une fouille dans la campagne romaine, à Torre Vergata, non loin du tombeau de Néron. L'imagination reprend flamme. « J'ai commencé une fouille avant-hier mardi (3 février 1829). Il faisait le plus beau temps du monde; cette douzaine d'hommes armés de bêches et de pioches qui déterraient des

tombeaux et des décombres de maisons et de palais dans une profonde solitude offraient un spectacle digne de vous... Nous remuons peut-être la poussière la plus illustre sans le savoir... Vous représentez-vous toutes les passions, tous les intérêts qui s'agitèrent autrefois dans ces lieux abandonnés? Il y avait des esclaves, des maîtres, des heureux et des malheureux, de belles personnes qu'on aimait, des ambitieux qui voulaient être ministres. Il y reste quelques oiseaux et moi; encore pour un temps fort court; nous nous envolerons bientôt. » Bah! à quoi aboutira, au mieux, « l'argent dépensé à cette loterie des morts » ? A un fragment de marbre ou deux, un cadeau à une dame!

Soudain court la ville un murmure de grande portée. Léon XII, malade depuis longtemps de la prostate, a une rétention d'urine plus grave, mal soignée par son chirurgien Todini. Il agonise, il meurt (10 février 1829). Sur la statue de Pasquino, gazette satirique de la rue, on lit : « Un fier *lion* a été tué par un âne. »

La chaire de saint Pierre est vacante. Un pape va être fait, le gouvernail du monde transmis à un homme inconnu encore. « Que de choses immenses à faire pour un grand pape! La réunion des Eglises, le raffermissement de la société européenne. » Et l'ambassadeur de France a le privilège traditionnel, presque sacrilège, d'exclure tel ou tel, de mettre, pour parler net, en lisière le Saint-Esprit. Est-il plus haute responsabilité? L'imagination, pour le coup, tient un objet digne d'elle.

A la vérité, la papauté présente à tout homme réfléchi, religieux ou non, une espèce de prodige historique. Singulière monarchie perpétuelle qui survit aux autres monarchies et aux Empires électifs. Le pape crée les cardinaux et il est créé par les cardinaux. Simple et sûr, ce processus n'a guère d'exemple dans les sociétés humaines. Il imite plutôt certaines élaborations secrètes de la nature. Dans la ruche la reine pond les abeilles; les abeilles, à leur tour, dans un alvéole caché, nourrissent de leurs sucs une nouvelle reine. Dans l'Eglise le conclave est la cellule close où « les passions caduques d'une cinquantaine de vieillards » fermentent ensemble dans la fièvre et la prière et se confrontent sous l'action de l'impérissable génie de l'Eglise. Il en sort à la fin cet être si fragile et si durable, le pape.

Chateaubriand n'est pas le premier grand écrivain français qui ait observé un conclave.

Le cardinal de Retz a décrit le conclave de 1655, où il tint bien, comme on dit au jeu de paume, *son coin*. Lui qui s'est déclaré « l'âme peut-être la moins écclésiastique qui fût dans l'univers », il ne se prive pas de noter le ton où peut monter la *rabbia papale:* « Le vieux Spada, rompu et corrompu dans les affaires, se déclara contre Rapaccioli jusques à faire un libelle contre lui par lequel il l'accusait d'avoir cru que le diable pourrait être reçu à pénitence. Montalte dit publiquement qu'il avait de quoi s'opposer en forme à l'exaltation de Fiorenzola. Celui-ci fit une description assez plaisante de la beauté du carnaval que la signora Vasti, belle et galante nièce de Cecchini, donnerait au public si son oncle était pape. » Il détaille la manœuvre profonde qui porta Chigi à la tiare. Barberin, grand électeur du conclave, de vie angélique mais *inamorato* de l'impossible, voulait porter Sachetti, « homme de belle représentation, bon seulement à peindre ». *L'escadron volant,* groupe de cardinaux indépendant des factions des couronnes, vit que Sachetti n'arriverait pas et décida pourtant de voter indéfiniment pour lui. « Dans le moment que la faction d'Espagne ne songeait qu'à se défendre de Sachetti et que celle de France ne pensait qu'à le porter, nous travaillions pour une fin à laquelle ni l'une ni l'autre ne faisait aucune réflexion : à diviser celle-là et à affaiblir celle-ci. » Après plus de deux mois Sachetti se lassa « de se voir ballotter réglément quatre fois par jour sans aucune espérance ». Chigi, alors seulement, fut proposé. Il fut Alexandre VII qui, ami des Jésuites, intervint aussitôt dans la bataille des *Provinciales*. Il décréta que les cinq propositions condamnées en droit par son prédécesseur se trouvaient *en fait* dans Jansénius, bien que les Messieurs de Port-Royal ne parvinssent pas à les y voir.

Au XVIIIe siècle le président de Brosses, au moment de quitter l'Italie, eut le régal du conclave de 1740. Il fait de malicieux portraits des électeurs. Il peint sur le vif tous les extérieurs. Il rapporte les remous intérieurs d'après ce qu'il en recueille dans les salons et chez les barbiers. Mais « on ne fait que chuchoter à l'oreille ce qu'a dit la souris du conclave dont le petit doigt est, le plus souvent, menteur ». Dans l'interstice des factions du cardinal-camerlingue (Albani) et du cardinal-neveu (Corsini) se faufila le sage Lambertini (Benoît XIV). « Un visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme, il a le caractère franc, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la

langue libre, le propos indécent, les mœurs pures et la conduite très régulière. » A en croire Brosses, il disait depuis longtemps à ses collègues : « *Si volete un buon coglione, pigliatemi* ». Il fut le pape homme d'esprit à qui Voltaire dédia *Mahomet*.

Chateaubriand aujourd'hui n'est pas, comme Retz, dans le conclave, mais il est moins au-dehors que Brosses. Par sa charge il a le devoir d'en suivre le cours et, en des limites fixées, le pouvoir d'intervenir. Il ne s'ennuie plus. Il braque son attention, prend ses mesures.

Le conclave se *ferma* le 24 février, au palais du Quirinal, dans la Tour de Bronze, que les malicieux appelaient la tour d'Ugolin, en imaginant ceux qui allaient s'y entre-dévorer. Les cardinaux n'étaient encore que trente-sept, chacun avec deux conclavistes ecclésiastiques, deux ou trois domestiques.

Dans l'enceinte du conclave, aussi sévèrement défendue que le fut celle des mystères d'Eleusis, Chateaubriand, par le soin de son premier secrétaire Bellocq, put établir une intelligence. Un conclaviste dont le nom est resté inconnu, par une voie que nous ignorons, lui fit tenir chaque jour le compte rendu, en italien, de ce qui se passait. Après le conclave ces documents compromettants furent brûlés. La traduction française, annotée de Chateaubriand, fut expédiée sous le sceau diplomatique au Ministère des Affaires étrangères, où nous pouvons la lire. Elle a été publiée en 1914 par Louis Thomas. Par ce journal du conclave, par les lettres intimes à Mme Récamier (publiées en 1859 par Mme Ch. Lenormant et plus complètement en 1929 par Emmanuel Beau de Loménie) et par les longues dépêches officielles de Chateaubriand, en partie inédites (1), nous connaissons en détail les péripéties du conclave.

Dès les premiers scrutins les deux fractions : *zelanti* (affiliés aux Jésuites) et *libéraux*, qui s'étaient affrontées au précédent conclave de 1823, se reconnurent. Mais la majorité était renversée. Les *zelanti* se comptèrent sur le nom de l'obscur Della Marmora. (Leur candidat était plutôt le patricien romain Giustiniani, dont un féroce édit contre les blasphémateurs avait provoqué à Imola le saccage de son palais.) Ils étaient seize. Les autres étaient divisés. Même réunis, ils

(1) Une édition particulière des *Dépêches et lettres de Chateaubriand envoyées pendant le Conclave de* 1829 paraîtra prochainement à Lyon (Audin, éditeur).

n'atteignaient pas la majorité obligatoire des deux tiers. Il fallut peloter en attendant partie.

Le soir du 6 mars arrive comme un lion le vieil Albani, muni des pleins pouvoirs de l'Autriche. Il a jordonné le précédent conclave, prononcé de la part de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique l'exclusion contre Severoli, presque élu. Il n'est pas prêtre (plus jeune, il a songé à rendre le chapeau, pour se marier). A quatre-vingts ans, son ingéniosité politique reste redoutée. L'ombre de Metternich s'étend sur le conclave. Albani va se porter sans doute vers les Seize, briguer peut-être la tiare, ou obtenir du candidat favorisé un acquiescement aux vues de l'Autriche sur les duchés de Parme et de Modène, sur les Etats Sardes. Chateaubriand se met en garde. Il tient une botte en réserve : l'exclusion contre Albani.

Le 10 mars, il vient en grande pompe, selon sa prérogative, parler aux cardinaux à travers la clôture. Stendhal, instruit par ses correspondants romains, dit qu'il a parlé « dans la salle où a lieu la visite des dîners (que les enfermés font venir du dehors), vis-à-vis une petite ouverture où un œuf n'aurait pas pu passer. De l'autre côté de ce trou était la députation du conclave. Son discours est fort libéral. Il y a un peu trop de *je* et de *moi;* à cela près il est charmant et a le plus grand succès. Il a déplu aux cardinaux (c'est-à-dire aux *zelanti*, car les autres, selon le conclaviste témoin, « tressaillirent de joie. ») Quelle que soit l'opinion personnelle du gouvernement français, sous peine de n'être rien, il est forcément en Italie le protecteur du parti libéral ». Le grand-pénitencier Castiglioni a répondu. Dieu, espère-t-il, donnera à l'Eglise « un pontife saint, éclairé, ayant la prudence du serpent et la simplicité de la colombe ». A-t-il deviné que ce serpent et cette colombe, ce sera lui?

Quatre cardinaux français débarquent. Les Seize en attendaient du renfort. De Paris le nonce Lambruschini, inféodé à la Congrégation et bête noire de Chateaubriand, avait annoncé qu'ils ne descendraient pas à l'Ambassade et que le cardinal de Latil, archevêque de Reims, apportait au conclave le secret du Roi. Très inquiet, Chateaubriand est allé au-devant d'eux, les a caressés et persuadés de loger, selon la tradition, au palais de l'ambassade. Le 13 mars, le cardinal de Latil fait en présence des quatre cardinaux-évêques, têtes du Sacré-Collège, « une déclaration purement de conscience », qui doit demeurer à la garde du grand-pénitencier.

Albani cherche en vain à la connaître. Les cardinaux français, simplement, se rangent du côté de la majorité modérée.

Pour Albani il est clair, dès lors, que le pape sera ou un libéral ou un *zelanti modéré*. Albani ne veut plus qu'une chose : quel que soit le pape, être pris pour secrétaire d'Etat. Il s'est assuré sept cardinaux dévoués qu'il peut porter d'un côté ou de l'autre. Il s'agit maintenant de dissocier les Seize.

Or ceux-ci refusent tout conciliabule. Selon un usage ancien signalé par le président de Brosses, ils barrent leurs portes en mettant devant elles certains bâtons qui forment la croix de Saint-André: signe qu'on est absent ou qu'on veut dormir. Entendez : qu'ils sont intraitables et que, déterminés dans leur choix, ils ne veulent plus communiquer avec personne. On les appelle en plaisantant les *Pères de la Croix*. Les scrutins défilent sans résultat. A tel point qu'un jour les suffrages des quarante-deux votants se partagent entre les quarante-deux cardinaux.

Le rigoureux secret du conclave reçoit quelques atteintes. Si l'informateur de Chateaubriand reste insoupçonné, deux conclavistes espions (en argot du conclave on les appelle des *fidèles*) sont arrêtés la nuit du 14 mars et remis sans bruit et sans scandale à la force armée pour être livrés à l'Inquisition. On a intercepté sur eux des messages chiffrés pour l'ambassade d'Autriche, annonçant que Castiglioni est passé secrètement aux Français, qu'Albani pourtant triomphera, etc. Le conclave a ses propres *fidèles*, explorateurs de haut rang qui, dans les appartements des ambassades, essaient de surprendre des informations interdites. Les salons de Chateaubriand ont reçu d'eux, le 10 mars, une excellente note.

En sens inverse, des messages extérieurs pénètrent dans le conclave. Le 4 mars une lettre apportée ouverte à un cardinal a attiré l'attention par son style bizarre. On s'est aperçu que les initiales des premiers mots : *Pieno ero di celeste incendio, non ignoto...* désignaient à bon entendeur *Pedicini* un *zelante* ardent. En face du conclave les Jésuites ont un jardin. Le 22 mars, au petit jour, le maréchal du conclave voit le cardinal Odescalchi (neveu de Giustiniani) s'entretenir par signes avec des Jésuites. Ensuite apparaît dressé au-dessus du jardin une sorte de télégraphe. Il y est écrit en lettres capitales : RAPPELEZ-VOUS LE VERSET DE SAINT PIERRE A COMPLIES. On ouvre le bréviaire, on lit : « *Frères, soyez sobres et veillez, car votre adversaire le diable* (Albani) *comme un lion rugissant rôde en cherchant qui dévorer. Résistez-lui, soyez forts dans la*

foi. » Furieux, le maréchal du conclave adresse au Vicaire général des Jésuites une rude semonce. Celui-ci, le P. Pavini, répond le 23 mars par une lettre ambiguë où sous l'onction se cache la moquerie. Le 26 mars, le télégraphe des Jésuites brandit : POURQUOI ÊTES-VOUS OISIFS? MATTHIEU, 20.

L'insolence des Jésuites finit par irriter la plupart des cardinaux. Albani se déclare opposé aux Jésuites. Zurla le crie : s'il est nommé pape, son premier acte sera la suppression des Jésuites. Pacca, plus mesuré, présente à tous une déclaration qu'il signe le premier : « Nous promettons de maintenir la Compagnie de Jésus et de *nous opposer à ses projets* toutes les fois qu'elle sera en conflit avec la bonne harmonie que nous avons avec les Puissances... » Au Palais Simonetti, Chateaubriand après avoir lu le rapport de son *fidèle,* met en note : « J'avais pris Pascal pour un calomniateur de génie qui nous avait laissé un immortel mensonge; je suis obligé de reconnaître qu'il n'a rien exagéré. La lettre du P. Pavani a l'air d'être échappée à Escobar lui-même. »

Un suprême espoir restait aux exaltés : l'arrivée de l'archevêque de Toulouse, Clermont-Tonnerre. Ce cardinal avait résolu d'abord de ne pas venir au conclave. Il s'était mis en route sur un appel pressant venu des *zelanti.* Chateaubriand avait grand peur de lui. Il l'appelait : « ce petit vieillard brouillon, ...vieux petit libertin fanatique qui ne croit en Dieu que couci couça ».

C'est le siècle des merveilles! Le cardinal de Clermont-Tonnerre descend le 27 mars au soir à l'Ambassade avec toute sa suite. Il vit dans la meilleure intelligence avec l'ambassadeur, se dit tout disposé à suivre les instructions. Celui-ci lui remet sur-le-champ une lettre officielle d'exclusion contre Albani, pour en user au besoin. Cette pièce montre en quelle forme protocolaire M. le vicomte de Chateaubriand pouvait en 1829 faire veto au Saint-Esprit : « ...Monseigneur, je vous charge en vertu de mes pleins pouvoirs comme ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne et prenant sur moi seul toute la responsabilité, de donner l'exclusion à M. le cardinal Albani si d'un côté par une rencontre fortuite et de l'autre par une combinaison secrète il venait à obtenir la majorité des suffrages. »

L'exclusion n'eut pas à être donnée. Les *Pères de la Croix* avaient rompu leur cohésion et leur opiniâtreté. Un accord parut d'abord se faire sur un *zelante modéré,* Cappellari (qui sera plus tard Grégoire XVI) ou De Gregorio. Mais Albani

qui ne put obtenir d'eux la promesse d'être pris pour Secrétaire d'Etat les fit sombrer. Les votes se reportèrent sur un *libéral*, de sentiments français, Castiglioni.

En pleurant, ce dernier objecta son âge (soixante-huit ans) et ses infirmités. Il avait de fréquentes absences d'esprit, un mouvement convulsif dans la tête, la larme facile, des attaques de paralysie dans le côté droit. L'objection tourna à son avantage. Bien des cardinaux pensaient sans déplaisir à un prochain conclave. Jadis Sixte-Quint n'avait-il pas eu la tiare parce qu'il était sur des béquilles? Au précédent conclave Della Genga avait levé sa soutane, montré ses jambes enflées, dit : Vous élisez un cadavre! et fut élu.

Le mardi 31 mars, sur cinquante votants, Castiglioni eut trente-deux suffrages et à l'*accedat* (scrutin d'adhésion), le groupe Albani s'étant rallié, quarante-sept. Il ne lui manqua que sa propre voix, donnée à De Gregorio et celles de deux irréductibles, Macchi et Falsacappa. (Les bulletins, au conclave, sont fermés et cachetés à deux plis. Le président du jour décachette seulement le pli d'en bas qui porte le nom du cardinal nommé. Le dernier jour, l'élection faite, il décachette pour contrôle le pli supérieur qui porte le nom du votant.)

Tous les baldaquins furent abaissés, sauf un. Les cardinaux vinrent donner le baiser au visage, les conclavistes au pied. En pleurs le pape fit connaître qu'il s'appelait Pie VIII et qu'il prenait Albani pour Secrétaire d'Etat.

Un courrier rapide partit de l'Ambassade de France pour Toulon, d'où la nouvelle de l'élection fut transmise à Paris par le télégraphe optique. Paris répondit : « Le Roi est satisfait ».

Telle fut la part que prit Chateaubriand aux événements du conclave de 1829.

Que fut la suite?

Quand, dans un soir pluvieux, Pie VIII parut au balcon du Quirinal, entouré des cardinaux, pour donner sa première bénédiction *urbi et orbi*, il eut peu de succès. On le vit : fort gras, les joues pendantes, édenté; un herpès de la nuque l'obligeait à tenir la tête baissée et tournée de côté; il pleurait. « Mais à voir ses grimaces, dit Massimo d'Azeglio, ces pleurs paraissaient plutôt ceux d'un enfant mis en pénitence. Je pensais : Tu n'as pas la tête qu'il faut pour remettre ce pays sur pied! » Le poète de la rue, G.-G. Belli, fit en patois

romain un sonnet sur ce thème : « Quelle trogne pour représenter le Christ sur la Terre! »

Le pape *français* n'eut guère que deux occasions de se montrer *libéral*. A Rome il supprima les *cancelleti*, ces odieuses grilles que Léon XII avait fait placer devant les tavernes pour obliger les bonnes gens qui voulaient boire un flacon de vin des Castelli à le recevoir à travers des barreaux et à le vider debout dans la rue. A l'extérieur quand la monarchie légitime fut renversée à Paris, au soleil de juillet 1830, le pape de Charles X et de Chateaubriand s'empressa de reconnaître Louis-Philippe.

Il languit jusqu'au 1er décembre 1830. Pasquino fit son épitaphe : *Nacque. Pianse. Mori.* (Il naquit, il pleura, il mourut.)

Quant à Chateaubriand, il savoure quelque temps l'orgueil de dire : *mon pape*. L'activité qu'il a dépensée pendant ces journées fiévreuses l'a rajeuni. Elle a chassé les noirs séraphins de l'ennui. Il a une passade avec une jeune et joviale femme de lettres, Hortense Allart. Il offre une fête magnifique à la jeune grande-duchesse Hélène de Russie. Il est remordu par l'ambition d'être quelque chose dans le gouvernement des hommes. Il va rentrer à Paris, un rameau d'olivier à la main. Après *son* Congrès de Vérone on lui a décerné le ministère. Après *son* pape fera-t-on moins? La Ferronnays, hémiplégique, est encore malade. Il faudra bien le remplacer. Et qui sait? A la tête des affaires, plutôt que d'un Martignac provincial, on aura besoin d'un homme qui sache faire aller ensemble la religion, la gloire et la liberté.

La retombée fut cruelle. Hortense est un bas-bleu, une aventurière. A Paris on considère que l'élection du pape s'est faite toute seule. En revanche on accable de reproches l'ambassadeur qui a laissé Albani, *zelante* et Autrichien, devenir Secrétaire d'Etat.

L'ambassadeur remet bonnement les choses au point : « Le cardinal Albani est d'une indifférence profonde en matière religieuse. Il n'est pas prêtre, il a même songé à quitter la pourpre; il n'aime pas les ecclésiastiques; les Jésuites le fatiguent par le bruit qu'ils font; il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de plaisirs. Ce vieillard de quatre-vingts ans veut mourir en paix et en joie; il sent que sa réputation d'Autrichien est la seule chose qui l'expose au péril d'une chute et il fera ses efforts pour conquérir les bonnes grâces de la France. » Comme on revient lourdement

à la charge il prend de la hauteur : « Je reçois votre dépêche n° 15. Cette dépêche dure, rédigée par quelque commis mal élevé des Affaires étrangères, n'est pas celle que je devais attendre après les services que j'avais eu le bonheur de rendre au Roi pendant le conclave. »

Le 16 mai 1829 il part de Rome. Sur ses genoux ronronne Micetto, le chat de Léon XII qui lui a été remis suivant la volonté du défunt. A Paris, Portalis se cramponne à l'intérim des Affaires étrangères. Le cabinet branle fort. Une intrigue est nouée, qui n'est pas pour l'ambassadeur à Rome mais pour son collègue de Londres, le dangereux Polignac. La monarchie tourne les yeux hors des voies de la Charte. Elle subit l'attirance du précipice.

A Saint-Cloud, le Roi demande gracieusement à Chateaubriand : « Quand retournez-vous à Rome? » Juliette, cette fois, veut bien l'accompagner. Il imagine encore. « Sur le Capitole, dit Martin-Chauffier, l'attend le palais Caffarelli, la haute demeure de la solitude; et à Saint-Onuphre, une cellule. Il amènera Mme Récamier et tout un cortège de muses. S'il part, c'est pour se ménager un retour triomphal. »

Le rêve, une fois encore, se dissipe. En août le cabinet Polignac est formé. Chateaubriand donne sa démission. Il va mettre le point final à sa carrière politique. Il revient à la retraite qu'il a tant désirée : l'allée et venue quotidienne entre l'Abbaye-aux-Bois et l'infirmerie Marie-Thérèse. Il consacrera ses dernières années à revivre les autres, c'est-à-dire à les recommencer par l'imagination et à les colorer de poésies et d'émotions nouvelles. Son œuvre magnifique est désormais d'achever les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

“HERNANI” ET LE “FIGARO”

par GUSTAVE CHARLIER

Tout semble dit, et de longue date, sur la « première » d'*Hernani*. Elle est devenue matière scolaire. Nul manuel d'histoire littéraire, si concis soit-il, qui n'évoque cette soirée fameuse du 25 février 1830, où s'affrontèrent glabres classiques, indignés des audaces de la pièce, et romantiques chevelus et barbus, ralliés au légendaire gilet rouge de Théophile Gautier. Grâce à l'*Histoire du romantisme* de ce dernier et à *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, nous n'ignorons plus rien des menus épisodes de la bataille. Et nous ne sommes pas moins bien renseignés sur l'accueil réservé au drame de Hugo par la presse du temps. La précieuse édition Ollendorff en fait suivre le texte d'une « Revue de la Critique » qui rassemble des extraits caractéristiques du *Globe*, du *Drapeau blanc*, de la *Gazette de France*, du *Courrier des Théâtres*, du *National*, du *Journal des Débats*, du *Constitutionnel* et du *Moniteur*.

Il n'y manque qu'un seul organe d'importance. Pourquoi le *Figaro* n'y figure-t-il pas? Sans doute parce qu'en l'occurrence son attitude avait été, pour Victor Hugo, une amère désillusion. Du coup, lui et les siens semblent avoir organisé, autour d'une feuille qu'ils pouvaient, non sans quelque apparence de raison, accuser de trahison sur le champ de bataille, une manière de conspiration du silence.

Elle dure encore.



Fondé par Bohain en 1826, ce premier *Figaro* se présentait sous une forme modeste : deux feuillets in-quarto, consacrés, en ordre principal, à l'actualité littéraire et dramatique, et où, sous la rubrique « Bigarrures » s'étageaient des échos souvent piquants. Au titre, un bois de Devéria figurant Basile aux prises avec le valet d'Almaviva, qui le menaçait : « Ah! Basile, mon mignon, si jamais volée de bois vert!... »

Or ce petit journal avait eu récemment assez fière attitude. Comme on parlait du rétablissement de la censure par le ministère Polignac, il inséra, en gros caractères, en tête de son numéro du 10 août 1829, un bref avertissement où il se déclarait décidé à braver, quoi qu'il advînt, pareille mesure : « Si nos presses sont enlevées d'assaut par les gendarmes, nous comptons composer et imprimer notre feuille dans les caves. Nos abonnés peuvent, en tout cas, être tranquilles : ils recevront le journal, dussions-nous le faire imprimer hors Paris, voire même en Belgique. » Ce qui valut, du reste, à Bohain, le signataire, une condamnation à six mois de prison et mille francs d'amende, avec saisie du numéro incriminé. Mais il s'en était vendu déjà plus de dix mille exemplaires.

Aussi le grave *Globe* n'avait-il pas manqué de rendre à son confrère un hommage bien senti : « Il y a longtemps, écrivait-il en ce même mois d'août 1829, que le *Figaro* livre, pour la liberté et la raison, d'utiles combats. Il n'a fait grâce à aucun vice puissant, à aucune réputation usurpée. Souvent, ses traits ont porté dans de mauvaises âmes plus de douleur que les reproches solennels : il a popularisé leur honte. » Et la feuille doctrinaire ajoutait : « C'est depuis son apparition que la littérature légère a eu vraiment un interprète; ses boutades d'humeur, tour à tour amère, joviale ou mélancolique, ses âpres défenses du goût nouveau, ont fait avancer toutes les questions de liberté littéraire. »

Dans l'affaire d'*Hernani*, le *Figaro* allait-il démentir sa réputation bien méritée, et tourner le dos aux novateurs qu'il avait jusqu'alors allégrement soutenus? Rien ne le faisait prévoir, et tout annonçait le contraire.

On sait à quelles sourdes intrigues donnèrent lieu les répétitions du drame de Hugo à la Comédie-Française, et comment la cabale classique s'efforça de discréditer l'œuvre avant sa représentation, en en présentant de prétendus extraits qui n'étaient que des imitations parodiques. « Ils écoutaient aux portes, note *Victor Hugo raconté,* ramassant çà et là quelques vers qu'ils défiguraient, racontaient des scènes en les caricaturant, en imaginant au besoin, et faisaient bien rire les salons du prétendu chef-d'œuvre. »

Les choses en vinrent au point que l'auteur crut devoir élever une protestation en forme. Le 5 janvier 1830, il adressait au ministre de l'Intérieur, M. de la Bourdonnais, une lettre où il se plaignait hautement des indiscrétions commises, à son préjudice, par les services de la censure :

« Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de

scènes enfin, plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation. »

Or qui avait le premier dénoncé cette manœuvre et stigmatisé les cabaleurs? Le *Figaro*. Dès le 3 janvier, deux jours avant la lettre de Hugo, il avait, en deux colonnes fulgurantes d'indignation, traité *D'une fabrique de vers à l'usage d'Hernani*.

Il commençait par rappeler la consternation des classiques en voyant le drame romantique accueilli sur une scène jusqu'alors gardienne de la tradition dramatique.

« Ces bons messieurs, continuait-il, qui se vantent d'avoir des siècles de gloire, parce qu'ils ont fait Racine, Corneille et Voltaire, se mettent en campagne contre M. Hugo. « Comment faire pour le déconsidérer à l'avance? — Parbleu! faisons des vers que nous donnerons comme siens; à l'ouvrage! »

« On se met au travail, et on produit une centaine de vers que des courtiers vont diffuser. « Comment! dit quelqu'un qui a lui les *Odes*, ceci est de M. Hugo? — Sans doute! — Mais, c'est ridicule! — Justement! — Vous ne me ferez pas croire... — Je vous donne ma parole d'honneur que c'est dans *Hernani*. — Vous avez entendu ces vers dans la bouche de M. Hugo? — Non; mais je les tiens d'une personne qui les tenait d'un de ses amis, à qui un des amis de Victor les avait récités. — C'est bien extraordinaire! — Vous avez raison, dit un tiers qui n'a pas voulu interrompre, pour savoir jusqu'où peut aller l'impudence, il serait fort extraordinaire que M. Hugo eût fait :

Je vous donne cette urne;
Vous vous en servirez pour un besoin nocturne.

— Et pourquoi pas? reprend le courtier classique. Il a fait des choses plus extravagantes que cela... »

Le *Figaro* insistait ensuite sur cette idée que pareil manège, destiné à « ameuter les rieurs le jour de la première représentation » et à « donner, deux mois d'avance, le ton aux mauvais plaisants » trahissait les vives craintes des classiques. Ils « s'appliquent à déshonorer *Hernani* par des variantes burlesques qu'ils inventent à plaisir; la chute d'*Hernani* leur importe donc beaucoup? » Et il concluait avec une vigueur indignée :

« Ne pourrait-on agir avec franchise? Toutes ces petites intrigues sont révoltantes et sottes. Laissez au public le soin de prononcer dans la question littéraire; n'ayez pas peur qu'il adopte ce qui sera réellement mauvais. Un ouvrage fait dans les règles, s'il ne l'intéresse pas, ne sera point de son goût; un drame hors de ces règles, s'il l'émeut ou l'amuse,

lui plaira certainement. Vous travaillez pour le public, et vous ne voulez pas que le public soit votre juge! vous voulez être partie, et préparez des arrêts contre votre partie adverse! Cela n'est pas juste. Finissons-en avec vos cabales! Faites une *Mérope,* un *Cid,* une *Athalie,* nous ne demandons pas mieux; mais tant que vous ne ferez que ce que vous faites, laissez à d'autres la liberté de chercher à faire autrement que vous, sauf au public à siffler. Mais que le public siffle, et que ce ne soit pas vous; car, encore une fois, vous ne pouvez être juge et partie! »

Voilà qui est certes d'un fougueux partisan de Hugo! Le *Figaro* ne manque pas non plus de tenir ses lecteurs au courant des préparatifs de la « première » annoncée. Le 10 février, par exemple, il les avise qu'*Hernani* se trouve « retardé par les décorations, auxquelles il n'a pas été possible de travailler pendant les grands froids ». Le 25, le jour même de la représentation, il revient encore longuement sur la tactique sournoise des classiques, acharnés à ridiculiser la pièce avant même qu'elle paraisse à la rampe. Il annonce la bataille qui va s'engager et sonne le rappel des fidèles du jeune maître : « Les ennemis du genre romantique et de l'auteur d'*Hernani* viendront au théâtre avec des idées de parodie qu'ils nourrissent joyeusement depuis six mois; les amis de M. Hugo et les partisans du romantisme auront à défendre un nom et une cause qui leur sont chers. » Il insinue même que la pièce « déplaît à la police du ministère », et adjure les classiques libéraux de ne pas, « par d'indiscrètes provocations, servir d'agents à la politique » et se faire ainsi « les instruments d'une basse intrigue de police »... Et le 26, il insère encore ce bref bulletin de victoire : « Le nom de M. Victor Hugo, auteur d'*Hernani*, a été hier proclamé au milieu de bruyants applaudissements. Nous reparlerons demain de cette curieuse et importante représentation. »

Mais l'article ainsi annoncé, et qui ouvre le numéro du 27 février, sera écrit d'une tout autre encre.



Le critique anonyme commence par poser deux questions : Avons-nous « un poète dramatique de plus? » et « Avons-nous une tragédie nouvelle, un drame à nous, une gloire exclusive pour le siècle? »

La réponse à la première question ne paraît pas douteuse. « Le poète existe dans M. Hugo; un poète avec de la pensée, du mouvement, de la couleur, des enthousiastes et des détracteurs, toutes les conditions qui font le poète,... un homme qui

entraine, qui impose, qui domine, qui ose avoir ses caprices et ses violences, qui se répand çà et là par bonds impétueux; colère enfant, grand homme boudeur, railleur, misanthrope, avec des propos d'amour, des récits d'histoire et des monologues philosophiques. »

Mais à la seconde question, il n'hésite pas un seul instant à répondre non. Car « le drame nouveau n'est pas là. Ce sont encore là les vieilles formes dramatiques, la vieille méthode, nos antiques règles... Otez l'ode d'*Hernani*, ôtez le dialogue heurté, comme le faisait Shakespeare, ôtez le poète du moyen âge qui se cache, vous aurez une tragédie commune, un drame mal fait. »

C'est ce que le critique va longuement s'efforcer de démontrer avec cette ingénieuse clairvoyance que donne la haine, en mettant à nu, sous les oripeaux flambant neufs du lyrisme, une série de vieilleries périmées et de formes usées. Au premier acte, le roi Carlos, dissimulé dans « une vulgaire armoire », lui rappelle le Néron de *Britannicus*. « Première imitation d'un moyen dramatique que l'école nouvelle a tant blâmé dans Racine. » L'arrivée en scène du tuteur de doña Sol lui évoque le *Barbier de Séville;* la scène des bouffons de cour, le Falstaff de Shakespeare, « mais un Falstaff espagnol, qui ramasse des baronnies ou des comtés avec autant d'ardeur que ce Falstaff anglais dévorerait une grillade arrosée de porter ». Hernani brisant son épée, c'est le Cimbre dans le *Marius à Minturnes* d'Arnault : « Ce sont les mêmes scrupules, les mêmes remords; peut-être bien est-ce la même nature. »

Le troisième acte nous ramène au *Barbier :* « C'est encore le vieux tuteur, Rosine, et Lindor qui entre, non pas en capitaine pris de vin, mais sous un habit de pèlerin. » Puis voici don Diègue, qui « veut se battre, comme Danville, contre le séducteur de son épouse », dans l'*Ecole des Vieillards* de Casimir Delavigne. Le dialogue qui suit la scène des portraits remet en mémoire au critique « une pièce de M. Lucien Arnault ». Et tous ces « beaux emportements », toute cette passion « qui parle beaucoup et agit peu », Hernani « qui ne tue pas le roi au second acte, le vieil Espagnol qui ne tue pas Hernani au quatrième acte, doña Sol qui meurt pour Hernani au cinquième », rien de tout cela ne trouve grâce aux yeux de notre sévère censeur : « O héroïsme! que me veux-tu? Encore de l'héroïsme, de l'héroïsme toujours; des cris d'hommes et des actions de dieux! N'est-ce pas la vieille tragédie d'autrefois, rajeunie, ranimée, replâtrée? »

Tout change, il est vrai, au quatrième acte. Carlos est au tombeau de Charlemagne « comme Hamlet dans son cimetière; il pèse l'ombre d'un empereur, Hamlet pèse une tête

d'homme. La couleur est la même, la même tristesse; seulement la tristesse d'Hamlet est plus belle, plus simple et plus vraie ». Car — et le critique s'attache à l'établir historiquement — tout ce grand monologue de Charles-Quint « n'est pas en position; c'est une belle poésie, mais ce n'est pas une chose vraie, ni dramatique; c'est un acte hors de l'action ». Certes, « toute cette invraisemblance est écrite avec verve et avec feu ». Néanmoins, ce n'est qu'une « forme nouvelle » sur un « fond usé », un « langage nouveau » sous des « pensées... rebattues », et il découvre bien là « ce jeune homme aux prises avec le vieux système tant décrié, vaincu par lui et le mordant à l'orteil, comme le gladiateur d'autrefois ».

C'est *Roméo et Juliette* qui lui semble à la source des scènes d'amour du cinquième acte. A cette différence près que, dans Shakespeare, la « délicieuse scène du réveil » se comprend, tandis que dans *Hernani* elle « est une longueur. A quoi bon le frais du soir quand le lit nuptial vous attend? » Mais voici l'appel du cor... « Et, malgré lui, le dramaturge en revient à la mort classique, au poison, à ce poison qui donne le temps de souffrir. » Seulement « une simple fiole remplace la coupe dorée ». Du reste, « tout cela est exprimé par le vers, vers heurté de M. Hugo, ce vers vif, âcre et nerveux, qui écrase le vers efféminé et efflanqué de M. M. Ancelot et compagnie ».

Conclusion : « Voilà le drame. C'est l'essai d'un homme de grand talent, qui vient de faire adopter sa langue en adoptant nos formes tragiques; c'est l'œuvre d'un esprit ferme qui brave tous les usages reçus autant qu'il est en lui, mais qui obéit à de vieilles lois tout en les dédaignant; c'est un homme qui a encore à trouver de la terreur à lui, des péripéties à lui, un drame à lui, mais qui a sa langue et sa poésie. Nous sommes enfin à espérer des émotions nouvelles, quand nous devrions, pour tout résultat, n'avoir qu'un poète tragique de plus et non pas un genre nouveau. »

Pour finir, quelques allusions à la claque des Jeune-France, et d'ajouter, avec une assez hypocrite modération : « Ces enthousiasmes de sang-froid n'ont pas peu contribué à refroidir la bonne volonté de ceux qui n'étaient venus là, comme nous, que pour juger avec conscience un grand poète, et s'applaudir décemment d'un triomphe qui ne peut, s'il porte des fruits, qu'ajouter à notre gloire et à nos plaisirs. »



Ainsi s'achève ce curieux article, demeuré jusqu'ici totalement ignoré. Sous une forme courtoise, et même, par en-

droits, faussement louangeuse, il n'en apparaît pas moins, à qui sait lire, comme un petit chef-d'œuvre de démolition perfide et de savant abattage.

De qui est-il? Assurément pas d'un ami du Cénacle, mais sans conteste d'un critique averti, singulièrement au fait de la tradition dramatique, et aussi mal disposé que possible envers l'auteur d'*Hernani*. Or ils étaient deux surtout qui, à pareille heure, lui taillaient des croupières, et dans une lettre à Sainte-Beuve du 2 novembre 1829, le grand poète grondait contre « ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux... » De Jules Janin, à vrai dire, ce n'est guère ici la manière. Mais nous inclinerions assez à reconnaître, dans cet article anonyme, la dent souvent dure du très mordant Latouche. Sans doute ses biographes s'accordent-ils à dater de 1831 le moment où le caustique auteur de *Fragoletta* remplacera, à la tête du *Figaro*, le fondateur Bohain, devenu préfet de Louis-Philippe. Mais il est hors de doute que sa collaboration remonte plus haut, et nous savons, par exemple, que dès 1830 il y prend la rubrique des « Esquisses de la Chambre des Députés », jusque-là détenue par Adolphe Blanqui.

Aussi bien Latouche avait-il un intérêt évident à refuser la palme dramatique à Hugo, tout en condescendant à le traiter de grand poète. Car il espérait bien triompher lui-même sur la scène du Théâtre-Français, avec les cinq actes en prose de sa *Reine d'Espagne*. La représentation du 5 novembre 1831 devait lui prouver qu'il se trompait étrangement..

Mais ceci est une autre histoire...

LAMARTINE ET LES U. S. A.

Une lettre inédite

par HENRI GUILLEMIN

L'Académie de Mâcon conserve dans ses archives une lettre autographe, fort curieuse, de Lamartine. A qui cette lettre était-elle adressée? En dépit de bien des recherches, je ne suis pas parvenu à identifier cette correspondante que Lamartine appelle « Madame la Comtesse ». Après tout, l'important n'est pas là. Ce qui compte, c'est le texte même de ce document inédit :

Paris, 10 février 1866.

Madame la Comtesse,

J'ai vu avec plaisir et orgueil que, par des motifs très divers, nous nous étions complètement entendus. J'en suis fier pour moi et heureux pour notre cause.

Je suis, je pense, le seul Français qui ait osé sentir la grandeur de l'entreprise, à l'exception de celui qui l'a conçue. Je suis honteux pour mon pays qu'une grande pensée soit pour lui un scandale. Je sais bien qu'il s'en repentira avant peu d'années. Céder à la raison, rien de mieux. Céder à la fantasmagorie, rien de plus fâcheux. Quant à moi, je n'oserais plus lever le front au delà de l'Atlantique après avoir donné ainsi tout un monde à une société d'égoïstes.

Je me félicite de voir mes pensées exprimées avec un admirable talent politique par une plume qui n'en avait pas l'habitude, mais qui en avait le génie.

Si je n'étais pas en butte aux disgrâces les plus poignantes qui m'enlèvent toute paix et toute liberté, j'irais vous dire, Madame la Comtesse, combien je suis heureux de vivre et de penser si près de vous.

ALPH. DE LAMARTINE.

Il s'agit ici de l'expédition du Mexique. Rappelons quelques dates principales. Dans les derniers jours de l'année 1861, un corps expéditionnaire anglo-hispano-français a débarqué à la Vera Cruz. Assez rapidement, les Français se sont trouvés seuls à poursuivre les opérations. En juin 1863, Mexico a été enlevé, et, le 10 juillet, la monarchie a été proclamée. Maximilien, à peine arrivé au Mexique (juin 1864), a connu de grandes difficultés. Bazaine conduit des intrigues

personnelles et rêve d'une couronne; les Etats-Unis se font menaçants. Napoléon III va reculer. L'entreprise mexicaine est très impopulaire en France; l'opposition y dénonce une manœuvre cléricale; nous y perdons des hommes et de l'argent. L'Empereur se décourage. Au début de 1866, il fait savoir à Maximilien qu'il l'abandonne, et Bazaine reçoit l'ordre d'évacuer le pays.

Nous savions déjà que Lamartine n'avait pas été de ceux qui désapprouvaient l'expédition et ses biographes — qui du reste sont toujours pressés et cursifs quand ils en viennent aux vingt dernières années de sa vie (1) — ses biographes, d'ordinaire et quand ils y songent, se bornent à une allusion qu'accompagne un sourire : Lamartine aurait applaudi, paraît-il, à l'expédition du Mexique; preuve de plus, comme on voit, de son inconsistance; poète « égaré dans la politique ». Et l'on citait un fragment d'une lettre révélée dans le *Lamartine inconnu* de Chamborant de Périssat : le 12 août 1863, Lamartine parlait à Chamborant, avec enthousiasme, du « coup terrible que nous portons, disait-il, aux Américains du Nord »; républicain d'hier, il saluait de bon cœur, cette fois-ci, l'Empire, qui s'était montré capable d' « ouvrir et d'exécuter cette audacieuse entreprise ».

Comme M. de Morny — un des initiateurs de l'affaire, à laquelle a su l'intéresser le banquier Jecker (30 % de commission à Morny si les capitaux escomptés rentrent bien) — Lamartine aurait-il des raisons toutes privées d'applaudir à l'opération? Ce ne sont pas les mêmes, en tout cas, que celles de l'Impératrice, et que celles, peut-être, de la Comtesse ***; sur ce point, le vieux poète ne fait pas mystère de ses sentiments. L'Impératrice est du parti dévot. Lamartine serait plutôt de l'autre bord. La croisade dont rêve Eugénie ne l'intéresse aucunement. Des mobiles plus terrestres, alors? On a cru les avoir découverts. Lamartine, fort besogneux, et qui comptait sur les Etats-Unis pour assurer à ce *Cours Familier de Littérature* qui le nourrit une fructueuse carrière outre-Atlantique (il avait même envoyé là-bas un démarcheur tout exprès), a connu un désappointement très rude. Le *Cours Familier* a laissé froids les Américains. D'où l'on infère, sans hésiter, que tout s'explique : Napoléon III, au Mexique, joue un mauvais tour à ces Yankees obtus? Vive Napoléon III!

(1) Je fais exception, naturellement, pour C. Latreille et son ouvrage de 1925 : *Les dernières années de Lamartine;* encore faut-il noter qu'il glisse fort vite sur la question.

La déduction, sans doute, est séduisante. Elle a malheureusement contre elle le témoignage des documents et l'éloquence, peu contestable, des dates. Lamartine n'a pas attendu, en effet, l'expérience désastreuse du *Cours Familier* pour avoir, et pour exprimer, une opinion très claire, persistante, invariable, sur les Etats-Unis d'Amérique. Et il n'est pas sans intérêt de recueillir, au long de sa vie, ses déclarations à ce sujet. Lamartine n'a pas été seulement, on l'oublie trop, l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn*. S'il lui a été donné, brièvement mais en des jours graves, de diriger la France, s'il s'est vu, comme Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, la tribune de la Chambre, de 1834 à 1848, a souvent entendu la parole de ce député, qu'on écoutait. Un homme qui prenait au sérieux son mandat. Ancien diplomate (et que Metternich même avait jugé dangereusement lucide) Lamartine n'est pas un amateur de rhétorique. Ce qu'il dit à la tribune n'est jamais jeté à la légère. On peut estimer qu'il se trompe. On peut moins facilement prétendre que ses propos sont négligeables.

Par deux fois, en 1834 et en 1835, Lamartine intervient dans l'affaire de la « dette américaine ». La question datait de l'Empire et concernait les préjudices causés à la marine marchande des Etats-Unis lors du blocus. Napoléon avait admis le principe d'une indemnisation, et proposé le chiffre de dix-huit millions que les Américains jugèrent inacceptable. L'affaire traîna pendant tout le cours de la Restauration. Louis-Philippe, qui cherchait des appuis à son récent pouvoir, conclut, le 4 juillet 1831, un accord avec l'Amérique; il consentait à porter à vingt-cinq millions le chiffre de l'indemnité; en contre-partie, des tarifs préférentiels seraient octroyés par les Etats-Unis à nos vins et à nos soieries. La ratification de cet accord souleva une opposition très vive à la Chambre. Le 1er avril 1834, Lamartine prit la parole et — lui qui n'aimait point la Monarchie de Juillet — soutint néanmoins le projet du gouvernement. Certes, disait-il, « j'ai toujours été profondément étonné du peu de sympathie et de reconnaissance que l'Amérique a montré à notre pays » ; mais une dette engage l'honneur, et, « s'il est beau de faire des ingrats », aucune ingratitude ne suffit à dispenser un débiteur de son devoir. Lamartine vota donc les vingt-cinq millions. En vain. Par 176 voix contre 168, la Chambre refusa de ratifier l'accord.

Le président Jackson adressa alors au Congrès un message

dont les termes, à l'égard de la France, parurent à bon droit « outrageants », et l'Amérique annonça des mesures de rétorsion. Louis-Philippe revint à la charge et fit une seconde fois présenter son projet. La nouvelle discussion s'ouvrit en avril 1835 et Lamartine intervint derechef pour incliner ses collègues à la ratification. « Les paroles brutales du président Jackson », déclara-t-il, méritent assurément notre « indignation », et si l'on voulait examiner de près l'histoire de nos rapports avec l'Amérique, il ne serait pas difficile de souligner le singulier comportement des Etats-Unis dans l'affaire, par exemple, de la cession de la Louisiane; le gouvernement américain s'est, en fait, dérobé à l'exécution de deux articles essentiels (les articles 8 et 12) du traité passé à cette occasion, et « les excuses qu'il donne pour s'en justifier ne sont pas dignes de la bonne foi d'une nation probe ». Il n'en reste pas moins que, d'une part, la France a engagé sa parole sur l'indemnité, et que d'autre part les Américains sont les maîtres de réduire au chômage, s'ils le veulent, des milliers de nos travailleurs. C'est donc à la force autant qu'aux exigences de l'honnêteté qu'il faut céder, en l'occurrence. L'accord, cette fois, fut ratifié; l'Amérique encaissa ses vingt-cinq millions.

La même année 1835, et quelques jours seulement après son discours du 13 avril, Lamartine, le 22, introduisait une phrase sur les Etats-Unis dans le discours qu'il prononça, à la Chambre, sur l'émancipation des esclaves; et la phrase est rude : « Il y a un peuple qui s'appelle libre (etc...) » Inutile de reproduire ici tout le paragraphe; on en devine sans peine le sens et le mouvement. L'antithèse allait de soi entre « ce Congrès où retentissent sans cesse les beaux noms d'indépendance, de dignité humaine, de droits imprescriptibles, d'inviolabilité des droits naturels » et la condition faite aux noirs qui « protestent devant le ciel et la terre » contre tant d' « hypocrite philanthropie ».

En 1842, l'affaire du « droit de visite » donne une fois de plus à Lamartine (discours du 20 mai 1842) l'occasion de s'expliquer sur le gouvernement des Etats-Unis. « Je les lui votai, moi, dit-il, les vingt-cinq millions, parce que cela me parut juste, quoique odieux; mais je lui votai en même temps ma désaffection. » Cet acharnement de l'Amérique réclamant des millions à la France — après l'opération, surtout, splendide pour elle, de la Louisiane — à la France qui « l'avait couverte en défendant la liberté des mers » et qui lui avait

assuré, au prix de son sang, tant de profits, Lamartine y voyait une attitude « sordide ».

Mais c'est en 1865 principalement, les responsabilités officielles n'étant plus là pour l'entraver, que Lamartine s'autorise à dire une bonne fois, sur l'Amérique, toute sa pensée. Le texte est peu connu. Il faut l'aller chercher dans ce *Cours Familier de Littérature,* aujourd'hui si dédaigné, et si rempli cependant de pages précieuses. Bien des fois, dans le cadre souple qu'il s'est construit et qui lui permet, chaque mois, d'adresser aux lecteurs un libre message, bien des fois Lamartine délaisse la critique littéraire (pour laquelle, il est vrai, il a peu de goût) et il nous livre des souvenirs, des « choses vues », des remarques aussi sur ces grands problèmes de politique intérieure ou internationale qui n'ont pas cessé de le préoccuper. C'est dans ce *Cours Familier,* en 1864, qu'il lâche, sur la « mystérieuse » journée du 16 avril 1848, l'aveu d'une réticence dont il ne laissait rien soupçonner dans son *Histoire de la Révolution de 1848 :* je n'ai pas tout dit, déclare-t-il maintenant; je n'ai même rien dit des circonstances vraies; il y a un « secret », dont la foule ne se doute guère. C'est là encore qu'il abat ses cartes, dans l'affaire italienne, révélant tout haut les desseins qu'il avait formés lorsqu'il méditait et préparait cette intervention que Bastide et Cavaignac écartèrent, uniquement soucieux, pour leur part, de réserver l'armée aux besoins de leur *état de siège.* Dans l'Entretien n° 117 du *Cours Familier,* au mois de septembre 1865 (tome XX, p. 82 sqq.), Lamartine reprend l'ensemble des affaires d'Amérique afin d'exposer à la France la signification réelle, selon lui très haute et d'une audacieuse sagesse, de l'expédition du Mexique.

Toute la politique des Etats-Unis, à ses yeux, est commandée par des intérêts mercantiles. La Guerre de l'Indépendance tient à des causes « purement vénales », et Napoléon Ier ne mesura point la légèreté de son geste lorsqu'il céda aux Américains la Louisiane pour une somme qui n'équivalait pas « à six mois de revenu »; « imprévoyance aujourd'hui fatale à la France ».

« Trafiquants acharnés, fiers de ne connaître que ce qui rapporte » et qui vivent dans une « fièvre de richesse à tout prix », les dirigeants américains qui obtinrent, en 1835, vingt-cinq millions de notre bonne foi « pour n'avoir pas assez piraté à nos dépens pendant leur neutralité intéressée sous l'Empire », « nous ont trop appris » que, loin de sou-

tenir, comme certains, avec La Fayette, se l'imaginaient, « des républicains honnêtes », « nous ne faisions qu'accorder une prime à des usuriers ». Leur physionomie morale, poursuit Lamartine, se complète mieux encore lorsqu'on observe leur attitude dans cette guerre dite de Sécession où les travestissements humanitaires et le prétexte d'une sainte haine de l'esclavage recouvrent si mal les mobiles, strictement économiques une fois de plus, par quoi s'explique, au vrai, ce furieux recours aux armes. Liberté, Egalité, disent les Yankees; « on connaît leur liberté et leur égalité à leurs œuvres »; « est-ce la liberté [pour les noirs] que d'être traités en lépreux de l'espèce humaine? est-ce l'égalité que d'être réputés infâmes? » Lincoln lui-même n'a-t-il pas affirmé au Congrès « qu'aucun Américain du Nord ne voudrait reconnaître un noir pour son frère ou son parent; que, personnellement, il partage ce glorieux préjugé; et que si, comme président, il fait la guerre pour cette race avilie, comme Américain il la méprise et la répudie avec tous ses compatriotes »?

Nous assistons maintenant, écrit l'ancien homme d'Etat, aux débuts d'une politique d'expansion, de violence et d'impérialisme que les U. S. A. sont bien résolus à pousser sans merci; conquérant « par des emprunts » ce qu'ils ne peuvent asservir « par les armes », proposant « aux Mexicains d'hypothéquer leurs provinces les plus riches pour abuser de leur droit fiscal au jour d'un remboursement impossible », on les a vus « menacer la Havane de conquérir Mexico » et tenter d'imposer leur joug « à ces démembrements de la puissance espagnole qui naissaient à la liberté au milieu des orages ». Ils se préparent à descendre « vers l'Amérique centrale, vers les Etats de race latine »; « aucun de ces Etats n'est de force à lutter contre l'envahissement ». Et voici qu'on les entend, par la bouche même de Monroë, proclamer « leur résolution d'entrer en dominateurs dans les affaires de la vieille Europe qu'ils déclarent caduque avec la forfanterie de leur prétendue jeunesse »; « ils affectent envers l'Europe, en y apportant leurs dollars, la supériorité du mépris ». Si l'on n'y veille, ils seront en mesure de « prendre l'Europe par la famine », et le vieux continent, « livré à ce pays de tous les monopoles, en subirait à jamais la loi ».

Voilà pourquoi, conclut Lamartine, « la pensée de la position à prendre par nous au Mexique est une pensée juste »; « neuve », « incomprise », elle est « une pensée de salut ».

Mais tout semble, hélas! indiquer que les conditions nécessaires au succès d'une telle entreprise — coup d'arrêt déjà bien tardif mais requis, de la manière la plus dramatiquement urgente, par les exigences même de notre liberté — sont loin d'avoir été réunies. Le gouvernement français a discerné le danger, et ce n'est rien quand on songe à la courte vue habituelle de toutes les chancelleries du monde. Un immense péril est sur l'Europe; les « autocrates de l'or » ont décidé d'en faire leur proie. Elle doit, dans leur pensée, travailler pour eux, servir à l'accroissement insatiable de leur opulence. Parce que le danger vient d'au delà des mers, les cours de l'Europe n'en prennent pas conscience. Napoléon III, par bonheur, sait regarder au loin. Réaliste (son coup de force du 2 décembre l'a suffisamment démontré), il est sans doute mieux doué qu'un autre pour comprendre, sous les phrases spécieuses, les mobiles véritables de la politique américaine. Les desseins des Etats-Unis, encore qu'à long terme, sont pour lui limpides. Et l'expédition du Mexique, si déroutante pour l'opinion aveugle, est sa riposte, intelligente et courageuse, à la manœuvre annexioniste. Il eût fallu une action concertée de toutes les puissances européennes. L'Angleterre, l'Espagne, n'ont suivi qu'à peine, tôt lassées, sottement inquiètes, dans leur pauvre égoïsme, de travailler pour nous, non pour elles. Nous voilà seuls au Mexique et sans d'ailleurs avoir jamais mis en œuvre, dans cette entreprise, des forces suffisantes. Est-ce la faute de l'Empereur? Il avait contre lui, et dans ses conseils même, tant de gens qui tenaient pour déraisonnable son projet mexicain! Une songerie, une lubie étrange...

Lamartine n'a plus guère d'espoir d'être écouté par qui que ce soit lorsqu'il jette, en septembre 1865, ce cri d'alarme. Lui aussi n'est qu'un rêveur et l'on sait trop que les poètes se créent à eux-mêmes des chimères. Son opinion, pourtant, nous a paru valoir d'être rappelée; et d'autant plus que Lamartine était en même temps, à cette date, l'ennemi le plus décidé du socialisme collectiviste. On connaît la violente attaque qu'il dirigea, sur ce point même, contre les *Misérables;* et il n'avait pas craint d'affirmer, en 1863, dans son *Cours Familier* (tome XVI, p. 332 sqq) qu'entre la « tyrannie populaire » et une dictature césarienne, son choix, de longue date, était fait.

EMBARRAS FINANCIERS DE LAMARTINE

LETTRES INÉDITES DE LAMARTINE A ARMAND-GILBERT LE CHEVALIER 1856-1859

par ARMAND BAROIS

Les lettres de Lamartine qui vont suivre sont extraites d'un dossier de famille rarement ouvert depuis qu'il fut, il y a près de quatre-vingt-dix ans, clos par les soins de mon bisaïeul maternel Armand-Gilbert Le Chevalier.

Quelques mots en guise de préface seront sans doute utiles pour éclairer le visage et la personnalité de cet ami et correspondant de l'illustre écrivain.

Né en 1802, à Vire, Armand-Gilbert était le fils d'Armand-Victor Le Chevalier, ce chouan normand dont la brève et romanesque existence, terminée tragiquement, a été plusieurs fois romancée et dépeinte, notamment par Balzac, Lucien Daudet et G. Lenôtre. Disons simplement qu'Armand-Victor dont les activités en Normandie inquiétaient fort le Gouvernement Impérial, fut appréhendé à Paris par la police de Fouché; enfermé au Temple, il s'en évada, puis se représentant aux autorités pour éviter de graves représailles à sa famille, il fut jugé sommairement le 9 janvier 1808, Quai Voltaire, et fusillé le lendemain à la barrière de Grenelle.

Lors de la première Restauration, Louis XVIII s'intéressant au sort d'Armand-Gilbert, orphelin de douze ans, fils du partisan royaliste tombé sous des balles françaises, se chargea de son éducation et le plaça au lycée Henri-IV.

Demeuré anti-bonapartiste toute sa vie, Armand-Gilbert passa vite dans le camp républicain. Sous le Second Empire, il créa une maison d'édition, 60, rue de Richelieu, et fonda avec son associé Paulin, le journal « L'Illustration ». Parmi les nombreux ouvrages sortis des presses de la Maison Paulin-

Le Chevalier, il convient de citer « L'Histoire des Girondins », deux beaux volumes illustrés parus en 1865-1866.

Armand-Gilbert, pour venir en aide au poète et à l'homme politique républicain et le dégager des graves soucis financiers où il s'enlisait chaque année davantage, eut l'idée de publier en 1859-1860, par souscription publique, les œuvres complètes de l'écrivain.

Dans le prospectus de lancement que j'ai sous les yeux on lit notamment ces lignes : « ...deux appels faits par ses amis à des souscriptions gratuites de la nation ont été l'un presque infructueux, l'autre onéreux. (L'écrivain) n'accuse pas la rigueur du sort, il s'en ira devant d'autres juges avec l'humiliation bien supportée de ce refus national, *Il Grand Rifiuto,* selon les vers fameux de Dante. Que lui reste-t-il à offrir à eux, à son pays et à l'Europe?... »

C'est sa triste situation financière, le moyen d'y remédier par des abonnements et des souscriptions, qui font en grande partie l'objet de cette correspondance avec l'éditeur de la rue de Richelieu, à qui l'historien des Girondins conserva toujours la plus sincère gratitude.



Saint-Point, 22 octobre 1856.

Monsieur et Ami,

J'ignorais l'effet de mes derniers *entretiens*. Vous me l'apprenez; j'en remercie pour le pays et pour moi la Providence. Je vis séparé de l'univers dans ma solitude, bien autrement séquestré que celle où vous nous avez reçu. Mon opinion sur le moyen de conserver et même d'accroître mes abonnés est celle-ci. Je vous la soumets :

1° — J'écris à chacun d'eux une lettre personnelle *à la main* en les engageant à continuer.

2° — J'envoie à chacun d'eux dans le dernier entretien de l'année (10 décembre) une note imprimée indiquant le moyen de renouvellement et un billet à ordre facultatif en blanc à signer payable à la fin de février prochain.

3° — Je vous prierais au nom du Comité d'envoyer également à chaque abonné ma lettre imprimée en six lignes engageant le souscripteur à faire quelque effort auprès de ses amis pour propager l'abonnement.

Cela fait, j'attendrai le sort. Ruiné et spolié je ne conserve pas *douze mille...*

La Mecque (?) du Nord nous manque complètement. 18 abonnés! Après six mois de démarches et de dépenses considérables. L'indigne peuple républicain pour le seul homme qui l'ait compris (?) en Europe.

N'en parlons plus! La France vaut bien mieux.

Soignez bien votre santé pour votre famille et pour vos amis.

Comptez-moi au premier rang de ceux-là. L'amitié aussi est une famille et la meilleure. Mais ce n'est pas pour vous, car vous avez une famille digne de vous.

Je quitte demain ma Thébaïde pour aller habiter à une demi-heure de Mâcon mon vignoble de Monceaux. Mes récoltes sont assez bonnes et m'aideront à me soutenir jusqu'en novembre 1857. Je suis occupé à vendre mes vins. Je travaille comme en parfaite santé. Le rhumatisme s'en va sans remèdes comme toujours et sans traces...

De mon lit, 3 octobre 1856.

...Quand je pourrai vous voir, je vous dirai pourquoi je résiste.

...Je suis repris de rhumatisme. Je suis désespéré de toute façon. Si je ne fais pas *quinze mille* réabonnements entre janvier et mai il faut me noyer ou me consoler par la philosophie du Stoïcien. Ce sera mon dernier parti. Mais quel pays! Et quelle Europe! Et quelle Amérique! Vous et quelques autres m'en consolez...

21 août 1857.

Je vous remercie des tristes renseignements sur cette inexplicable affaire du Brésil. J'ai renoncé à y voir clair, car il y a évidemment une déception du public brésilien ou déception de moi-même ou déception des deux.

Ne pensons plus qu'à la France.

...Mes récoltes qui étaient bien belles il y a six semaines ont été décimées sur pied par l'extrême chaleur. Néanmoins s'il n'y a pas de nouveaux désastres avant un mois je puis espérer environ deux cent mille francs des vins. Mais je ne pourrai peut-être vendre avant mars. Voilà pourquoi les 100.000 francs en décembre me seront toujours convenables.

Nous vivons dans le désert de Saint-Point où nous voudrions bien vous recevoir. C'est mon Nanterre (1). Nous vous suivons du souvenir et du cœur dans le vôtre ainsi que toute votre Patriarcherie de Paris et de Nanterre.

A Saint-Point, 7 octobre 1857.

Merci de votre satisfaction, cher et inappréciable ami; vous serez plus content encore des leçons de la fin...

Mes nouvelles personnelles sont lugubres. Le chagrin a fini par prendre sur ma santé; je suis gravement malade sans sommeil et sans aucune nourriture. Je m'en vais, regrettant peu de choses ici-bas, hors quelques rares amis tels que vous.

Je ne puis payer malgré mes innombrables efforts que *trois cent mille* francs en ce moment au lieu de huit cent mille. Les humiliations et le désespoir me tuent. Personne ne veut m'acheter mes ceps. Ma récolte est heureusement d'environ 160.000 francs, mais vous savez l'anéantissement du reste.

200.000 suffirait pour me sauver. Je ne vois pour les faire qu'un second coup de collier ou la souscription à reprendre en décembre. Quelles angoisses et quelles amertumes je subis pour d'autres! Mais je veux sortir de la vie les mains nettes. Une fois mort on achettera (*sic*) sans susceptibilité mes terres et mes livres. Mon actif dépasse

(1) La famille Le Chevalier y passait ses étés.

de deux millions mon passif, mais impossible de monnayer mes lingots pendant que je vis.

Ne craignez pas de dire que le chagrin m'a rendu bien gravement malade et méditez sur le moyen de reprendre un peu ma souscription.

Mon opinion est que je dois écrire dans six semaines une petite *declaration publique d'insolvabilité* forcée quoique momentanée à mes 500 créanciers en expliquant en dix lignes pourquoi je ne puis plus payer et pourquoi ils n'ont rien à craindre cependant sur leur remboursement par acompte. Cette déclaration loyale pourrait être répétée par deux ou trois journaux et remuer un peu le petit nombre d'amis inconnus qui me restent. On rouvrirait un mois après la souscription. Si elle produisait 100.000 seulement elle sauverait encore un an ou deux mon berceau et le gage de mes créanciers. Qu'en pensez-vous? A vous et encore vôtre de cœur. Mes respects à vous, mes amitiés à M. Paulin avec mes vœux. M. Thiers m'a écrit très bien.

19 novembre 1857.

Mon cher monsieur Le Chevalier,

Je suis fâché de toutes les peines que je vous ai donné (*sic*) en vain. Mais je me hâte de vous rassurer sur les résultats; quel que soit l'épuisement des caisses je parviendrai je l'espère encore à payer honorablement mes six cent mille francs dans le courant de ces deux mois.

Tâchez seulement de me découvrir un bon capitaliste qui consente à gagner 40.000 francs en m'achetant 1.000 pièces de vin excellent et à me les payer au prix de 85 francs la pièce prise chez moi.

Mille amitiés.

Lamartine.

Monceaux, 19 novembre 1857.

Un petit rhume et une petite fièvre m'empêchent de vous écrire encore aujourd'hui de ma main.

Mâcon, 26 novembre 1857.

Excellent ami,

Puisque vous êtes si bon, voici le dernier mot de mes affaires. Il me faut 40.000 francs du 10 décembre prochain au 10 février prochain (deux mois)... Ainsi tâchez à tout prix de me trouver ces 40.000 francs; alors je dormirai... vite un mot de réponse.

28 novembre 1857.

Tenez ma lettre d'hier pour non avenue.

Je n'ai plus besoin que des 20.000 francs du 15 décembre au 15 février. Tâchez de me les trouver sur billets à ordre.

J'ai vendu presque tous mes vins à de certains termes qui ne me laissent pas d'autre besoin que ces 20.000 francs pour soixante jours. A vous de cœur.

20 novembre 1857.

Tous mes vins sont vendus à l'exception de 200 pièces.

Comment ne peut-on trouver 20.000 pour deux mois? Quel pays! Voyez encore. A vous de cœur.

2 janvier 1858.

Impossible, mot affreux à dire en ce moment et que je suis forcé de dire vingt fois par jour.

Je ne suis pas perdu mais bien compromis et aux derniers abois. C'est pourquoi je n'ose ni quitter, ni arriver à Paris.

L'impossibilité à trouver des emprunts temporaires m'ont livré pieds et poings liés à la nécessité de vendre à rien pour payer. Je n'ai pas un centime au delà... peut-être pas, ah!

Si l'abonnement va bien et se lève je me relèverai avec lui, mais à présent je n'ai plus un sou nulle part. Quant à cinq cents francs je ne les trouverais pas sur tous mes biens. Ah! que la vie est dure!

Mille affectueuses amitiés.

13 février 1858.

Mon cher et excellent ami,

Vous devez être étonné à n'avoir point de mes nouvelles. C'est que je suis doublement sur la roue; sur la roue de la maladie et sur la roue de la fortune.

Le *consomatum (sic)* est prononcé contre moi. Monceaux, Saint-Point, toutes mes terres, tous mes foyers sont en vente. Dieu veuille que la coalisation des féroces capitalistes leur permettent (*sic*) de suffire aux créanciers.

Je n'ai d'espoir que dans l'abonnement et il languit depuis le trouble que l'attentat (1) a jeté dans les esprits.

Je suis au lit avec une fièvre de chagrin et de grippe. J'espère être guéri au moins de la grippe du 20 au 25 et aller vous serrer la main...

X est dur et inflexible, il faut le satisfaire. Pour moi-même je n'ai plus rien. Tout a été consommé par ces énormes payements accomplis.

A vous de cœur. Nous nous consolerons ensemble.

De mon lit, 17 février 1858.

Votre lettre a attendri toute la famille. Voilà un cœur qui s'oublie pour les autres! C'était le cri. Cette lettre contrastait avec d'abominables réponses de banquiers en renom à qui j'avais fait demander de quoi seulement faire paraître *mes numéros!*

Ici, *tout à fait en dehors de moi*, il y a un mouvement de la ville et de la contrée, un véritable tremblement des cœurs qui m'attendrit et qui honore l'âme de ce pays. Il s'est formé spontanément, en un instant, unanimement : légitimistes, républicains, noblesse, bourgeoisie, paysans, *un comité pour la liquidation des dettes et pour la vente des terres de M. de Lamartine*. Ce comité a pour objet d'obtenir l'autorisation de vendre mes deux belles terres de Monceaux et de Saint-Point par voie de loterie en faisant l'avance des frais énormes de ce mode d'aliénation.

Ce désir unanime est poussé à ce que l'on dit jusqu'à une passion publique. Mes ennemis mêmes signent.

C'est beau. Cela me réconcilie avec ce pays, cela m'y attache. Je ne me savais pas si aimé.

(1) Il s'agit de l'attentat d'Orsini contre Napoléon III (14 janvier 1858).

Vous ne trouveriez pas une voix contre cette bonne volonté unanime ici. Je n'ai à me mêler de rien. Ils m'ont écrit. Je répondrai, en acceptant leur bienveillant concours.

Si l'autorisation est accordée à mes concitoyens je remets mes deux terres de deux millions au comité. La loterie s'exécutera et on paiera à mes créanciers. Sinon, je serai dépecé par les revendeurs coalisés par la cupidité comme les morts le sont par les vers du sépulcre et je vivrai de sueurs!...

Les abonnements depuis *l'attentat* vont fort mal. Cela a coupé court à leur afluence (*sic*). La peur est égoïste.

Voilà où j'en suis. Vous en savez autant que moi. Je suis encore au lit par surcroît de désastre. Mais le cœur est en pierre, excepté pour mes amis et surtout pour vous, l'ami des dernières heures et des mauvais jours.

19 février 1858.

...Je ne paraîtrai pas; voilà tout et je dirai net pourquoi à mes abonnés et au public. Cela en fera revenir en masse dans deux mois.

Votre affection me console. Je suis sur la Croix.

Avec le journal de Saône-et-Loire, Confidentielle.

...faites-en l'usage que votre amitié vous inspirera dans un de vos prochains numéros pour multiplier mes abonnements, car il n'y aura ni loterie ni rien pour des raisons que je vous dirai moi-même...



De l'année 1859, je retrouve une lettre, écrite de la main de Mme de Lamartine, où ces lignes sont à relever :

M. de L. est tellement occupé de sa liquidation qu'il n'a ni une heure ni une pensée à lui. Je fais tout ce qui dépend de moi pour le suppléer en correspondance, quand cela se peut, et sa nièce tient tous ses comptes. Heureusement dans nos malheurs nous rencontrons des cœurs chauds et de bons amis.

M. de L. n'a pas trouvé un seul de ses créanciers qui lui ait refusé du *tems*, au contraire la plus grande confiance et la plus grande cordialité à accueillir sa proposition de partager les créances... Il est bien consolé par la bonne volonté et je puis dire l'affection de ses créanciers mais il est *accablé* de travail.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments et croyez que nous vous regardons comme un de ces vrais amis qui soutiennent le cœur dans la bonne ou la mauvaise fortune.

Signé : M. E. de Lamartine.

Citons pour terminer les extraits d'une lettre datée de Saint-Point, le 10 octobre, sans indication d'année où l'écrivain exhale son armertume sous une forme véhémente, assez rare dans cette correspondance :

Mon cher Le Chevalier,

Votre lettre est une catilinaire touchante pour moi, éloquente contre la Nation, qui me prouve votre amitié; une fois de plus,

ah quel peuple! Mais comme l'a dit M. de Talleyrand dans son meilleur mot : « il ne faut pas se fâcher contre les choses, car cela ne leur a jamais rien fait. »

Aussi je ne me fâche pas mais j'ai le droit de mépriser et j'en use.

Je n'entends plus parler ni d'abonnement ni des souscriptions depuis mon départ; je crois que tout ce qui ne m'injurie pas m'oublie. Voilà mon tort, non seulement cette Nation riche pour laquelle je me suis dévoué jour et nuit pendant tant de nuits et tant de jours ne pense pas à mon supplice mais elle jouit plutôt de le contempler, ne pouvant pas me nourrir de pain elle m'abreuve de honte! Elle sera au comble de la satisfaction quand elle aura pu me voir mourir du déshonneur de ne pouvoir payer ce que je dois (en grande partie grâce à elle)...

Je suis pour un mois encore à Saint-Point; coupant jusqu'aux arbres de mon jardin et vendant leur ombre que j'aimais tant, et mes tableaux, et mes livres et tout pour amasser écu sur écu afin de pouvoir payer dans trois mois ce que je dois cette année. Je commence à craindre que je ne pourrai pas. Tâchez à tout prix de ranimer la souscription au moins de cent mille francs. Cela me donnerait un an à vivre au lieu de trois mois...



Il fallut attendre l'année 1867 pour que Lamartine pût bénéficier d'une loi lui accordant à titre de récompense nationale une somme de 500.000 francs exigible lors de son décès, et dont les intérêts à 5% devaient lui être servis pendant sa vie. Le grand poète ne devait en profiter que deux ans seulement dans le modeste pavillon de Passy dont la ville de Paris lui avait cédé la jouissance.

Ainsi cessa de battre ce noble cœur dont la détresse pécuniaire s'exprime à travers les lignes d'une correspondance poignante à l'écriture féminine. Et de cette plainte ne retrouve-t-on pas l'écho harmonieux et désenchanté dans ces vers, extraits des stances à d'Orsay, le sculpteur, composées pourtant plusieurs années auparavant :

Que la feuille d'hiver aux vents des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous le linceul!
Je ne veux de vos bruits qu'un soupir de la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise;
J'ai vécu pour la foule et je veux mourir seul.

STENDHAL, PARME ET J.-L. BOCCHECIAMPE

par JEAN MÉLIA

Joseph-Louis Boccheciampe, qui fut préfet de la Seine dans la conspiration du général Malet, avait été, avant son transfert à la prison de la Force, à Paris, prisonnier d'Etat et interné à la citadelle de Parme.

Et voici qu'à l'évocation de cette citadelle vient aussitôt à la pensée le nom de Stendhal. Prestige de *La Chartreuse de Parme*, on ne peut songer à cette ville sans songer à celui qui, par son roman, l'a rendue célèbre dans tous les esprits cultivés.

Que *La Chartreuse de Parme* ne corresponde pas exactement à la Parme telle qu'elle existe réellement, on n'en peut faire grief à Stendhal puisqu'il a empreint toute cette ville de la double grâce de Clélia Conti et de la duchesse Sanseverina, ses deux héroïnes si attachées à leur amour pour Fabrice del Dongo. Puissance littéraire d'un chef-d'œuvre qui fait ainsi de la vraie Parme une ville stendhalienne au point qu'au visiteur il semblera toujours que de tel palais sortira l'ombre charmante de la tante amoureuse de son neveu et qu'avec le tintement argentin de la cloche de la Steccata il entendra la voix énamourée de la délicieuse fille du gouverneur-geôlier murmurant ses doux aveux au prisonnier de son père.

Il n'est d'ailleurs pas jusqu'aux Parmesans eux-mêmes qui ne se plaisent à se considérer comme les propres habitants de la ville romanesque qu'imagina l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, au point qu'un de ses plus notoires visiteurs beylistes a pu écrire : « Parme restera la ville stendhalienne par excellence. Le souvenir de Beyle vit toujours chez les Parmesans qui, presque tous, ont, dans leur bibliothèque, au moins un volume de ses œuvres; il n'est pas toujours coupé, mais

ils l'ont. » Et Casimir Stryienski d'ajouter aussitôt : « N'est-ce pas là, quand même, un témoignage de reconnaissance passive envers cet écrivain qui est pour quelque chose dans le prestige de Parme? »

Pourquoi un souvenir commun ne lierait-il pas le nom de Joseph-Louis Boccheciampe à ceux de Stendhal et de Parme? Dans la même ville séjournèrent le prisonnier d'Etat et le créateur de Fabrice del Dongo et de Clélia Conti. Si Stendhal prend pour cadre des amours de ces deux derniers la citadelle de Parme, Joseph-Louis Boccheciampe y vécut aussi les siennes, et si Parme fait le fond de tout un roman pour Stendhal, Parme, c'est aussi le grand centre de la plus romanesque aventure d'un prisonnier d'Etat épousant la fille de son geôlier en chef.

Si les séjours de l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie* furent fréquents et prolongés à Milan, à Rome, Naples et Florence, ils furent assez espacés et courts à Parme. En a-t-il conservé un souvenir agréable? Il ne faut pas l'imaginer, car, lors de sa randonnée d'Ancône à Milan, avec M. Filippo Casati, auquel il a emprunté « 156 lires = 131 francs pour le transport de Foligny jusqu'à Milan, ce qui n'est pas cher », s'il s'arrête à Parme, en octobre 1811, c'est seulement pour noter, dans son *Journal d'Itâlie,* qu'il y a trouvé le froid et aussi « une pluie continuelle, des brouillards, du froid, etc., dans ma charmante expédition à la *Madonna del Monte* ».

Il est à Parme le 19 décembre 1816. Date peut-être approximative, car, ainsi que l'écrit son ami Prosper Mérimée, « Stendhal avait pris l'habitude bizarre de s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes afin de dérouter la police qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé. » La date peut être, elle aussi, imaginée. Mais, comme Taine et Barrès, il faut la tenir ainsi qu'il a plu à Stendhal de la fixer, d'autant plus que rien n'est changé dans l'exactitude ou la valeur de ce qu'il écrit.

Et le 19 décembre 1816, Stendhal de juger Parme une « ville assez plate et, le lendemain, d'assurer que ce n'est qu'à partir de Parme que « la vue des Apennins, sur la droite, est fort agréable ».

Mais si plate que soit la ville de Parme, il y demeure pour aller à la Bibliothèque admirer la *Madone bénie par Jésus* du Corrège. C'est que cette Madone, comme il le dit, le touche jusqu'aux larmes. « Je paie un garçon de salle pour

qu'il me laisse un quart d'heure seul, perché au haut de l'échelle. Je n'oublierai jamais les yeux baissés de la Vierge, ni sa pose passionnée, ni la simplicité de ses vêtements. »

Après sa visite à la Bibliothèque, il va au couvent de San-Paolo que Le Corrège décora d'admirables fresques. Que dire d'elles? demande Stendhal, et il répond lui-même : « Peut-être que, qui ne les a pas vues, ignore tout le pouvoir de la peinture. Les peintures de Raphaël ont pour rivales les statues antiques. Comme l'amour féminin n'existait pas dans l'antiquité, Le Corrège est sans rival. »

Stendhal estime que les fresques du Corrège sont « toujours bien plus intéressantes que les tableaux », ce qui ne l'empêche pas, après avoir été au couvent de San-Paolo, de se rendre au nouveau Musée, bâti par l'impératrice Marie-Louise, pour « revoir » le saint Jérôme et les autres « chefs-d'œuvre » du célèbre peintre italien, qui étaient « jadis à Paris ».

Ce qui fera que, toujours, il tournera sa pensée du côté de Parme, c'est le culte qu'il a toujours voué au Corrège, c'est parce que Parme est la gardienne de tous les chefs-d'œuvre du Corrège. Un jour, en 1837, comme il pleut à verse et qu'il se souvient que Jules Janin lui a dit : « Ah! quel bel article nous ferions sur vous si vous étiez mort! », Stendhal se plaît à écrire un article nécrologique sur lui-même « afin d'échapper aux phrases » et avec l'habitude qu'il a prise, pour être précis, de lire, chaque matin, quelques articles du Code Civil, il dit : « Il aima Cimarosa, Shakespeare, Mozart, Le Corrège. »

Le Corrège l'a, en effet, toujours captivé, parce qu'il a « réuni la grâce de l'expression à celle du style », parce qu'il a « rendu divinement les yeux du Sauveur du monde, comme il rendait tout ce qui était amour », parce qu'un tableau sera « une fête pour l'œil charmé s'il est du Corrège », parce que l'école lombarde sera toujours « célèbre par la grâce céleste du Corrège ». On pourrait encore aligner bien d'autres citations.

Ainsi, à cause du Corrège, Parme est sans cesse la ville présente à la mémoire de Stendhal. Ainsi Stendhal pense qu'il y a « plusieurs apôtres du Corrège à la coupole de Parme ». Quand il compose l'*Histoire de la Peinture en Italie,* il déclare qu'il lui est souvent arrivé de regretter que la salle du couvent de Saint-Paul à Parme et la chapelle Sixtine à Rome « ne fussent pas dans la même ville. En allant les voir toutes deux,

un de ces jours où l'on voit tout dans les arts, on en apprendrait bien plus sur Michel-Ange, Le Corrège et l'antique que par des millions de volumes ».

Le 14 avril 1818, comme il est à Grenoble, il écrit au baron de Mareste qui est à Paris : « A propos, certainement que je veux une description des tableaux de Raphaël, cela est de première nécessité pour moi. *La Chambre de Saint-Paul* à Parme et *la Vierge* de la Bibliothèque (qui est aussi à Parme) m'ont mis tout à fait du parti du Corrège à mon dernier voyage. J'ai besoin de me fortifier en Raphaël. »

Comme il est à Rome, le 11 novembre 1825, ainsi qu'il l'écrit à son ami Romain Colomb, il lui est arrivé, venant du Colisée pour aller, au hasard, vers le palais Quirinal, de rencontrer une jeune fille de dix-huit ans et qui est pour lui « la plus grande beauté dans le genre de Raphaël » qu'il a vue de sa vie. Il l'a longtemps suivie « avec le respect convenable ». Il ajoute : « Cela m'est déjà arrivé à Parme pour le Corrège » et il donne pour explication que « pour bien sentir la beauté, il faut n'avoir aucun projet de séduction sur la femme qu'on admire ».

Le 10 octobre 1827, Stendhal se distrait en donnant un « avis aux têtes légères qui vont en Italie », ces têtes légères n'étant autres que celles de ses propres sœurs, Pauline et Zénaïde. Comme elles peuvent lui poser cette question : « Quels sont les plaisirs d'un voyage en Italie? », l'auteur de *Rome, Naples et Florence* donne cet avis, notamment : respirer un air doux et pur; voir de superbes paysages; voir de beaux tableaux; voir de belles églises.

Pour goûter tout cela, il faudra, à Pauline et à Zénaïde, aller, entre autres villes, à Parme. Il y a là le Musée dans le palais Farnèse et la salle du couvent de Saint-Paul. « Tous les chefs-d'œuvre du Corrège sont à Parme, voir les églises où il se trouve des coupoles. » On peut dire qu'à Parme, il n'y a que la ferveur qu'il porte aux chefs-d'œuvre du Corrège qui emplisse son esprit et son incessante curiosité, c'est toujours en lui une ferveur de néophyte.

Parler de Parme, c'est encore parler du Corrège. Le Corrège, c'est toute la région. « Nous sommes allés à Corregio pour visiter la patrie du grand homme. » Là aussi, il lui arrive ce qui lui est arrivé à Parme et à Rome, de rencontrer de jeunes femmes dont la vue l'enchante et qu'il suit « avec le respect convenable ». Aussi, en parlant de son séjour à

Corregio, écrit-il : « Tout ce que nous avons trouvé du Corrège, ce sont ses madones avec leurs beaux yeux si tendres, qui courent les rues déguisées en jeunes paysannes. »

Il ne faut donc pas lui demander de contempler les paysages parmesans, alors qu'il a dit que les paysages étaient partout, pour lui, « comme un archet qui jouait sur mon âme. » Que lui importent donc les remparts de Parme dont la vue s'étend au loin, jusqu'à l'horizon merveilleux et qui, pour complaire aux habitants aussi bien qu'aux voyageurs, sont plantés de beaux arbres aux tendres ombrages?

Que lui importe le jardin ducal avec ses légendaires marronniers? Que lui importe si, pour les besoins de sa rédaction, lorsqu'il compose *La Chartreuse de Parme,* il situe cette dite Chartreuse à deux lieues de Sacca, dans les bois du Pô, alors qu'elle est à trois quarts d'heure de Parme, non loin de la Voie Emilienne et de l'Arc de triomphe Aldobrandini? Que lui importe de donner à l'église où Fabrice del Dongo prononce ses sermons devant les jolies mondaines du duché parmesan le nom de la Visitation?

N'a-t-il pas répondu lui-même, dans le chapitre LIV de l'*Histoire de la Peinture en Italie,* intitulé De la vérité historique, à l'objection qu'on fait à Léonard de Vinci : « Il est certain que les apôtres du Christ prenaient leurs repas couchés sur des lits et non assis à une table, comme des modernes. » Et Stendhal d'ajouter aussitôt : « Mais Vinci est un grand artiste, précisément pour n'avoir pas été savant. »

Un peu plus loin, il est plus explicite en formulant un autre exemple : « On pardonne à Shakespeare les ports de mer qu'il met en Bohême, si, ailleurs, il peint les mouvements de l'âme avec une profondeur aussi étonnante que le savoir géographique de MM. Dussault, Nodier, Martin, etc. »

Ainsi, on pardonne non moins volontiers à Stendhal l'emplacement de la Chartreuse ailleurs qu'à son véritable emplacement et d'avoir donné à une église de Parme le nom de la Visitation, qu'on cherche en vain, puisque lui aussi peint les mouvements de l'âme de ses personnages avec une profondeur au moins aussi étonnante que celle qu'avait Racine dans la psychologie de ses héros.

Dans la pleine satisfaction que lui accordent les couvents et les églises décorées par le Corrège, Stendhal n'aura donc pas le temps d'aller rêver ou se reposer sur les remparts, ni au jardin ducal, ni dans aucun autre endroit. Ce qui ne l'empêchera pas de toujours songer à Parme qui, à sa façon, a

favorisé ce qu'il appelle la chasse au bonheur, bonheur limité, mais qui, comme il dit, console « de ne pouvoir jouir de tout à la fois ».

Il y songera d'autant plus qu'il est consul de France à Civita-Vecchia. Comme en février 1864, Hippolyte Taine arrive par mer à Civita-Vecchia; il écrit que la Méditerranée ressemble à une belle fille heureuse dans sa robe de soie lustrée, toute neuve. Mais quel changement d'impression quand on entre dans Civita-Vecchia! « Une triste ville, mélange de rues infectes et de bâtiments administratifs qui ont la platitude et la correction de l'emploi... Le soleil n'y arrive jamais, la boue est gluante... Jamais une éponge n'a passé sur les vitres, ni un balai sur les escaliers, la saleté humaine les a imprégnés et en suinte! une âcre odeur saumâtre monte aux narines... »

Et Taine de s'attendrir : « C'est là que notre pauvre Stendhal a vécu si longtemps! » et de citer ce qu'écrivait Stendhal : « Mon malheur, c'est que rien n'excite la pensée : quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats, impossible d'en faire ma société. »

Ah! la ville où vécut Le Corrège et qui fut pour l'immortel peintre une source continuelle d'inspiration! C'est ainsi, toujours pour Stendhal, que c'est à Parme qu'il faut se reporter. C'est en s'y reportant que, dans l'oubli de Civita-Vecchia, il trouvera pour lui-même une source non moins continuelle d'inspiration.

Or donc, comme il était militaire, « c'était dans le temps où nos armées parcouraient l'Europe », le hasard lui donna, à Padoue, un billet de logement pour la maison d'un chanoine. Stendhal se lie avec ce dernier et, comme il repasse, en 1830, à Padoue, il veut aller rendre visite à son ancien hôte. Il n'y trouve que le neveu du chanoine.

Un soir, il y rencontre quelques personnes, la conversation s'attarde d'autant plus que le neveu raconte, exprès pour Stendhal, « l'histoire de la duchesse Sanseverina ». Stendhal déclare alors : « Je ferai une nouvelle de la vie de votre aimable duchesse Sanseverina. » Et son hôte de répliquer : « En ce cas, je vais vous prêter les annales de mon oncle qui, à l'article Parme, mentionne quelques-unes des intrigues de cette cour, du temps que la duchesse faisait la pluie et le beau temps. »

Stendhal est au comble de la satisfaction. Il a tant rêvé de

la beauté que Le Corrège lui a révélé à chacun de ses séjours à Parme, alors que sa fonction consulaire l'obligeait à vivre dans la laideur de Civita-Vecchia! Alors, dans quel cadre enfermer la nouvelle qu'il se propose d'écrire sur la vie de l'aimable duchesse Sanseverina? Mais il est tout trouvé, ce cadre, c'est celui même de Parme.

Quelles annales possédait le chanoine de Padoue qui, par le neveu de ce dernier, furent remises à l'écrivain du *Rouge et Noir?* Font-elles partie des « nouvelles italiennes » dont Stendhal se procura des copies qui, à sa mort, furent vendues par sa sœur, Mme Pauline Périer-Lagrange, à la Bibliothèque Nationale de Paris? Casimir Stryienski a écrit dans *Soirées du Stendhal-Club :* « L'on trouvera, un jour, dans ce fonds italien, plus d'un épisode de *La Chartreuse de Parme,* ce seront sans doute nos arrière-petits-neveux qui auront à honneur de faire *l'édition savante* de ce livre. »

Mais, parmi tous ces épisodes, et en vue de l'édition savante dont parle Casimir Stryienski, il en est un, de premier rang, que Stendhal a dû apprendre lors de ses séjours à Parme, même s'il ne l'a pas trouvé dans le fonds italien du chanoine de Padoue. C'est celui de Joseph-Louis Boccheciampe, qui fut préfet de la Seine dans la conspiration du général Malet, dont il a été fait mention au commencement de ces pages, et qui, avant d'être transféré à la prison de la Force, à Paris, avait été prisonnier d'Etat et interné à la citadelle de Parme.

Il y a, en effet, concordance absolue entre le cas de Joseph-Louis Boccheciampe, interné à la citadelle de Parme, réussissant à se faire connaître et aimer de la fille même du commandant de la citadelle de Parme, Rosa Rossini, au point de finir par l'épouser, et le cas de Fabrice del Dongo, principal personnage de *La Chartreuse de Parme,* également prisonnier dans la même citadelle et nouant aussi une intrigue amoureuse avec Clélia Conti, la fille de son geôlier en chef.

Joseph-Louis Boccheciampe, de famille noble et aisée, est né à Olmetta, en mai 1770, c'est-à-dire deux ans après l'annexion de la Corse à la France. Tout jeune, il est à peine âgé de dix-neuf ans, il s'occupe déjà ardemment de politique. Il est du clan opposé à celui de Christophe Salicetti et il ne tarde pas à en devenir un des principaux animateurs.

Le malheur pour lui est qu'il s'attaque à un très puissant adversaire. Christophe Salicetti a été, en 1789, député du Tiers aux Etats Généraux et ensuite député à la Convention Nationale.

Là, il est de ceux qui, avec Robespierre, Marat et autres, veulent jeter en défi à l'Europe une tête royale, et il est ainsi, en janvier 1793, de ceux qui votent la condamnation à mort de Louis XVI.

Salicetti est chargé de veiller en Corse à l'application des lois révolutionnaires, il est commissaire de la République en Corse où il se lie d'amitié avec un jeune militaire du nom de Bonaparte qu'il prend sous sa haute protection. Salicetti appelle l'attention de Robespierre et de Barras sur Bonaparte. C'est ainsi que celui-ci, en 1793, étant capitaine, est chargé du siège de Toulon dont il s'empare, ce qui est le commencement de son illustre destin.

Toujours, le futur empereur témoignera à Christophe Salicetti sa plus vive reconnaissance pour avoir favorisé ses débuts. Il n'aura rien à refuser à Christophe Salicetti et c'est ce qui fait que le général Bonaparte, étant devenu consul, se fera, à son tour, protecteur de celui qui fut son grand bienfaiteur.

Salicetti demeure donc ainsi tout-puissant en Corse, ce qui ne l'empêchera pas d'avoir toujours, comme ardent et implacable adversaire, le jeune Joseph-Louis Boccheciampe. La haine s'invétère ainsi des deux côtés et devient d'autant plus inexorable que, dans certains départements où la politique se déchaîne de plus en plus en passion, un sang vif et sans cesse irrité circule dans les veines des habitants.

Or, Joseph-Louis Boccheciampe a un homonyme qui causera sa perte au grand bénéfice de Salicetti. Il s'agit d'un nommé Joseph-Marie Boccheciampe considéré comme dangereux pour la tranquillité de la Corse, d'autant plus qu'il est accusé d'être, depuis très longtemps, espion salarié, tour à tour des Toscans, des Anglais, des Russes et des Piémontais.

Comme Joseph-Louis Boccheciampe, muni d'un passeport régulier, se trouve à Pise, en Toscane, le 4 juillet 1803, il est arrêté, enfermé dans un cachot, au secret durant six mois, sans qu'il puisse connaître le motif de son emprisonnement. Il est transféré à la prison de Parme pour être traduit devant un Conseil de Guerre qui, le 26 septembre 1804, l'acquitte à l'unanimité.

Dans un mémoire qu'il adresse, de la prison de la Force, le 7 février 1812, au duc de Rovigo, ministre de la Police, Joseph-Louis Boccheciampe établit : « Salicetti était toujours à Gênes et suivait mon affaire de près. Lui qui connaissait

mon innocence prévoyait mon acquittement. Aussi prévint-il le général Lesuire, qui commandait en Toscane, qu'en cas d'acquittement, de me garder jusqu'à nouvel ordre. »

En effet, peu de temps après, le général Lesuire reçoit du Grand Juge, ministre de la Justice, la notification que « l'intention de Sa Majesté l'Empereur est que Joseph-Louis Boccheciampe soit jusqu'à nouvel ordre maintenu en détention par mesure de sûreté générale ». C'est la formule impériale de la lettre de cachet.

Joseph-Louis Boccheciampe demeure donc à la citadelle de Parme en qualité de « prisonnier d'Etat ». C'est ainsi qu'il devient le devancier de celui que l'imagination du romancier Stendhal fait aussi interner à la même citadelle.

A Parme, dès le premier jour, Joseph-Louis Boccheciampe est jeté dans un cachot aussi sinistre que celui où on l'avait enfermé après son arrestation à Pise. Fabrice del Dongo est également maltraité, il a les menottes aux mains. L'arrestation de Fabrice del Dongo « ne laissait pas d'embarrasser » le gouverneur de la citadelle, le général Fabio Conti. On peut appliquer ces mêmes paroles au commandant de la même prison, le capitaine Rossini, en recevant Joseph-Louis Boccheciampe.

Mais, tout de suite, celui-ci bénéficie de la moralité que lui a consacrée l'acquittement, à l'unanimité, du Conseil de Guerre. C'est un prisonnier de marque. Toute sa personne dénote la noblesse de sa naissance; sa condition sociale le met, dès l'abord, au-dessus de toute suspicion de vénalité. Aussi son maintien à la prison de Parme va-t-il, de plus en plus, bénéficier d'améliorations successives.

On est, de plus en plus, persuadé que le Conseil de Guerre a agi avec discernement en prononçant son acquittement. Le capitaine Rossini le considère comme un prisonnier à part et l'administrateur-préfet de Parme, M. Nardon, va, de plus en plus, lui accorder sa sympathie. Le capitaine Rossini enfreint pour lui tous les règlements de police et l'admet dans son propre entourage. C'est ainsi que le prisonnier d'Etat fait la connaissance de Rosa Rossini.

Stendhal a fait du commandant de la citadelle un gouverneur, le général Fabio Conti, qui a une fille, Clélia. Au moment même où Fabrice del Dongo est conduit à la prison de Parme, « la voiture du gouverneur s'arrêta avant d'arriver au pont-levis pour laisser entrer la sediola à laquelle Fabrice était attaché ». Plus loin, Stendhal explique : « Clélia ne quitta

plus la portière; quand les gendarmes qui entouraient la table s'écartaient, elle apercevait le prisonnier. »

Ainsi, que ce soit dans la réalité ou que ce soit dans le roman, les deux jeunes filles peuvent regretter ce que Stendhal fait soupirer à son héroïne : « Et je suis la fille d'un geôlier! »

Joseph-Louis Boccheciampe demande plusieurs fois sa mise en liberté, mais c'est en vain. Cette injustice n'est pas acceptée par les autorités françaises qui sont à Parme. C'est ainsi que, pour améliorer son sort, M. Capri, auditeur au Conseil d'Etat, administrateur des biens de la Couronne, l'emploie dans ses bureaux, après avoir obtenu pour lui de l'administrateur-préfet de Parme « la permission de sortir de la citadelle pour se rendre aux ordres de M. l'Auditeur ».

Salicetti meurt en 1809 et le rigorisme dont Joseph-Louis Boccheciampe a été si longtemps l'objet s'atténue encore plus, au point qu'il peut sortir à volonté de la citadelle et aller, sous la caution du capitaine Rossini, librement en ville. C'est dire que les relations du prisonnier d'Etat avec son geôlier en chef se précisent au point que le prisonnier d'Etat peut demander à son geôlier en chef la main de sa fille, et c'est ainsi que le mariage de Joseph-Louis Boccheciampe avec Rosa Rossini a lieu le 11 décembre 1810. De ce mariage naît « en la maison, n° 1, à la Citadelle », le 5 septembre 1811, une fille, Angèle-Marie.

L'idylle amoureuse se termine donc heureusement. Il n'en est pas de même, dans Stendhal, avec Fabrice del Dongo et Clélia Conti. Fabrice del Dongo a gravi « les trois cent quatre-vingts marches qui conduisaient à la tour Farnèse, nouvelle prison bâtie sur la plate-forme de la grosse tour ». De la fenêtre de sa cellule, il peut voir la fenêtre de Clélia Conti.

Tous les lecteurs de *La Chartreuse de Parme* ont présente à la mémoire l'aventure amoureuse : « Fabrice avait conservé, comme un trésor, le morceau de charbon qu'il avait trouvé dans le poêle de sa chambre. Il se hâta de profiter de l'émotion de Clélia et d'écrire sur sa main une suite de lettres dont l'apparition successive formait ces mots : « Je vous aime, et la vie m'est précieuse parce que je vous vois. »

On sait que Fabrice del Dongo s'est enfui de la citadelle grâce à la complicité de Clélia Conti et qu'ensuite il a été, de nouveau, se constituer prisonnier. « Il était allé reprendre son ancienne chambre à la citadelle, trop heureux d'habiter à quelques pas de Clélia. »

Or, une fois, « en remontant chez elle, Clélia rencontra le médecin de la prison, sorte d'honnête homme timide, qui lui dit, d'un air tout effaré, que Fabrice était bien malade ».

Clélia n'hésita pas, elle va le voir dans sa cellule. « Elle était si belle, à demi vêtue et dans cet état d'extrême passion que Fabrice ne put résister à un mouvement presque involontaire. Aucune résistance ne fut opposée. »

La situation de Fabio Conti est menacée; pour la rétablir, sa fille Clélia consent au « sacrifice » d'épouser le marquis Crescenzi. Les lecteurs de *La Chartreuse de Parme* savent que Fabrice del Dongo, acquitté de tout ce qui lui était imputé, est entré dans les ordres en qualié de grand vicaire de l'archevêque Landriani, tandis que celle qui est devenue marquise Crescenzi fait le vœu de ne plus jamais le revoir.

Elle ne le reverra jamais plus à la lumière, mais elle ne peut, quand même, s'empêcher de le revoir. La scène est devenue célèbre. Fabrice del Dongo reçoit un mot ainsi conçu : « Demain, au moment où minuit sonnera à la Steccata, trouvez-vous près d'une petite porte qui porte le numéro 19 dans la rue Saint-Paul. » Fabrice del Dongo est fidèle au rendez-vous, il entend une voix bien connue lui dire d'un ton très bas : « Entre ici, ami de mon cœur. »

Il entre. Clélia ajoute : « J'ai fait le vœu à la Madone, comme tu sais, de ne jamais te voir, c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. »

Or, Clélia a eu de son amant un fils, Sandrino, qui tombe malade, et Fabrice del Dongo qui venait clandestinement, la nuit, auprès de son fils, est ainsi « obligé de voir Clélia à la clarté des bougies ». Elle-même oublie son serment, elle revoit deux fois son amant en plein jour, et « avec des transports très tendres ».

Clélia, infidèle à son vœu, considère sa faute « comme un péché horrible et qui présage la mort de Sandrino ». Et de fait, Sandrino meurt. Stendhal nous fait savoir : « Clélia ne survécut que de quelques mois à ce fils si chéri, mais elle eut la douceur de mourir dans les bras de son ami. » Fabrice del Dongo décide alors de se retirer à la Chartreuse de Parme. Ainsi l'intrigue amoureuse de Fabrice del Dongo avec la fille de son geôlier en chef, à la citadelle de Parme, s'achève dans la tristesse.

L'intrigue amoureuse de Joseph-Louis Boccheciampe avec la fille de son geôlier en chef, à la même citadelle, quoique commencée sous d'heureux auspices, n'en finit pas moins tristement. Las d'être tragiquement victime à la citadelle de Parme d'un internement, qui, à vrai dire, n'en était plus un, Joseph-Louis Boccheciampe demande, à Paris, la revision de sa situation. Salicetti étant mort, Napoléon n'a plus de motif pour s'opposer à la supplique de Boccheciampe. Celui-ci obtient enfin satisfaction, et c'est ainsi qu'en janvier 1812, il quitte la citadelle de Parme, où il laisse sa femme et sa fille à la garde de son beau-père.

Arrivé à Paris, un mois après, il est, par ordre du duc de Rovigo, ministre de la Police, interné à la prison de La Force où on le place dans une chambre où il souffre durant tout l'hiver. A la prison de La Force, les chambres peuvent être occupées par deux détenus à la fois. En septembre 1812, le co-interné du général Guidal ayant été transféré dans une maison de santé, Joseph-Louis Boccheciampe demande à le remplacer, et c'est ainsi qu'il se lie avec le général Guidal, puis avec leur voisin de chambre, le général Lahorie.

On sait ce qu'il advint. C'est la nuit du 22 au 23 octobre 1812. Pour la réussite de sa conspiration, le général Malet a besoin de constituer son gouvernement. Il va frapper à la porte de la prison de La Force, il s'entremet avec le général Lahorie, qu'il nomme préfet de la police générale, avec le général Guidal qu'il prend comme préfet de police, et, Joseph-Louis Boccheciampe étant là, il lui confie la charge de préfet de la Seine.

Mais la conspiration avorte, et les trois co-détenus de la prison de La Force sont arrêtés. Les événements se précipitent. C'est le conseil de guerre et, avec les généraux Malet, Lahorie et Guidal, Joseph-Louis Boccheciampe est condamné à mort, et, avec eux, fusillé le lendemain même.

Comment se fait-il qu'il n'y ait trace de ce drame dans le journal de Stendhal? Il est vrai que le journal de Stendhal, qui va de novembre 1812 à février 1813, a été perdu. Mais, partout ailleurs, même dans sa correspondance du même laps de temps, même silence énigmatique. Il est non moins exact que cette partie de la correspondance est tout à fait succincte. Stendhal dit lui-même qu'il entra dans Moscou le 14 septembre 1812; il participa à toute la mémorable retraite

et fut de retour à Paris, le 31 janvier 1813. On ne connaît de Stendhal que sept lettres seulement sur cette époque.

On ne peut pourtant pas suspecter que la conspiration du général Malet ait laissé Stendhal indifférent, contrairement à l'habituelle attention qu'il porte sur tous les faits de son temps. D'autant plus que Napoléon est son idole. Il raconte lui-même que comme il est à peine âgé de seize ans, et qu'on parle autour de lui du 18 Brumaire « je n'y comprenais pas grand'chose », mais, quand même, il ne peut s'empêcher d'être « enchanté que le jeune général Bonaparte se fît roi de France ».

Il ne peut, non plus, oublier une des premières fois où il le vit de très près. C'était le 14 juillet 1804. Stendhal avait alors à peine dix-neuf ans, il était à Paris et revenait des Invalides : « Nous voyons parfaitement Bonaparte. Il passe à quinze pas de nous, à cheval. Il est sur son beau cheval blanc, en bel habit neuf. »

Le 26 octobre 1806, comme Stendhal est adjoint aux commissaires des guerres et qu'il est en Allemagne, il « assiste à l'entrée triomphante de Napoléon à Berlin, ce qui me frappe beaucoup », ainsi qu'il écrit lui-même dans l'article nécrologique qu'il rédige sur lui-même en octobre 1822.

Comme bien plus tard, il est à Civita-Vecchia, le 10 août 1840, il écrit à Mlle Eugénie Guzman y Palafox, depuis comtesse de Montijo et impératrice des Français, pour lui rappeler cette entrée, il ajoute qu'il se souvient que Napoléon Ier portait « le grand uniforme de général de division. C'est peut-être la seule fois que je le lui ai vu ».

Toujours il se souviendra de son idole. « Auprès de l'Empereur, j'étais attentif, zélé, ne pensant nullement à ma cravate, à la grande différence des autres. » En 1817, il fait paraître *Histoire de la peinture en Italie* et il dédie cet ouvrage « A Sa Majesté Napoléon le Grand, empereur des Français, retenu à l'île de Sainte-Hélène. » Il dit notamment : « Dans des circonstances plus heureuses pour la patrie et pour vous, Sire, je ne vous aurais point fait de dédicace : Votre gloire corrigeait tout. » Jamais, il ne pardonnera à l'Angleterre de l'avoir fait prisonnier, ce qu'il appelle une « infamie. »

Le 10 juillet 1818, il écrira à son ami Romain Colomb : « Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre, je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse

occasion de montrer qu'elle était vile... O Sainte-Hélène, roc désormais célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. »

Comme en avril 1837, il veut écrire la *Vie de Napoléon*, il a soin de prévenir : « Mon but est de faire connaître cet homme extraordinaire, que j'aimais de son vivant, que j'estime maintenant de tout le mépris que m'inspire tout ce qui est venu après lui. » Stendhal dira encore : « Napoléon fut notre seule religion. » Dans l'article nécrologique qu'il écrira sur lui-même, en 1837, il consignera ainsi sa suprême pensée : « Il respecta un seul homme : Napoléon. »

C'est cette grande admiration qui fait que Stendhal crut, jusqu'à la fin, dans le haut destin de son cher empereur et qui fait aussi que jamais il n'accorda à la retraite de Moscou l'importance même que l'histoire lui accorde. Stendhal n'a-t-il pas écrit dans son article nécrologique qu' « il ne crut jamais dans cette retraite qu'il y eut de quoi pleurer » ?

Comme, dans l'histoire, la retraite de Moscou et la conspiration du général Malet s'enchaînent étroitement, il est loisible d'estimer que Stendhal crut également qu'il n'y avait pas de quoi pleurer à propos de cette conspiration.

Dans une lettre que, de Milan, il adresse, le 18 août 1818, à Romain Colomb, Stendhal considère qu'au lieu de battre en retraite, il eût bien mieux valu, étant donné que l'armée russe avait beaucoup souffert et se trouvait éloignée, « faire une marche de flanc, par la droite, arriver à Pétersbourg qu'on trouvait sans défense et sans nulle envie de brûler. C'est dans cette position que la paix était certaine ». Mais cela, ajoute-t-il, « aurait fait frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigades sortant de la Cour ». D'un autre côté, Stendhal est obligé de reconnaître que « Napoléon n'était plus le général de l'armée d'Egypte ».

Mais, à ce projet de se diriger sur Pétersbourg, il y avait « un inconvénient » et Stendhal explique : « Il fallait rester comme séparé de la France pendant cinq mois, et la conspiration de Malet a montré à quelles gens le gouvernement était confié en l'absence d'un maître jaloux. »

Il faut ainsi formuler le regret que l'auteur de *La Chartreuse de Parme* n'ait pas porté une particulière attention au général Malet et à tous ceux qui s'étaient joints à lui pour la réussite d'un complot. Ainsi il aurait donné une importance à Joseph-Louis Boccheciampe dont il paraît s'être si bien inspiré à propos de Clélia Conti et de Fabrice del Dongo.

Mais on est en droit de supposer qu'il a entendu parler de tout ce qui s'était passé à la citadelle de Parme au moment même où il s'arrêtait dans cette ville. Toutes les dates concordent, en effet. Il est à Parme, en octobre 1811, et c'est moins d'un an avant que Joseph-Louis Boccheciampe épousa la fille du commandant de la citadelle et tandis que Stendhal se promène dans les rues de Parme, Joseph-Louis Boccheciampe s'y promène également, librement, sous la caution du chef de la citadelle.

Stendhal est encore à Parme en 1816. Il y a à peine quatre ans qué la romanesque existence de Joseph-Louis Boccheciampe a pris fin, mais son souvenir est toujours très vif à Parme, d'autant plus que sa femme et sa petite fille logent encore à la citadelle. Or, on sait que Stendhal, chaque fois qu'il passait dans une ville, avait, pour premier soin, de demander quels étaient les principaux faits qui s'y étaient déroulés, les dernières années, quel était l'homme dont on avait le plus parlé ou dont on parlait encore, quelle était la personne la plus riche, quelle était la femme la plus belle, tout ce qui pouvait servir à sa connaissance des hommes et des choses.

Stendhal n'écrivait-il pas à sa sœur Pauline, comme il avait dix-neuf ans et qu'il était officier au 6° régiment de dragons : « Ce que j'aime à voir dans une ville, ce sont ses habitants. » Quarante ans plus tard n'affirmait-il pas encore que le premier objet de sa curiosité était de deviner comment les gens chez lesquels il passait avaient coutume de s'y prendre pour courir après le bonheur. « Car, ajoutait-il, c'est là la principale affaire de la vie. »

Cette chasse au bonheur, ce fut toujours la principale affaire de la vie de Joseph-Louis Boccheciampe. Les habitants de Parme, questionnés par Stendhal, durent lui citer le cas du prisonnier d'Etat, détenu à la citadelle de Parme, dont le mariage avec la fille de son geôlier en chef avait dû frapper l'imagination de tous, dont la participation tragique à un complot contre un puissant empereur devait faire le plus sensationnel sujet de conversation dans la calme ville de Parme.

Et c'est cette nouvelle contribution à l'histoire de *La Chartreuse de Parme* que nous avons voulu exposer en ces pages.

MERCVRIALE

LETTRES

LA METHODE D'ANDRE DHOTEL. — Toute œuvre littéraire importante procède d'une mise en accusation préalable de la littérature, de sa nature, de ses moyens, des conventions et procédés qu'elle utilise. On l'acquitte et on use avec bonne conscience des pouvoirs qu'elle confère jusqu'à fabriquer « ces livres bien écrits et bien pensés dont la valeur est incontestable et force au respect les gens de peu (1) », ou bien on la condamne. Mais la condamner c'est choisir le silence; si l'on ne sait pas s'y tenir, on contracte toutes sortes de maladies : mauvaise conscience, hypocrisie, fausseté et illusionnisme, qui mènent à édifier une littérature pire.

André Dhôtel, dans une étude sur *La Méthode de Jean Paulhan* (2), indique le moyen de dépasser ce dilemme. Il en use lui-même allégrement pour créer une œuvre originale et attachante qui le place au premier rang des romanciers actuels. Ce moyen (qu'il l'ait emprunté ou non à Jean Paulhan importe peu) consiste à enchérir sur la littérature, de façon à la rendre « plus littéraire » et à accepter, notamment, que le roman devienne « violemment romanesque ». Si *Le Village pathétique*, *Les Rues dans l'aurore*, *Le Plateau de Mazagran* et jusqu'à ce *David* qui paraît aujourd'hui enchantent, cela tient à ce que leur auteur a carrément suivi les lois du genre et les a poussées à leurs dernières conséquences. Par une aventure singulière et qu'il ne pouvait pas prévoir, il a forcé du même coup la double impasse qu'ont construite littérateurs et contempteurs de la littérature, et rencontré au-delà d'elle le gibier qu'ils s'épuisent sans succès à capturer.

Il faut d'abord convenir qu'il n'est de roman que réaliste. L'auteur peint sur le motif, il décrit ce qu'il voit, ce qu'il « observe », et, ce que lui donne son imagination, la vie aurait aussi bien pu le lui donner s'il avait eu plus de temps, d'expérience ou de possibilités. Il déclare ouvertement qu'il veut créer « l'illusion » de la vie, et de la vie telle que le commun l'appréhende; il quête le détail « véridique », le fait « vécu » et se trouve suffisamment payé de sa peine par les compliments qu'on décerne

(1) *David* (Ed. de Minuit), p. 123.
(2) Dans *Critique*, n° 23, avril 1948.

à « l'excellent observateur », au « judicieux analyste ». Comme si la vie était une pelote de laine qu'il suffirait de débrouiller, un puzzle aux éléments mêlés qu'il s'agit de mettre à leur place. « Décrivez, décrivez, il en restera toujours quelque chose! »

Dhôtel accepte les règles du jeu. Il les applique avec fougue et minutie, il les pousse à l'absurde. Lieux, temps, saisons, personnages et l'infinité de leurs rapports sont peints avec tant de scrupules que, comme chez le douanier Rousseau, il ne manque pas une feuille aux arbres ni un cheveu sur la tête des personnages. Il ne suffit pas à l'auteur de nous donner une vue cavalière de ce terroir à cheval sur la Champagne, l'Argonne et l'Ardenne où se déroulent tous ses romans, il faut qu'il décrive minutieusement les sites, dénombre les représentants variés de la flore et de la faune, dise à quelle sorte d'humains particuliers nous avons affaire. Ici, vous rencontrerez de la craie ou de l'argile, des collines ou des plaines, tels ruisseaux et canaux (ceux-ci derrière un rideau de peupliers laissant voir le haut du mât d'une péniche à l'arrêt), des forêts de telles essences, quinze variétés de plantes sauvages et trois de cultures principales, des villages perdus ou de communications faciles dont on peut relever le nom et l'emplacement sur l'atlas. Vaucelles, le « village pathétique » c'est Vauzelles, exactement sis à l'endroit indiqué, le Bermont de *David* n'est pas celui du *Village* et Verziers des *Rues dans l'aurore* est peut-être Vouziers, mais la carte nous confirme l'existence non imaginaire de Neuville, Voncq, le Chesne, du plateau de Mazagran, etc. L'auteur raffine sur le Baedeker. Au point que tout cela nous paraît bientôt irréel et légendaire, tout entier sorti d'un esprit en pleine activité fabulatrice. La même aventure est arrivée à William Faulkner, avec plus de raisons, semble-t-il. Ainsi, le « Dhôtelland » fait pendant à la « Faulknérie ». On pourrait déjà en dresser le cadastre.

De même, les habitants de ce singulier pays passeront pour extravagants, possédés de différentes espèces de démons ou petits rentiers de la folie. Dhôtel n'y est pour rien, il ne les a pas créés tels. Il s'est appliqué au contraire à les camper banalement et à les voir avec les yeux de tout le monde, il s'est borné à décrire leurs comportements les plus extérieurs. Les jeunes filles sont belles comme le jour, elles ont le visage inexpressif et l'œil bleu. Leur maladie est de sécréter l'amour, ou la haine. Les garçons ressortissent à deux ou trois types : le vindicatif, le rusé, l'amoureux. L'indifférent (David) ou le menteur (Georges Leban) sortent assez de la norme pour devenir les héros d'une histoire qui s'enroule autour de leurs aventures. Toutes les classes de la société villageoise sont représentées par leurs types traditionnels : la cancanière, l'ivrogne, le benêt, le travailleur, l'aubergiste, en retrait et au-dessus, l'industriel « immensément riche » venu exploiter la contrée ou trafiquer avec ses habitants. Cette société

close fermente le plus naturellement du monde et s'arrange pour expulser tôt ou tard l'étranger toujours un peu mystérieux qui a voulu s'y agréger. On ne pense pas que le romancier régionaliste le plus pointilleux puisse trouver à redire à cette peinture.

Et puisque le roman est d'abord une histoire, surtout une histoire, l'auteur conte des histoires : individuelles ou collectives, tragiques, comiques ou sans issue, toujours banales, et dont la matière première ne semble être autre que les cancans du village. Un jeune couple banlieusard descend de bicyclette à Vaucelles et s'y installe pour quelques mois, voilà l'origine des tracas qu'endure le « village pathétique »; la « Société Roncier » a décidé d'acquérir le quartier du Siourd pour y bâtir une cité ouvrière, à cela se borne l'argument des *Rues dans l'aurore*; une femme quitte son mari, la belle-mère s'inquiète : *Ce jour-là*; deux adolescents se jettent aux trousses d'une jeune femme qu'ils ne reverront que morte : *Le Plateau de Mazagran*; un enfant de l'Assistance refuse la fortune d'un industriel qui en tout bien tout honneur s'est amouraché de lui : *David*. Sur le seuil de leur porte ou à la veillée, que pourraient raconter d'autre les braves Champenoises?

Mais, avec Dhôtel, le cancan prend de singulières proportions. Il grossit, s'enfle et se transforme jusqu'à devenir une chanson de geste, l'épopée de toute une contrée. Telle intrigue banale devient un roman d'aventures avec enlèvements, disparitions, rencontres inattendues, événements stupéfiants. Y voisinent le traître bien noir, l'enfant pur et la jeune fille vertueuse. Pour corser le tout, vous voulez un enfant naturel? Mme Roncier vous en donne deux, le deuxième ne se découvrant qu'au moment opportun. Puis, il y a toujours quelque part dans ces parentés infinies et ces relations nombreuses un parent éloigné, un ami très proche qui tombe à point pour dénouer la situation ou faire rebondir l'intrigue : coup de théâtre! Un vieux sage de village : instituteur géologue ou cultivateur taciturne l'avait prédit; il faut faire une part royale à la chance, la malchance et la fatalité. Le roman tel que le conçoit Dhôtel est une histoire racontée par un enfant qui se prendrait peu à peu à ses imaginations.

On voudrait saisir le moment où toute cette construction hyperréaliste, cet échafaudage bâti de hasards providentiels bascule dans le merveilleux, l'instant où l'auteur pourrait être pris en flagrant délit de vouloir « nous en conter ». Peine perdue! Ces instants n'existent pas; jusqu'au mot « fin » l'auteur va de son pas anodin et tranquille; s'il fait lever des mystères et côtoie des abîmes, il semble les ignorer; il n'est pas de ceux qui s'émerveillent de leurs propres trouvailles.

Et, bien sûr, il n'y a pas de secret, ou plutôt il nous a été révélé : il suffit d'aller jusqu'au bout de ce chemin où, par fausse honte, s'arrêtent à plus ou moins grande distance du départ beau-

coup trop de romanciers. Jusqu'au bout de la description dont l'objet finit par hypnotiser, jusqu'au bout de ce que peut produire l'intrigue qui, quoique banale, est toujours plus complexe et plus folle qu'on l'imagine et toute coupée de hasards et de miracles, jusqu'au bout de ce que peuvent donner les personnages qui possèdent, dans le sens où ils se meuvent, des virtualités infinies; en bref, il faut dépasser les apparences, traverser le miroir. Alors se révèle aux yeux une contrée vaste et lumineuse où les mouvements deviennent aériens, les imaginations volatiles, toutes les entreprises faciles; c'est la contrée du merveilleux. On serait porté à la placer en quelque Cimmérie et à l'habiller de couleurs tendres, Dhôtel la découvre au sein de la réalité quotidienne et vêtue d'habits de tous les jours. C'est cette réalité quotidienne elle-même et telle que nous la verrions si nous avions gardé nos yeux d'enfants, si nous avions continué de la considérer comme une fête sans cesse nouvelle alors que nous l'avons momifiée peu à peu dans les catégories de l'utile et du rationnel.

Et c'est bien en enfants qu'agissent les personnages de Dhôtel. On les dirait menés par des forces étrangères dont les manifestations les étonnent eux-mêmes; ils ont seulement dépouillé le vieil homme, ils obéissent à leur nature originelle. Le démon qui pousse Odile du *Village pathétique* à semer autour d'elle la zizanie, celui qui oblige Georges Leban des *Rues dans l'aurore* à mentir sans cesse, qui destine Juliette, dans *Le Plateau de Mazagran*, à inspirer des amours folles, qui voue David à l'indifférence, c'est leur être même débarrassé des oripeaux de la vie civilisée, pur, libre, indépendant. Leur conduite, parfois bizarre, modifie la vie qu'en humains policés ils auraient dû endosser; c'est leur façon à eux de forcer les apparences, de trouver, dans la vie même, un but et une justification à leur existence.

Rien d'étonnant, par suite, à ce qu'ils modifient aussi par leur seule présence les conditions ambiantes : Odile n'a qu'à paraître pour qu'un énorme désir de transformer le village s'empare des jeunes gens de Vaucelles; les mensonges de Georges Leban agissent sur les événements et deviennent vérités; David peut être tenu pour protecteur bénévole d'une colonie anarchiste qui s'installe sur ses terres : autour d'eux le merveilleux cristallise, au point que les entreprises apparemment les plus folles qui s'ourdissent dans leur voisinage se posent en fait comme les plus raisonnables.

André Dhôtel nous a menés à ce point sans coup de force, par une stricte application de la méthode qu'il s'est donnée. Elle lui permet d'embrasser du même coup d'œil la chose et son signe, la réalité et le masque qu'elle revêt pour nous, les apparences et leur arrière-plan magique. Il parle par référence, sans doute, mais non par symboles. Il n'avance rien sans preuves.

Maurice Nadeau.

Le Bestiaire et l'Herbier, par *Georges Duhamel;* in-16, 192 p., 180 fr. (Mercure de France). — « De deux mots, disait Valéry, il faut choisir le moindre. » Cette sentence est de celles sur lesquelles se partagent les écoles et les générations. Dans la vie des lettres comme dans celle des individus il est un âge qui est le temps de la recherche, un âge guerrier ou colonial d'exploration et de conquête qui veut qu'on mette en œuvre le maximum de moyens, dont quelques-uns seulement réussiront. Puis vient l'âge de l'organisation, du classement, de la clarification et du moindre mot; nonobstant les nouvelles crises qui se préparent pour les voisins ou les successeurs.

La maxime de Valéry serait une bonne définition pour *Le Bestiaire et l'Herbier,* œuvre de réserve et de pudeur mais aussi de contemplation et de maturité accomplie. Chargée d'expérience, mais pure de toute grandiloquence. Les trois vertus théologales, utopiques dans la *Possession du Monde,* ont maintenant subi l'épreuve. Intactes (Duhamel serait-il Duhamel sans foi, sans espérance ni charité?), mais tempérées par l'humour, par la malice, par quelque angoisse aussi devant ce monde dont il faut bien admettre enfin qu'il est dur, froid et tout à fait indifférent aux souhaits des hommes de bonne volonté.

La veine est celle des *Fables de mon Jardin* (et aussi de *Les Plaisirs et les Jeux*). L'objet, ou l'objet apparent, ou l'occasion : enfants, bêtes et plantes tels que les observe un grand-père vivant dans leur familiarité quotidienne. La scène, le cadre, le climat : ceux des *Fables,* ceux de *Suzanne,* ce chef-d'œuvre de grâce et de fantaisie légère, une maison de campagne et un jardin dans ce coin de l'Ile-de-France qu'arrose le réseau de l'Oise. A ce ciel modéré, à ces coteaux souples et faciles, à des éléments ajustés à la mesure humaine répondent cette pensée pondérée, cette attention aux choses et aux êtres qui accompagnent et supportent la simple existence, cette langue qui dit tout sans jamais insister, ce style aisé et retenu, riche mais discret, subtil mais charnu. Livre mineur peut-être auprès de la *Chronique des Pasquier* et de la série des *Salavin,* mais si parfaitement accompli que sa place restera au premier rang de l'œuvre. — S. P.

Les Caractères, par *Jean Prévost;* in-16, 352 p., 300 fr. (Coll. « La Nef », Albin-Michel). — Jean Prévost, le « capitaine Goderville » du Vercors (sur qui Pierre Bost et André Chamson, qui étaient ses amis, ont donné de beaux articles dans les *Lettres françaises* du 13 janvier et dans les *Nouvelles littéraires* du 20), fusillé par l'ennemi le 1er août 1944, aurait cette année 48 ans. Il commencerait à avoir parmi nous la place qui devait lui revenir. Son œuvre était riche déjà, mais non pas accomplie; si elle donne le sentiment d'une dispersion, c'est qu'il était encore en pleine chasse parmi les connaissances humaines. Il ne montrait aucun signe de lassitude ni de satiété; la joyeuse vigueur de sa pensée restait à la mesure de son avidité. Il lui fallait encore beaucoup d'années de vie : il pouvait devenir une sorte de Gœthe, — un Gœthe qui apparaît déjà en filigrane dans ces *Caractères.*

Ce sont de courtes notes, d'une quinzaine de lignes en moyenne. Non pas (ou rarement) des ébauches, ni des fragments : Jean Prévost

les avait voulues telles, et telles elles fussent entrées dans le livre qui se formait ainsi, au long des années, en marge de son œuvre. Portraits d'écrivains, jugements et observations sur la littérature et les arts, mais aussi sur la politique, la société, l'amour et les femmes, les religions, etc. (les éditeurs y ont joint un examen de conscience, *Faire le point*, datant de 1930, ainsi que le *Voyage en Grèce*) ; réflexions non pas critiques mais créatrices, nées de ses travaux, de ses recherches, et de sa vie même. Ce Normalien était parvenu à surmonter sa propre culture au point de retrouver, par-delà, la fraîcheur de regard et le mordant d'esprit d'un autodidacte. Si le recueil laisse une déception, c'est que l'on ne peut se défendre de songer à ce que les années y auraient ajouté, non pas de maturité, ni même peut-être de densité, mais d'épaisseur.

Ce mot-ci est de ceux qui le dépeignent le mieux en montrant combien, plongé pourtant en plein dans sa propre époque, il restait irréductible aux modes et aux courants ambiants : « La pire promiscuité est avec soi-même. Nos rêveries sont les excréments de l'esprit ; il n'y fait pas meilleur vivre que parmi ceux du corps. » Il était attaché à l'amitié autant qu'à l'enseignement d'Alain ; de Gide le séparait une sorte de mésentente essentielle qui apparaît à la fois dans telle analyse de ces *Caractères* et dans le *Journal* de Gide. Deux traits de sa figure également importants. — S. P.

L'Inspecteur des ruines, par *Elsa Triolet;* in-16, 308 p. (Ed. de la Bibliothèque Française). — On connaît le style preste, adroitement décousu de Mme Triolet, ses dons d'observation cruelle et tendre. Antonin Blond, le héros, est une épave de la guerre, séduisant comme celui du Cheval Blanc, personnage rêvé pour circuler dans une certaine atmosphère que d'autres romans (tels le *Voyage aux Horizons* ou *Mort à Berlin*) nous ont déjà décrite. Ses amours avec une chanteuse d'opéra, son amitié avec l'habitante des ruines, son séjour dans la chambre où Hoffmann écrivit *Don Juan*, tout cela est le meilleur du roman. Le début et la fin tirent quelque peu à la ligne. — Y.

La Table des matières, par *Michelle Maurois;* in-16, 226 p. (Flammarion). — Cette bourgeoisie oisive et riche assise sur ses principes, ses préjugés et ses habitudes, le père la décrivait avec complaisance; la fille s'en moque, non sans drôlerie. — Y.

Une chance mortelle, par *Jean Sabran;* in-16, 300 p. (Albin Michel). — Un roman policier dans les bonnes traditions : secrets d'affaires, enlèvement, tortures, et le mariage pour finir. Comme dans *Joan*, le turf et ses passions fournissent à l'auteur les ressorts de l'action. — Y.

On a éteint l'étoile polaire, par *Henri Georges Las Vergnas;* in-8, 232 p. (Ed. de la Gazelle). — Certains se prennent pour Voltaire qui ne sont que l'abbé Trublet. L'auteur aurait mieux fait de relire sept fois *Candide* avant de se lancer dans une bouffonnerie philosophique. Le lecteur le plus indulgent ne rira que de l'auteur. — Y.

Les jeux et les hommes, par *Gilbert Prouteau;* in-16, 217 p. (Ed. Défense de la France). — A la gloire du sport, ces nouvelles font rêver du stade et désespérer des sportifs. L'écriture est plaisante, l'observation juste. — Y.

Cadet-Mailloux, par *Georges Dupret;* in-16, 150 p. (Ed. Demailly). — Dédié au Café du Commerce, avec des petits dessins, pour égayer les clients. — Y.

Le navire en pleine ville, par *André Kedros;* in-16, 270 p. (Ed. Hier et Aujourd'hui). — Les personnages du roman social d'aujourd'hui, en Grèce comme ailleurs, se reconnaissent comme des frères. Ils développent les mêmes passions, leur histoire est la même, qui est celle de leurs espérances, de leurs luttes, de leurs échecs aussi. En tant que témoignage, celui-ci s'ajoute à d'autres, et parmi les meilleurs. Mais hors du schéma banal, on s'attache surtout, avec le regret qu'il ne soit qu'esquissé, à un visage de femme et à son amour. Y.

Le Pitre ne rit pas, par *David Rousset*; in-16, 260 p. (Ed. du Pavois). — Un musée Dupuytren, où d'assez éloquents spécimens sont rassemblés, en vue de rafraîchir la mémoire sur la période où fleurissaient, en bordure des fours crématoires, les plates-bandes; ou encore, comment s'organisait, de Dunkerque à Stalingrad, la Force par la Joie. Que de nostalgies ne seront pas éveillées, au secret des cœurs, à la lecture des beaux rapports signés Himmler, des missives patriotiques au sujet des voisins qui s'appellent Lévy, et comment ils durent alors cracher leurs dents en or. — Y.

Le témoin, par *Jean Bloch-Michel*; in-16, 165 p. (Gallimard). — Intelligent, torturé, mais point assez sans doute pour que nous soyons pris au tragique des convulsions sentimentales et intellectuelles de cet observateur-analyste comme cent autres. — Y.

Les voyous, par *Christian Goffinet*; in-16, 326 p. (Ed. du Pavois). — Un Allemand avec les sentiments qu'on sait : il se cache dans Paris après la Libération. Il rencontre des gens, comme on sait, mais qui ont aussi des excuses, et qui le cachent. C'est très touffu, à force de décrire nègres et blancs, et plutôt ennuyeux. — Y.

Choix de lettres à Malwida von Meysenbug, de *Romain Rolland*, avant-propos d'Edouard Monod-Herzen; in-16 (15×20,5), 336 p., 390 fr. (« Cahiers Romain Rolland », n° 1, Albin Michel). — Malwida von Meysenbug avait 71 ans lorsque Romain Rolland, qui en avait 23, la rencontra en 1889. Il la retrouva à Rome, pendant les deux années qu'il passa à l'Ecole française; là se noua leur amitié. « Elle fut, devait-il écrire, mon principal, presque mon unique appui, pendant ces dix années, les plus dures, de mes débuts à Paris. » Il ne cessa jamais de lui écrire, chaque semaine, jusqu'à ce qu'elle mourût, en 1903. Cette correspondance comprend près de 700 lettres; on en trouvera ici 139, dont la réunion forme un document de première importance pour la connaissance de Romain Rolland. — Les *Cahiers*, publiés par l'Association des Amis de Romain Rolland, paraîtront deux fois par an; le prochain volume publiera la correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland. — S. P.

Romain Rolland, par *Maurice Descotes*; in-16, 296 p., 290 fr. (Coll. « Artistes et Ecrivains du temps présent », Editions du Temps présent). — Encadrée d'une courte biographie et d'une bibliographie, c'est une robuste étude critique, classée par thèmes sous les titres suivants : *Le Voyage intérieur, Péguy, Le Théâtre du Peuple, Jean-Christophe* et *Au-dessus de la Mêlée*. — S. P.

Les instants de Giraudoux et autres souvenirs, par *André Beucler*; in-16 (14×19), 216 p. fr. (Milieu du Monde). — « ...Et autres souvenirs » : mais ils se rapportent toujours aux « instants » qu'a passés M. André Beucler dans la familiarité de Giraudoux, et qu'il raconte ici. Peinture fort vivante d'un homme difficilement saisissable, saisi et décrit dans les moments où il ne se dérobait pas; peinture fidèlement amicale, qui fait voir et entendre l'homme; pas d'hagiographie; mille faits et anecdotes; et, en passant, de beaux et solides portraits de Jean Prévost, de Thibaudet. — S. P.

Ménagerie domestique (Scènes de la vie conjugale, I), par *Marcel Jouhandeau*; in-16, 224 p., 285 fr. (Gallimard). — Elise et le bestiaire (un peu, aussi, l'herbier). Le bestaire domestique,dont Elise. Exquis, précieux et insignifiant, comme il arrive. — S. P.

Patrie de l'Humain, par *Emile Simon*; in-16, 224 p., 275 fr. (Coll. « Les Essais », Gallimard). — La patrie de l'humain est la France, qui a pris l'homme pour étalon de sa recherche. C'est le thème du premier essai de ce recueil, écrit en 1940 et publié en 1941, non sans foi ni courage, au Caire où l'auteur est né en 1911. Les autres essais étudient Arland, Gide, divers livres; ils sont suivis de *Propos sur l'Art* (dont deux, sur le Baroque, ont paru dans le *Mercure*). La patrie de l'humain est aussi le lieu spirituel ou le climat où se situe cette suite d'écrits, pénétrants et pondérés, qui visent également — là est leur unité — à rétablir l'homme dans l'état de personne quand le siècle tend à ne plus faire de lui qu'un objet. — S. P.

Bloy, mystique de la douleur, par *Albert Béguin*. Avec la correspondance inédite de Bloy et de Villiers de l'Isle-Adam (Un vol. in-16 de 192 p., 200 fr., collection « Contacts », Editions Labergerie). — Albert Béguin nous introduit dans le « secret de Léon Bloy » : « C'est le mystère des atermoie-

ments divins... Pourquoi cet interminable délai, et quand donc tout s'accomplira-t-il dans l'éclatement de la lumière enfin souveraine? » Pour l'écrivain-prophète, l'aventure de son âme et l'aventure de l'humanité sont identiques et reproduisent la Passion du Christ. D'où son exégèse de l'Histoire : « Notre histoire est substantiellement *la même* que l'histoire narrée dans les deux Testaments. » Une esquisse biographique et bibliographique termine ce petit volume. — M. M.

Paul Claudel, poète musicien, par *Joseph Samson*. Précédé d'un dialogue de Paul Claudel (Un vol. de 288 p., 24 photographies hors texte, Editions du Milieu du Monde, Genève, 1948). — Trois parties : Aux sources de la musique verbale; La musique dans le drame claudélien; Le symphoniste. La première partie est la plus neuve au point de vue technique, car Joseph Samson y parle avec l'autorité de sa science musicale (on sait qu'il est maître de chapelle à Dijon), analysant les rapports entre musique et prosodie depuis la chanson de geste jusqu'au verset claudélien. Et l'auteur d'« ausculter », comme il dit, la « Pérégrination nocturne » (*Figures et Paraboles*) pour y noter les rythmes d'intensité, de hauteur, de timbre, de consonne. D'un grand intérêt également est le parallèle avec les procédés de la langue biblique. Les deux autres parties, élargissant soudain le débat, nous mettent au cœur même de la vocation poétique de Claudel. Il est une phrase de la Bible que le poète se plaît à ressasser : le « non impedias musicam » de l'Ecclésiastique. Dieu est le chantre éternel, chaque créature a sa musicalité propre, « rien dans la création n'est sans voix ». Appuyé sur l'Ecriture et la tradition, Claudel mène à leur terme les aspirations symbolistes de déchiffrement de l'Univers. La musique, dans ses drames, soit qu'il en note l'intervention sonore, soit qu'elle constitue la trame verbale, est ce qui soutient par en-dessous le mouvement des passions. Le *Soulier de satin* fournit à J. Samson l'occasion d'une longue analyse, où le personnage de Doña Musique prend tout son épanouissement. Le livre s'achève sur l'analyse des méthodes de composition de Claudel, comparables à celles d'un symphoniste : « Dans le drame, les scènes appelées à se succéder, autant par le besoin d'opposer les rythmes que par les nécessités de l'action, apparaissent comme les phases diverses d'un grand jeu concertant auquel préside un thème, qui sert à la fois de motif d'unité et de diversité. »

MARIANNE MAHN.

La vie secrète de Madame Jules Baudley, par *Marcel Barrière*. Un vol. de 360 p. in-8. Emile-Paul, Paris, 1949. 300 fr. — Marcel Barrière a débuté dans les lettres, il y a fort longtemps, par une considérable étude sur l'œuvre de Balzac. Dans la suite, il écrivit plus de vingt volumes : roman social, roman de mœurs, chroniques, histoire, études de psychologie, d'esthétique, de critique... Emile Faguet le saluait comme l'un des esprits les plus vigoureux et les plus fins, tout à la fois, de notre temps.

Sans doute, *La vie secrète de Madame Baudley* est de l'histoire, et non du roman. Selon une formule de Georges Duhamel, l'historien est le romancier du passé, et le romancier est l'historien du présent. Marcel Barrière unit en sa personne cette double définition. De l'historien, il garde la précision, l'objectivité, la sûreté d'information, le sens critique. Du romancier, l'art de composer un récit et de camper des personnages. Mme Baudley (anagramme assez transparent) est une femme immensément riche, dont le rôle a été fort important dans certaines menées politiques réactionnaires de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Chemin faisant, l'auteur fait défiler devant nos yeux maintes personnalités dont il fut à même de connaître également la « vie secrète ». C'est donc bien de l'histoire, mais narrée par un pur balzacien. Mme Jules Baudley offre des traits de caractère aussi curieux que ceux des héros les plus pittoresques de la *Comédie humaine*.

A. O.

POESIE

LE PATRIARCHE ET SON TROUPEAU par ***Francis Jammes*** **(Mercure de France). — LE PELERIN DE LA FRANCE** par ***Paul Fort*** **(Flammarion). — POEMES EN PROSE** par ***Francis Carco*** **(Points et Contrepoints).** — Ce n'est pas sans émotion que

j'évoque ici le souvenir de celui qui tenait depuis trente ans cette chronique avec autant de générosité que de pertinence et d'amour profond de la poésie. Mieux que nul autre André Fontainas aurait su mettre en évidence les indéniables qualités d'un livre comme *Le Patriarche et son Troupeau* où sont pieusement rassemblées les dernières pages du maître d'Hasparren.

Ce recueil posthume, pour lequel Mme Francis Jammes a écrit une sobre et parfaite introduction, se divise en trois parties bien distinctes : *Le Patriarche et son Troupeau* qui a donné son titre à l'ouvrage entier, *Propos sur la Poésie* et les *Airs du Mois*. *Le Patriarche et son Troupeau* forme le début d'un quatrième volume de mémoires que l'auteur de l'*Angélus* n'a pas eu le temps de terminer. Ils vont de l'année 1907 à l'année 1912, qui est celle de la publication des *Géorgiques Chrétiennes*, et donc l'une des plus importantes de la vie littéraire de Jammes, car la plupart de ses admirateurs catholiques se plaisent à voir dans ce poème aux amples beautés dignes parfois de Lamartine le rayonnant sommet de son œuvre.

Dès les premiers chapitres de ces confidences nous suivons le grand poète du *Deuil des Primevères* sur la terrasse de Pau où P.-J. Toulet l'accompagna plus d'une fois en méditant une de ses précieuses contrerimes, et près de Lunéville où, dans le cabinet de travail de Charles Guérin mort depuis quelques mois à peine, il relut en tremblant le manuscrit de l'*Eros Funèbre*. Puis Jammes nous raconte ses rapides et bienheureuses fiançailles, son mariage sous le ciel automnal du Soissonnais, son changement d'habitation à Orthez, la naissance de sa fille ainée : Bernadette, et plusieurs de ses amitiés provinciales qui lui furent si douces et auxquelles il attachait tant de prix.

Les *Propos sur la Poésie* s'adressent à des jeunes gens et renferment des pages admirables sur Dante et sur François d'Assise que j'égale aux plus beaux passages des *Leçons Poétiques*. Et c'est à voix haute et claire, avec la simplicité qui ne l'abandonne jamais, que l'auteur de *Clairières dans le Ciel* affirme vers la fin de ces propos :

> Le poète est celui qui, en le frappant de son bâton, fait jaillir du roc, dans le village altéré, l'eau qui s'avance à pleins bords dans l'épais herbage. Et les usines naissent avec leurs tulipes de feu, des maisons ouvrières s'élèvent avec leurs gais jardins et des rumeurs d'enfants parce que le poète a découvert une veine de cristal joyeux.
>
> Cependant lui seul est seul, lui seul est pauvre, lui seul est magnifiquement dépouillé comme cette eau où se réfléchissent les cieux.

Dans les *Airs du Mois*, parus dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er décembre 1936 au 1er juin 1938, Francis Jammes nous offre enfin une sorte de journal, où la vivacité d'esprit et le goût du naturel s'unissent merveilleusement à la grandeur, et dont certains fragments pleins de religieuse sérénité comptent parmi les textes capitaux d'une œuvre que nous sommes nombreux à chérir.

La phrase célèbre de Georges Duhamel : « Ce sera sans doute un des étonnements de nos petits-neveux de s'entendre dire que Paul Fort ne fut pas le plus généralement aimé des poètes de son époque », écrite en 1913, reste vraie en 1949. Il ne semble pas, en effet, que la renommée du prince des poètes, pour grande qu'elle soit, corresponde à l'extraordinaire mérite de ses proses savamment rythmées où les pouvoirs mystérieux du symbolisme s'accordent avec tant de bonheur au charme pur des vieilles chansons populaires.

A soixante-dix sept ans, sa généreuse et riche inspiration demeure liée à la jeunesse du monde, et la vaste forêt de ses ballades est toujours accueillante aux voyageurs qui veulent, en s'y reposant, écouter bruire les feuillages. Plus que jamais Paul Fort se présente à nous comme le trouvère harmonieux de la nature, bien que l'âme humaine ne cesse pas d'être d'abord sa religion. Ce frère de Laforgue et de Keats, qu'on a souvent aussi comparé à La Fontaine et à Shakespeare, excelle tout ensemble dans la puissance lyrique et dans la plus aérienne des fantaisies. Aucun poète depuis Gérard de Nerval n'a mieux chanté les brumes légères de l'Ile-de-France, ni mieux loué la grâce flexible des amoureuses dans les villages aux doux noms.

Mais dans ce douzième tome de l'édition définitive des *Ballades Françaises* qu'il intitule non sans raison : le *Pèlerin de la France*, Paul Fort néglige de rendre hommage à sa province préférée. Ce ne sont que ballades angevines, cornouaillaises, poitevines, angoumoisines, saintongeaises, auvergnates, rouergates, albigeoises, toulousaines, commingeoises, basquaises, provençales, rémoises et champenoises. A lui seul ce livre abondant et varié, de plus de trois cents pages, a de quoi nous réjouir et de quoi nous enchanter. Il y a là un don presque miraculeux et, à défaut de concentration, un perpétuel épanchement de musiques, de couleurs et de parfums. Les pièces que la mélancolie effleure de son aile noire ne sont pas les moins suggestives, comme par exemple cette petite chanson camarguaise :

Que de jours tout amour enfuis à tire-d'aile!
Quel jour entre les jours fit l'amour infidèle?
Que sommes-nous sans nous, amoureux frère et sœur!
Qui nous a séparés, nous déchirant le cœur?
Quel dieu mit entre nous l'ampleur de ces lagunes?
Qui chante, pour ne pas pleurer, au clair de lune?

Beaucoup d'autres poèmes seraient à citer, et plus tard ils trouveront sûrement place dans une nouvelle anthologie des *Ballades Françaises*. On a dit que Paul Fort était mieux qu'un poète, qu'il était la poésie même. Je ne puis qu'approuver une fois de plus cette opinion et conseiller la lecture du *Pèlerin de la France* à tous ceux qui aiment la force créatrice, l'indépendance et la spontanéité.

On n'ignore pas que Francis Carco est un de nos poètes les plus

authentiques. Sa *Bohême et mon Cœur*, trois fois augmentée de 1922 à 1939, contient de brèves romances, dont quelques-unes nous font entrer dans un domaine nervalien où passent les fantômes de belles mortes, et surtout deux longues élégies dédiées à une *Ombre* et à l'*Amitié*. L'*Ombre*, qui est celle d'une fille perdue, sœur de la pauvre Ann de Thomas de Quincey, nous entraîne, au-delà du brouillard des capitales, vers ces hautes régions du rêve que nul d'entre nous ne se hasarde à nommer, et l'*Amitié*, qui est pleine d'accents évocateurs et lourds d'émotion, exalte à souhait le souvenir de compagnons disparus tels que P.-J. Toulet, Jean Pellerin, Alain-Fournier, André du Fresnois, Jean-Marc Bernard et Guillaume Apollinaire.

Mais, depuis très longtemps, il est chez Carco, à côté du poète en vers, un autre poète; et ses amis se rappellent volontiers qu'il a débuté dans les lettres, en 1911, par une plaquette de poèmes en prose publiée sous le titre d'*Instincts*. On retrouve d'ailleurs ces *Instincts* dans l'édition complète de ses *Poèmes en Prose* qui vient d'être mise en vente. Les deux premières parties d'*Instincts* sont formées de frémissantes et précises notations sur des bars, des beuglants, des caboulots, et d'impressions aiguës de villes et de campagnes méridionales. La troisième, d'une fougue plus impétueuse, s'achève sur un hymne d'inspiration rimbaldienne aux sauvages et pénétrantes rudesses, et dont voici un fragment :

— Je porte en moi des destinées éternelles comme cette terre magnifique. Rivages battus par l'océan, prairies calmes, montagnes et fleuves, j'ai votre simplicité. Vos attitudes — orgueil serein — sont les bornes de mon instinct. Ah! n'est-ce pas assez de vous avoir drapés comme une flamme sur mes reins, et que mon visage vous traduise avec des yeux gavés d'azur, ma bouche qui respire et mes joues qui sont mon être, vivant et charnel? La sève est forte comme l'alcool, je sais! L'amour tourmente mes flancs et me laboure d'élancements obscurs, c'est bien. Mais je vous tiens dans mon regard et si je veux arrêter mon souffle court, sur mes dents, vous criez et vous êtes affolés d'une épouvante mortelle.

Treize pièces inédites précèdent *Instincts* dans cette édition collective qu'il sera difficile de séparer dorénavant de la *Bohême et mon Cœur*. L'une d'elles, composée pour une rousse gitane qui danse et charme les serpents, nous séduit particulièrement par sa fiévreuse, enivrante et cruelle étrangeté; mais celle qui nous mène dans un climat de songe et d'aventure à l'embouchure d'un fleuve et parmi le sifflement des sirènes, est aussi des plus étonnantes.

Toutefois c'est dans *Au Coin des Rues* et dans *Sortilèges* que se rencontrent les meilleurs poèmes en prose de Francis Carco comme ce touchant *Souvenir*, où le Montmartre du Lapin Agile et des liaisons passagères est décrit avec tant de juvénile fraîcheur, et comme cette *Vénus des Carrefours*, véritable chef-d'œuvre d'un lyrisme vigoureux et tragique dont l'intensité garde en elle un trouble attrait de luxure.

Philippe Chabaneix.

Herbes foulées, par *Jean-Mathio* (Buenos-Aires, 1946). — Nous pensons que ce volume important par le nombre de pièces qu'il contient est le premier livre publié à ce jour par Jean-Mathio. A ce titre il est beaucoup plus qu'une promesse. Il révèle un véritable poète, sensible, inspiré, toujours maître de sa forme. Si nous avons quelquefois bronché sur certains mots, comme l'adjectif « convexe » qui accouplé avec le substantif « bonheur » n'est pas particulièrement heureux, si certaines images nous ont paru excessives, il y a tant d'excellent vers dans ce recueil et des pièces d'un art si parfait, que nous n'en chicanerons pas davantage l'auteur. S'il prend quelque liberté avec la forme fixe du sonnet, c'est toujours à bon escient et dans un sens qui n'est jamais déplaisant. Le nom de Jean-Mathio est à retenir.

Toi qui dormais entre mes bras, par *Robert Houdelot* (Editions Rombaldi). — Le prix Moréas a déjà consacré la réputation de ce poète qui est certainement le plus doué de sa génération. Le livre qui paraît aujourd'hui et dont quelques fragments publiés au Divan nous avaient donné l'avant-goût délectable, fait alterner, en un ensemble harmonieux, les poèmes en prose et les poèmes en vers réguliers de la plus stricte observance classique. L'ensemble de l'ouvrage est proprement admirable et nous ne reculerons point devant le mot de chef-d'œuvre. Il y a dans la composition de ce livre comme dans l'accent de cette poésie, dans la technique du vers comme dans l'essentielle pureté de la prose qui succède aux vers ou s'y mêle, sans rompre en aucune manière le climat de très haute poésie, une sûreté de facture, une aisance, une apparente facilité d'exécution qui sont véritablement la parfaite adéquation du chant avec ce qu'il exprime. Cette œuvre est une réussite équivalente à celle de Psyché. Une comparaison nous vient à l'esprit : l'art de Robert Houdelot est semblable dans sa nature expressive à celui que dans l'architecture des jardins sut généralement employer Lenôtre qui maria avec tant d'ingéniosité la rigoureuse ordonnance de la pierre avec la beauté plus libre des feuillages et créer des ensembles qui hors de toute ennuyeuse symétrie, donnent le sentiment de la plus parfaite harmonie.

Anthologie de la jeune poésie française, tome Ier (Supplément de la revue « Septembre »). — Nous sommes heureux de signaler ce florilège qui, faisant place à toutes les tendances de la poésie contemporaine, nous présente un premier choix de 45 poètes parmi lesquels outre des chefs de file et des poètes très connus comme Supervielle, Cocteau, Paul Lorentz, Philippe Dumaine, Gabriel Audisio, André Bellivier, Fombeure, Joë Bousquet, Yanette Deletang-Tardif, nous avons relevé avec satisfaction les noms de Louis Emié, Christian Dedeyan, Charles Ekilses, Christian Murciaux, que les lecteurs de ces compte rendus connaissent déjà. Nous nous réjouissons d'y voir figurer Roger Lannes avec Fernand-Marc, Roger-Michaël avec Edmond Vandercammen. Cet éclectisme dans le choix est des plus heureux et satisfait au meilleur goût. L'introduction à ce florilège nous annonce que sur plus de 300 poètes vivants, près de 300 ont été retenus. Le premier tome nous fait heureusement présumer de la qualité de ceux qui suivront.

Nocturnes, par *Jean Loisy* (Editions Points et Contrepoints). — Voici certainement un des poètes les plus doués de sa génération. Thierry-Maulnier a écrit une introduction très pertinente et pleine d'idées justes sur la poésie et l'art du vers par laquelle il situe exactement Jean Loisy dans l'admirable chaîne de la poésie traditionnelle française hors de laquelle il n'y a que balbutiements et vagissements. Jean Loisy est maître déjà d'une technique savante dont il connaît toutes les ressources. Son vers souple et musical est respectueux des hautes disciplines traditionnelles. Sa pensée n'en acquiert que plus de vigueur expressive. Ses poèmes ont un accent profondément humain par quoi ils nous touchent directement et atteignent, partant d'impressions personnelles, à la généralité psychologique. Rien de la nature ni de l'homme ne lui demeure étranger. Il a du souffle et parvient souvent à la grandeur par cela même qu'il exprime directement ce qu'il sent et nous le fait pleinement éprouver.

Jeunesse, pur fardeau..., par *J.-J. Van Dooren* (Editions du Sanglier). — Nous avons toujours plaisir à rendre compte d'un recueil de vers de J.-J. Van Dooren. Le poète très doué, influencé sans doute par Apollinaire, se dégage chaque jour davantage de cette emprise et sa personnalité s'affirme d'autant mieux qu'il ne renie point ses admi-

fations. S'il proscrit systématiquement la rime, ses vers sont fermement écrits et leur rythme nettement frappé. Le moindre souvenir lui est prétexte à songerie. Il recrée ainsi sa jeunesse et ses grâces et nous ramène avec lui dans le vert paradis des amours enfantines. Ce livre plein de grâce et de charme nous émeut constamment.

Jardins secrets, par *Claude Fourcade* (Editions de la Plaine, Paris, 65, rue de la Plaine). — Claude Fourcade est la seule poétesse française contemporaine qui ait été profondément marquée par l'influence de Moréas et qui ait développé selon sa sensibilité propre la leçon admirable de l'auteur des stances. Dans ce troisième recueil qu'elle publie aujourd'hui, les deux précédents étant « Les Fugitives » et « De flamme et d'ombre », nous retrouvons poussés à la perfection les caractères qui avaient alors imposé à l'attention du public lettré l'importance de ce poète du premier rang. La fermeté du trait, la sobriété de la forme, la concision et la pureté, définissent cette poésie si dense et si intensément significative. Le vers admirablement frappé et qui demeure infiniment souple en sa juste cadence, le chant d'un accent si personnel qui module si harmonieusement, nous charment et nous émeuvent irrésistiblement au plus profond de l'âme.

Les trois parties du livre : Halte dans l'ombre, Clairières, Les enfants du silence, s'ordonnent en une architecture noblement équilibrée où les sentiments fortement pensés se transposent en des paysages forestiers que traverse parfois l'éclat sombre d'un cor, évoquant l'automne et les pleurs de la biche traquée. Mais à travers ces belles images, ces tableaux si mystérieusement vivants, c'est un chant d'amour qui se développe en stances parfaites. Un amour poignant, déchiré par l'absence éternelle et qui survit à la mort. Point de cris désordonnés, aucun romantisme encombrant : c'est une passion profonde et secrète dont nous devinons les éclats pathétiques et la plainte immortelle dans la douceur à la fois tendre et cruelle d'une discrète mélodie dont les nuances infinies expriment une âme ardente et poétique.

Les Dormeuses, par *Louis Emié* (à l'Enseigne de l'homme méditant). — Cette très belle collection dirigée par l'excellent poète Philippe Dumaine, nous offre aujourd'hui, dans une présentation d'un luxe discret et raffiné, deux poèmes de Louis Emié : « Persephone » et « Les Dormeuses ». Le poète du « Nom du feu », de « l'Etat de grâce » et de « Ce Désert », dont nous avons rendu compte ici même naguère, poursuit dans le silence de la méditation et une hautaine solitude, son œuvre pure, sans concession au goût du jour, loin de toute réclame. Le poète, un des plus authentiques de ce temps, a vu son œuvre consacrée par le *Prix Jean Moréas*. Depuis, chaque poème qu'il livre au public marque un souci toujours plus attentif au bien faire. Et ceci n'est pas un mince éloge. Poésie intellectuelle au premier chef et de la lignée valéryenne, elle reste très personnelle par son inspiration. Dans ces deux derniers poèmes, nous relevons avec plaisir une part plus grande faite à la sensibilité dans l'expression d'une très haute pensée et le dépouillement d'une forme admirable.

Le Promenoir des Anges, par *Jean Perrin* (Editions Vent Debout, à Mattaincourt (Vosges). — Présenté par Paul Fort, ce livre devait nous retenir. Et puis, ce beau titre qui accroche le regard et qui est tout vibrant d'échos! Tout ce que nous attendions de ce recueil est tenu et au delà. Le Prince des Poètes ne pouvait s'y tromper. L'abbé Jean Perrin est un poète authentique, inspiré, savant et combien de chez nous par le sens de la mesure, le tact et la native élégance de son style. Le sentiment religieux qu'expriment ces poèmes s'incorpore tout naturellement à toute pensée, à la nature, à la vie. Il y a dans ces chants une liberté délicieuse où nous prenons le plus vif plaisir. Cette musique aérienne et quelquefois mystique, après avoir divinement caressé notre oreille, reste longtemps dans notre âme et l'émeut profondément. Un art subtil et souple, respectueux des règles traditionnelles, donne toute sa force et toute sa netteté à cette incantation majeure.

La France et le Soleil, par *André Figueras* (Les Cahiers d'art et d'amitié, Paul-Mauroussy, Paris). — Ce nouveau livre d'André Figueras affirme les dons et le talent de l'auteur de *Marche à l'Azur*, *Châteaux en Azur*, dont nous avons rendu compte dans cette rubrique. Son vers sonne bien, son inspiration généreuse et son émotion communicative savent se plier aux gênes exquises des lois traditionnelles et son lyrisme n'en acquiert que plus de force persuasive. Mais

toujours une tendance à une certaine forme oratoire se manifeste dans le mouvement de ces poèmes. Une sensible et belle préface de Fernand Gregh introduit sagacement le lecteur à ce nouvel ouvrage d'un poète jeune et très réellement doué.

Livres reçus. — Jean-Roger Fouquet : *Les trois genres* (Editions Pierre de Ronsard); Jeanne Coulon : *Mauves* (Demailly, éditeur, Lille); Hubert Dumas : *Au Fil de l'ombre* (Prélat); L. Paquette : *Témoignages* (Editions de la Revue Moderne); François Mortier : *Avec ou Sang* (Librairie Lavocat); Louis Sonneville : *Harmonica* (Editions de l'Ancre d'Or); Gaston Puel : *L'Era Daurada* (Editions de la Tête Noire, Albi); Henri de Venel : *Douceur d'Aimer dans un beau Jardin* (Editions Pierre de Ronsard).

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

Il me faut bien faire ici comme ont fait tant de mes confrères parisiens en leurs rubriques respectives ces dernières semaines, et m'excuser auprès de mes lecteurs d'avoir été tout un mois recluse par la grippe. L'actualité théâtrale se ralentit toujours quelque peu dans ces débuts d'année; cependant la Comédie-Française vient d'inscrire à son répertoire, presque coup sur coup, *Les Temps difficiles*, une des meilleures pièces d'Edouard Bourdet, et *l'Inconnue d'Arras*, une des plus marquantes également d'Armand Salacrou, et j'eusse aimé vous en parler autrement que par ouï-dire. La Comédie-Française accomplit une part essentielle de sa mission en éprouvant ainsi à tour de rôle des succès de naguère. Ses deux derniers choix étaient parfaitement judicieux. On ne peut s'empêcher toutefois de déplorer qu'elle souffre d'une telle disette de nouveautés véritables.

Un théâtre, si noble soit-il, ne peut vivre pleinement s'il aligne son destin sur celui d'un musée. Les deux missions sont différentes, pour la très humble raison qu'une pièce n'est pas un tableau. Ce ne sont certes pas les écrivains de théâtre qui manquent, mais il semble que leur attention soit distraite de notre grande scène : par quoi? pourquoi? Mauriac, Salacrou, Cocteau, Montherlant l'ont éprouvée. Pourquoi n'y reviendraient-ils pas avec une œuvre inédite? Anouilh, Sartre, Camus, Hériat et le Robles de *Montserrat*, pourquoi n'y tenteraient-ils pas quelque aventure? Dans la Maison qui a livré les batailles de *Tartuffe*, de *Figaro*, d'*Hernani*, de la *Parisienne* et des *Corbeaux*, du *Tombeau sous l'Arc-de-Triomphe*, il est bon que retentissent parfois les cris vivants du temps, fût-ce au prix d'un carreau cassé. C'est justement ce carreau cassé qui laisse renouveler l'air, et qui permet aux chefs-d'œuvre eux-mêmes de ne pas devenir momies.

Je souhaite à la Comédie-Française pour sa nouvelle année, et je sais bien qu'elle le souhaite aussi, une ou deux « premières » qui soient des « premières » authentiques.

Ne pouvant aller au théâtre, j'ai lu... J'ai lu du théâtre. Voici le tome I du Théâtre de Jean Cocteau : *Antigone, les Mariés de la Tour Eiffel, les Chevaliers de la Table Ronde, les Parents Terribles.* Autant d'aspects de ce Protée qui semble avoir eu pour dieu le

changement. Voilà tantôt trente ans qu'il est passionnément occupé de séduire et de surprendre, multipliant les acrobaties, les prestidigitations et les trucs d'éclairage, pour continuer d'étonner et de ravir un public qui s'applique, comme lui-même, à une constante et étincelante frivolité. Très conscient, très malicieux berger de snobs qui sait à point fouailler son troupeau, mais à qui il arrive aussi de prendre ses ouailles capricantes pour les authentiques représentants de l'humanité entière, et de jouer ainsi les trompeurs trompés... Il émerveille et il irrite par la souplesse de son mimétisme, saupoudré d'un semis de paillettes originales, par l'acuité d'une intelligence qui n'arbore ses fantaisies que pour mieux dissimuler le plus cynique de sa perspicacité. Il n'a pas son pareil pour monter un feu d'artifice ou une mystification, un chapeau 1910 aussi bien qu'un mannequin de vitrine 1950. Il devine toujours comment il faut tresser le laiton, peindre le fil de fer, lancer les rubans... et déclencher le feu de Bengale. Son génie propre, tout voué à jaillir sans repos en trouvailles qui successivement se contredisent, se démentent et se dévorent, l'apparente à ces grands artistes méconnus que sont les inventeurs de modes et les étalagistes. On n'en finirait pas de le remercier pour ces réussites toujours inattendues dont la broderie capricieuse court depuis tant d'années déjà à la surface de la vie parisienne; on n'en finirait pas non plus de le quereller pour avoir dissipé tant d'intelligence, tant de bonheurs de style à n'orchestrer que des fêtes, à n'organiser que de voltigeantes évasions. Nous voyons bien par ses préfaces, et aussi par ses articles, réunis dans *Foyer des Artistes*, qu'à chacune de ses pièces, et toujours par des moyens nouveaux, il a songé à plaire... Nous nous demandons, et nous lui en voulons de nous contraindre à nous le demander, s'il a quelquefois songé à durer.

Durer... « Voyez-vous, l'essentiel, c'est de durer »... J'entends encore l'étonnante Moreno scander cette parole avec un accent victorieux, pendant un entr'acte de la *Folle de Chaillot*. Elle tournait un film. Elle jouait le soir et, entre temps, elle notait ses *Souvenirs*. Trop intelligente, certe, pour se méprendre sur cette durée toute relative de nos destins d'acteurs, mais cependant orgueilleuse de son active longévité. Elle me disait cela entre deux anecdotes sur Mounet-Sully et la Comédie-Française de Claretie. Elle contait à merveille, plaçant le trait et l'épigramme avec une sûreté féroce, et leur ménageant le tremplin de sa diction magistrale, leur prêtant les résonances réticentes et amplificatrices tour à tour de sa voix particulière. Sa voix de tragédienne ironique. Que deviendront ces amusants croquis, privés d'elle, réduits au seul texte imprimé? La raillerie meurt vite... Que ne nous a-t-elle laissé des études solides sur les grands artistes qu'elle a connus. Des études comme celle, précisément, que Robert Kemp lui a consacrée, et qui fait à ses *Souvenirs*, la plus riche préface? Elle aurait

eu tant à dire! Elle avait tant vu, et su voir. Elle avait, dans ses jeunes années vouées au théâtre classique et aux poètes symbolistes, servi de si belles causes! Et les noms des films qui l'ont rendue illustre se sont vite effacés... Elle a duré... jusqu'au bout d'une très longue vie. C'est déjà beaucoup pour une comédienne, mais elle était de celles qui eussent pu durer au-delà d'elles-mêmes...

Sa cadette de quelques années, Jeanne Delvair, qui fut, sur la fin de sa très noble et pure carrière, doyenne de la Comédie-Française, et qui vient de mourir, a eu des obsèques qui marqueront une date dans l'histoire de notre profession. Je les signale tout particulièrement à André Villiers qui, après avoir si amplement étudié la mystérieuse *Psychologie du Comédien,* nous a donné, sous ce titre volontairement cruel, la *Prostitution de l'acteur*, la plus loyale, la plus attentive histoire des vicissitudes de notre condition sociale. André Villiers, parmi les signes de l'heureux changement des temps, n'avait pas manqué de noter la fondation, voici je pense une vingtaine d'années, de l'*Union Catholique du Théâtre.* Jeanne Delvair était, depuis deux ou trois ans, présidente de cette union. Elle est morte dans un hôpital tenu par des Dominicaines; c'est dans la chapelle de cet hôpital, situé en banlieue, que furent célébrées les funérailles, sans aucun agrément musical que le grégorien chanté par les religieuses, sans aucune pompe, que la communion d'un grand nombre d'assistants, sans aucun discours, qu'une discrète et profonde allocution de l'aumônier de l'Union. Entrée naguère dans le Tiers Ordre Dominicain, elle fut, selon la règle, vêtue pour son cercueil de l'habit monastique, mais par une disposition spéciale dont la symbolique fut nettement soulignée, c'est sur sa blanche tunique de tragédie que fut placé le manteau de bure noire.

Aucun des assistants, je pense, et notamment les jeunes du Conservatoire qui étaient là nombreux, n'oubliera cette cérémonie si simple et si chargée de sens. Et sait-on, dans les capricieuses mémoires humaines, ce qui, finalement, durera le plus, de la gloire de Moreno ou de l'effacement de Jeanne Delvair?

Dussane.

CINEMA

UNE SI JOLIE PETITE PLAGE. — C'est en somme l'histoire d'un jeune homme qui a tué une chanteuse connue. Mais ce n'est pas un film policier. C'est en somme l'étude impitoyable d'un milieu de petits bourgeois. Mais ce n'est pas un film réaliste. Je suis embarrassé pour définir cette œuvre d'un mot. Si pourtant je devais m'y résoudre, je dirais : *Une si jolie petite plage* est un film poétique.

Le point de départ est indiscutablement original. Le meurtre est la donnée première, sans qu'on sache jamais comment il fut commis, et sans même qu'on voie jamais la victime. Je ne me sou-

viens pas que cette gageure — tenue naguère par le romancier anglais, Maurice Baring, mais sur un thème romanesque — ait souvent tenté les cinéastes. L'éclairage central est projeté sur l'assassin. Il n'est pas, comme le veut l'adage policier, retourné sur le lieu du crime. Mais sur le lieu de son enfance. Cette seconde donnée, bonne en soi, est exploitée d'excellente manière. Nous sommes sur une petite plage du Nord, anonyme, où espèrent guérir les victimes de la tuberculose osseuse, et qui se présente à ce titre comme rivale de Berck. Le héros, enfant de l'Assistance publique, fut élevé là — maltraité serait mieux dire — par le patron d'un petit hôtel, où l'été fréquentent les malades et quelques touristes égarés. L'hiver, s'y retrouvent autour du comptoir les voisins, le facteur, le garagiste, et viennent en week-end quelques rares industriels des villes proches, accompagnés de leurs épouses. Enfant, le héros devait se lever à cinq heures, tirer l'eau à la pompe, vaquer à des soins domestiques exténuants, incessants, tels qu'on les confie ordinairement aux adultes. Si l'on veut, nous sommes dans une anecdote de Dickens ou de Victor Hugo. Mais le ton est tout autre, comme on va le voir. Cette existence d'enfant martyr, nous ne la connaissons qu'indirectement, comme le drame lui-même, et son intelligibilité. Tout un jeu de personnages de remplacement s'insère ici, avec une miraculeuse efficacité. C'est un autre enfant de l'Assistance qui accomplit les basses besognes au moment du retour du héros; c'est la femme d'un industriel qui séduit le jeune garçon, comme naguère fut séduit — puis, en somme, enlevé — le héros lui-même, par la chanteuse qu'il a finalement assassinée. Ainsi pouvons-nous imaginer ses motifs, dans quelle sordidité morale il vivait, et qu'il n'avait guère d'échappatoire. S'il est un défaut dans cette construction, c'est, je crois, celui-ci. Pour que les propriétaires de l'hôtel ne reconnaissent pas leur ancien domestique, l'auteur a simplement imaginé de changer les propriétaires. Rien à objecter juque-là. Mais ce qui offense quelque peu la vraisemblance, c'est d'avoir fait, de l'ancien propriétaire, un paralytique muet, témoin impuissant et enragé du retour de celui qu'il martyrisa naguère. Voilà un effet gratuit un peu poussé, et voilà une bien grande coïncidence. A quoi l'auteur répondra que ce personnage muet assure de saisissante façon le lien entre le passé et le présent, qui font la trame de son histoire. En revanche, l'idée de ne faire connaître la chanteuse que par un de ses disques appelle qu'on rende les armes. On aura, je crois, compris l'histoire, comme l'ensemble des procédés narratifs, si j'ajoute que la vie de la chanteuse et de son entourage est expliquée par la présence d'un de ses amants, cynique, roué, ignoble, venu là pour récupérer quelques-uns des bijoux qu'il soupçonne à tort le jeune homme d'avoir volés à sa victime; enfin que le jeune homme lui-même, dans son exigeant romantisme, se donne la mort, plutôt que de fuir en Belgique, ou de se livrer aux gendarmes.

Telle est l'histoire, telle est la matière dramatique, telle est la construction. Je crois avoir dit ce que le scénario a d'exceptionnel. Il est d'un jeune acteur, Jacques Sigurd, l'une des intelligentes recrues du cinéma français. C'est lui qui a signé le dialogue, généralement excellent, je veux dire en situation, rigoureux et significatif toujours, nourri de bonnes idées, comme de faire s'entrecroiser deux conversations, et auquel je ne reproche qu'une demi-douzaine de répliques où perce un assez puéril parti pris de « dureté ». Mais ce grief n'est pas bien grave. Les paroles qu'il met dans la bouche de ses personnages sont en général si bien venues — si caractéristiques d'un état social, et d'une telle efficacité dramatique —, qu'on les croirait improvisés sur-le-champ par des interprètes admirables, qui jouent en équipe et qui jouent de l'intérieur. Gérard Philipe tient le rôle principal. Ce garçon est la révélation par excellence de la scène et de l'écran français depuis la libération du pays. Je crois que jamais il n'a trouvé de rôle pareillement sur mesure, le *Diable au Corps* inclus; grâce à quoi nous oublierons sa pitoyable incarnation de Fabrice. Sa partenaire, la servante qui tendrement le console et le conseille, — si ce dernier mot peut avoir un sens ici —, est Madeleine Robinson. Elle est son égale. Mais il y a mieux. Il arrive souvent que les rôles secondaires, dans le cinéma français, soient tenus d'une manière caricaturale ou théâtrale, ce qui est sensiblement la même chose. Rien de tel ici. Il n'y a pas une fausse note.

J'ai dit que les interprètes jouent en équipe. Ce mot explique tout le film. Si chaque trait, visuel et verbal, fait mouche, c'est pour s'ajouter, faire boule et faire bloc. Il y a trois ans, je crois — exactement, depuis *Brève Rencontre* — que je n'avais pas vu récit cinématographique d'une si robuste, d'une si impeccable, d'une si infaillible homogénéité. C'est ici le lieu de dire le mérite du metteur en scène Yves Allégret. Son film est l'un de ceux qui mettent le point final à la querelle — caduque, oiseuse, mais qui périodiquement renaît de ces tristes cendres — du muet et du parlant. C'est un honneur qu'il partage bien entendu, et par définition même, avec le scénariste et dialoguiste Jacques Sigurd. A leurs deux noms doit être associé celui de l'excellent opérateur Alekan. Deux ou trois fois, je me suis demandé s'il ne faisait pas de la belle photographie pour le plaisir de la chose, et sans que cela ressortisse à l'inéluctable nécessité interne de l'histoire. Ici, Yves Allégret l'a placé en situation de bout en bout. Quand il s'est agi de situer les personnages dans un décor vrai, de leur prêter le geste ou le mot qui les campe à jamais, chacun s'y est appliqué, décorateur, dialoguiste, opérateur, interprètes, et premièrement, bien entendu, le metteur en scène qui dirige ces derniers, et l'opération entière, et qu'on nommerait mieux le metteur en œuvre. Mais ces cadrages concertés, cette sûreté de la photographie en extérieurs, cette merveilleuse et continue tangibilité de la pluie (et il pleut,

comme il est plausible en ce lieu de France, pendant toute la durée d'un film dont l'action s'écoule en quelques jours), cette picturalité consciente, cette symphonie visuelle, où les images sont mises en valeur dans leur déroulement, et pourtant cette absence de complaisance, tout cela est à porter intégralement au crédit d'un homme qui se classe dans le peloton de tête des opérateurs mondiaux.

Peut-être dois-je mieux expliquer encore pourquoi ce film est exemplaire. Yves Allégret a su ménager dan son récit les zones de silence où l'image seule et l'interprétation muette, font avancer le drame. L'efficacité est partout. Le mot, le son, l'image se conjuguent pour atteindre presque à la perfection du récit cinématographique. Joignez une ligne dramatique qui se déroule sans aucun souci des conventions. L'argument tarde à se nouer, puis se dénoue une fois atteint le sommet dramatique de l'œuvre — la certitude objective du crime commis par le héros —, sans que le rythme du récit se précipite de manière forcenée, sans déchaînement de courses et de poursuites, et selon la démarche longuement concertée par le scénariste et le metteur en scène, et le drame demeure tout intérieur. Tout au plus peut-on regretter que la musique de Maurice Thirier soit pareillement réduite, aux dépens de la plus grande assimilation du film; mais n'entrons pas en filmologie. Et la fin! Deux personnages secondaires, venus contempler l'horizon sous leur parapluie, dans une attitude pharisienne, une attitude de dimanche matin, disparaissent, exemplaire incarnation de la si jolie petite plage, couple de mime et de cinéma muet, disparaissent dans un long travelling arrière, qui découvre l'horizon de sable et d'eau, les abandonnant dans le lointain, silhouettes fragiles et misérables.

J'ai vu *Une si jolie petite plage* en présentation privée. Yves Allégret avait prié là quelques amis. Il avait, je crois, de bonnes raisons de craindre pour la carrière de son film. Il avait exigé de ses invités qu'ils lui disent leur avis avec une franchise exempte de politesse chinoise. Sur la dernière image, se leva Jean Cocteau. Je n'ai pas toujours beaucoup aimé Jean Cocteau. Mais enfin, c'est un fameux grand sorcier. Il sait de grandes vérités, et quand il a raison, il n'a pas raison à demi. Il se leva donc, serra la main d'Yves Allégret; et je crois bien l'avoir entendu prononcer le mot de chef-d'œuvre.

Jean Quéval.

Un mois en Angleterre. — J'ai eu la bonne chance de passer un mois en Angleterre assez récemment. Il s'y passe beaucoup de choses sous la surface unie des manières et malgré les bureaux qui ferment à cinq heures. Il serait fort inconséquent de prétendre rendre compte de ce séjour, — de mes entretiens avec des metteurs en scène, des scénaristes, des critiques, des films vus, des studios visités — en quelques notes rapides. Aussi mon ambition est-elle à la fois plus désinvolte et plus modeste. Tout d'abord dois-je dire ma gratitude à Miss E. Arnot Robertson, à David Lean, à John Madison, à Mr. Marf-

fy, à Mr. David Russell, à Paul Sheridan, qui tous ont fait preuve à l'égard du critique étranger — car si peu qu'on soit étranger à l'Angleterre, on y est tout de même, inéluctablement, l'étranger — d'une gentillesse et d'une patience à toute épreuve. Je crois qu'elles ne s'adressaient pas qu'au Français d'une anglophilie ancienne; mais plutôt au modeste représentant d'un art national qu'ils vénèrent et, selon moi, surestiment. Se recommander du cinéma français dans les milieux du cinéma britannique, c'est le sésame qui ouvre toutes les portes et tous les sourires. — J. Q.

Independent frame. — *Frame :* cadre; ou, si l'on préfère : l'arrière-plan du décor. David Rawnsley a inventé la méthode dite de l'*independent frame.* C'est-à-dire que les opérateurs photographient le décor dessiné; le procédé nécessite l'élaboration d'un découpage technique plus détaillé qu'à l'ordinaire, et qui fasse un plus grand appel aux ressources variées de la rhétorique cinématographique, ainsi que beaucoup de soin et d'ingéniosité pendant la dernière phase de la production, celle où les comédiens prennent place dans le décor déjà photographié. Mais, pour l'essentiel, et pendant la plus grande durée de la projection du film, l'*independent frame* a pour définition centrale le divorce entre le décor et le comédien. Ce procédé comporte deux avantages évidents : la possibilité pour le metteur en scène de concentrer tout son effort sur la direction des comédiens, et la réduction sensible du prix de revient. Cette dernière est obtenue, outre la suppression de la fabrication de décors coûteux, grâce à la diminution sensible du temps de tournage. N'allez pas croire que cette excursion exceptionnelle au domaine de la technique pure soit déplacée dans les colonnes académiques du *Mercure.* Car cette réduction du prix de revient — de moitié, dès maintenant, mais qui sera bientôt beaucoup plus considérable — agira comme un instrument de libération du cinéma en ce sens que le problème de la rentabilité des films cessera d'être une spéculation hasardeuse sur les réactions du plus grand nombre. En d'autres termes, il deviendra possible de se libérer de l'affreuse démagogie commerciale qui a pris, chez les producteurs, un caractère impératif et obsessionnel, pour concevoir enfin des films destinés à des clientèles différentes, et qui pourront ainsi s'affranchir souvent de la sottise et du poncif. L'histoire ne finit pas là. La substitution de la camera de télévision à la camera cinématographique ordinaire améliorera encore le procédé de l'*independant frame.* Peut-être aurai-je à vous en reparler avant longtemps.

Warning to wantons. — Ce film, dont le titre français pourrait être *Une coureuse apprend à vivre,* est le premier réalisé en Angleterre selon la méthode de l'*independent frame.* Il a coûté 125 millions de francs, au lieu, croit-on généralement, de 250. Jusqu'ici, très bien. Il n'est que de persévérer afin de faire mieux encore. Quant au film, considéré comme film-témoin, il appelle deux réflexions nettement distinctes, et qu'il convient cependant de ne pas isoler l'une de l'autre :

— Techniquement, il m'apparaît que la partie est gagnée, au moins quant à l'essentiel, qui est l'intégration du décor dessiné dans l'action; resterait à savoir dans quelle mesure une insuffisante maîtrise de la technique nouvelle peut être considérée comme responsable d'un montage assez lent par endroits, ainsi que d'éclairages parfois peu satisfaisants;

— Mais il demeure en tout cas que le progrès technique ne suffit pas à tout; à quoi les gens de cinéma ne réfléchissent jamais assez.

Car il est finalement fâcheux que ce film-témoin soit un assez méchant film : imaginez un René Clair sans le génie de René Clair, sans personnalité, et un peu bien longuet. Une Française, Anne Vernon, tient le rôle principal avec agrément et habileté; son partenaire, Harold Warrender, interprète un rôle de naïf avec un art très sûr; le metteur en scène est Donald Wilson.

Le documentaire et la société. — Le *Central Office of Information,* qui a succédé au ministère de l'Information du temps de guerre, est un producteur de documentaires, tout comme il est le producteur des dessins animés de Halas et Batchelor. En quoi il donne leur chance à des jeunes, aide à perpétuer la tradition centrale du cinéma anglais, et sert ses propres fins d'information, d'enseignement ou de propagande. Mon ami John Madison a bien voulu me montrer quelques-uns des plus récents documentaires ainsi réalisés. Il en est un premier sur l'art du ballet; un second sur la psychologie de l'enfant devant un monde à découvrir

(comment il faut, et comment il ne faut pas, le guider, etc.); un troisième sur cette insémination artificielle du bétail qui contribue à augmenter sensiblement le cheptel anglais. Jean Painlevé a dit le premier que le documentaire anglais se définit d'abord par l'utilité sociale.

L'industrie et le gouvernement. — Dieu me garde de préjuger des conclusions d'une enquête en cours comme de me mêler des affaires des autres. Mais enfin, le fait est qu'une enquête est en cours, à l'initiative de l'Etat, sur le mécanisme de distribution et d'exploitation commerciales des films dans le Royaume-Uni. Tout ce que j'en puis et désire dire est que le principe en est sain. Car il y a bien quelque chose d'anormal quelque part dans une industrie protégée au point que 45 % des films des circuits commerciaux sont de nécessité marchandise nationale, où cependant il y a 15 % de chômage, alors que le chômage interprofessionnel, à l'échelle nationale, n'excède guère 1 %; où distributeurs et exploitants gagnent de l'argent, alors que les producteurs affirment en perdre. Comme en France, il y a, il me semble, les imputations comptables erronées, qui sont le fait d'une industrie de conception économique malsaine, et qui la font apparaître déficitaire quand elle ne l'est pas vraiment. Chez nous, c'est toute la politique de la distribution qui est à reprendre. Pour l'Angleterre, attendons la fin de l'enquête.

Studios et prix de revient. — L'invité ne crache pas dans les plats. Peut-être puis-je toutefois former deux ou trois remarques, inspirées par les quelques heures passées dans les studios anglais, qui sont d'un caractère si général, et qui sont si fâcheusement familières à tous les producteurs et à tous les metteurs en scène du Royaume-Uni, que personne, je l'espère, ne s'en formalisera. Voici. La toute-puissance des syndicats a engendré une telle démultiplication des fonctions techniques, et de telles exigences, non de plein-emploi, mais de sur-emploi, pour ne rien dire des tasses de thé, qu'on voit dans un studio anglais dix personnes au moins là où une seule suffit dans un studio français, et qui s'acquitte de sa tâche avec bonne grâce, prestesse et efficacité. Joignez une certaine disposition anglaise à s'en remettre aux seules vertus de l'organisation et de la division du travail, voire de l'assoupissement, et qu'il y a saxon dans anglo-saxon. Cet état des choses, et qui tourne à la farce, explique en plus grande partie qu'un film anglais bon marché soit un film de 180 millions de francs (qu'on tournerait en France pour 25 millions). Que les films anglais soient en moyenne supérieurs aux films français — la critique anglaise tient pour la thèse inverse, ce qui se comprend mieux quand on sait qu'elle voit peu des nôtres — s'explique en grande partie par là.

Films commentés. — Une honnête expérience des ciné-clubs me laisse assez indécis et mal à l'aise sur la valeur du travail d'exégèse qui s'y accomplit. Trop souvent l'auditoire comme le commentateur se montent le cou et se tendent des perches équivoques, si vous me suivez. Il s'agit d'assumer qu'on en sait plus qu'on n'en sait réellement. C'est pourquoi j'aime que les Anglais, gens sérieux, aient fait une première expérience d'initiation valable, dont au moins le principe est irrécusable. Il s'agit d'un commentaire de description analytique et critique intégré à plusieurs scènes, ou à une séquence, d'un film. Dans le cas qui m'occupe, le film d'Harry Watt, *Les Overlanders*, commenté par Dilys Powell, critique du *Sunday Times*. Je dois ajouter malheureusement que l'expérience, quelque estime que je porte à Dilys Powell, eût été plus probante encore, si le metteur en scène, qui est après tout le mieux placé pour connaître ses intentions comme les difficultés qu'il dut résoudre, eût rédigé lui-même le commentaire.

Miss E. Arnot Robertson. — La firme américaine *Metro-Goldwyn-Mayer* eut un jour l'incroyable toupet de se plaindre publiquement des critiques de Miss E. Arnot Robertson, certainement parmi les meilleures qui fussent jamais écrites, sous le prétexte cyniquement mercantile que leur auteur était « étrangère au goût du public ». Miss E. Arnot Robertson (qui, incidemment, est aussi une bonne romancière) attaqua la *Metro-Goldwyn-Mayer*. A la surprise générale, elle perdit son procès. Depuis, elle a rassemblé les fonds qui lui permettront de faire appel devant la Chambre des lords. Il faut qu'elle gagne. Il y va de la nécessité de ne pas permettre à l'impudeur des marchands d'Hollywood de créer pareil précédent en Europe. A la vérité, c'est un aspect de la liberté d'expression qui est en cause. J'ai bonne confiance que nombreuses

seront les signatures françaises — de scénaristes, de metteurs en scène, de critiques, voire de producteurs — qui apporteront leur efficace sympathie à Miss E. Arnot Robertson. Inconséquent celui qui perdrait de vue qu'en cette affaire nous sommes tous dans la même galère.

MUSIQUE

MORT DE DYNAM-VICTOR FUMET. — *Opéra-Comique* : GUIGNOL, opéra-bouffe de cape et de trique, livret d'Henri Fabert et Justin Godard, musique d'André Bloch. — Discrètement, comme il vécut, Dynam-Victor Fumet est mort le 4 janvier à l'âge de quatre-vingt-un ans, et c'est à peine si quelques échos dans la presse quotidienne ont signalé la disparition d'un musicien qui fut pourtant l'un des esprits les plus originaux de ce temps, un des plus indépendants aussi — ce qui explique sans doute le silence fait autour de ses productions. Il est vrai que D.-V. Fumet s'appliqua constamment à se tenir effacé, laissant ses œuvres aller au caprice de la fortune qui sourit de préférence aux habiles. Il ne manquait point d'audace, cependant, mais c'est pour les constructions de son art qu'il en réservait l'emploi, tenant dans l'ordinaire de la vie la simplicité pour vertu et ne cherchant guère à séduire ceux qui dispensent la gloire et les profits. Il aurait pu tout autant, plus même, que beaucoup d'autres, se targuer de mérites certains, se prévaloir de relations et d'amitiés illustres; mais point : il se tint obstinément à son banc d'organiste, demeura jusqu'au dernier souffle à son poste de maître de chapelle d'une petite paroisse de la Maison Blanche, tout près de la barrière d'Italie, et vécut heureux, certes, puisqu'il ne demanda rien à la vie hors de l'estime d'un tout petit nombre et de la satisfaction du devoir accompli. Et la mort l'a pris au moment où il terminait son propre *Libera.* Peut-être a-t-il songé — s'il eut le temps d'en sentir les approches — que Mozart était parti de même, travaillant à son *Requiem*; mais assurément il n'a point tiré de ce rapprochement d'autre fierté que la joie du croyant à qui il est permis d'achever sa vie sur une prière.

Au Conservatoire, il avait été l'élève d'Ernest Guiraud, comme Debussy, puis de César Franck. Fort bien doué, il était admis à dix-sept ans à concourir pour le Prix de Rome; mais nul ne prévoyait qu'il pût jamais plaire à ses juges; au contraire, on s'accordait à le trouver trop audacieux, trop indépendant pour plier ses hardiesses aux usages académiques. Parmi ses camarades, parmi ses maîtres plus encore, Fumet s'était fait la réputation d'un « anarchiste » aussi peu respectueux des règles enseignées dans la maison que des conventions bourgeoises. Comme Maurice Emmanuel, cet autre grand indépendant, et dès l'école, champion de la musique modale, classé de ce fait « révolutionnaire dangereux », Fumet fut éliminé avant l'épreuve suprême. Il dut cependant à son passage rue Bergère une culture solide, une parfaite connaissance du

métier, et s'il s'affranchit des contraintes scolastiques quand il lui plut, nul ne put dire que ce fut jamais par ignorance.

Ce fut surtout à César Franck qu'il dut sa formation — non point celle qui met en pratique les lois essentielles de l'art, mais celle qui soumet l'esprit aux disciplines les plus hautes, et, par l'exemple, aide un homme à devenir lui-même en découvrant sa personnalité. L'influence de César Franck sur D.-V. Fumet fut profonde et durable, plus sensible peut-être en ses effets lointains qu'en ses manifestations immédiates. A vrai dire, Fumet, s'il fut l'ami de Paul Dukas, de Pierre de Bréville, de Guy Ropartz et de Vincent d'Indy, ses condisciples ou ses contemporains, ne fut pas de ceux qui formèrent la « bande à Franck », où se joignaient aux jeunes musiciens précités Henri Duparc, Ernest Chausson, Charles Bordes. La « bande » : le mot dénigrant avait cours quasi officiel au Conservatoire où, sous Ambroise Thomas, le « père Franck » était regardé comme un séditieux, coupable de moduler avec une hardiesse répréhensible, et propagateur d'un chromatisme scandaleux, un professeur auquel on faisait payer la séduction que ses vertus exerçaient sur les élèves par une affectation de dédain et par cent humiliations. Fumet resta donc fidèle au « père Franck », et, par son désintéressement, par la simplicité, par le recueillement et la dignité de sa vie, son existence fut comme une réplique de celle de son maître.

Ce ne fut pas sans quelques détours qu'il parvint à tant de sagesse : à dix-neuf ans, ses études achevées, obligé de gagner sa vie, D.-V. Fumet entre au Chat-Noir pour y diriger le petit orchestre accompagnant la projection des spectacles d'ombres. Ceux-ci attirent boulevard Rochechouart, puis rue Victor-Massé, une clientèle curieuse de se mêler à la bohème artiste, amusée d'être servie par des garçons portant l'habit brodé de vert des membres de l'Institut, et sûre, au surplus, d'y trouver ce singulier mais savoureux mélange d'idéalisme et de fantaisie, de gaillardise et de poésie, de mysticisme et de sensualité, si bien défini par Jules Lemaître dans ses *Contemporains*. Les « ombres » d'Henri Rivière, sa *Tentation de saint Antoine*, sa *Marche à l'Etoile*, sa *Phryné*, sa *Sainte Geneviève de Paris*, son *Enfant prodigue*, son *Juif errant*, le commentaire poétique et musical dont les accompagnait Georges Fragerolle, firent beaucoup pour le renom du Chat-Noir, autant sans doute que la causticité de ses chansonniers, les « quatre-vingts rimeurs » embarqués sur la galère de Salis et que chanta Armand Masson, citant parmi eux « Léon Bloy doux comme la teigne », « Jean Moréas, venu d'Athènes »... Fût-ce au Chat-Noir que Fumet rencontra Léon Bloy? Celui-ci n'a jamais renié la reconnaissance qu'il dut à Salis; il l'a, au contraire, affirmée dans la dédicace de ses *Propos d'un entrepreneur de Démolitions* : « J'étais dans l'obscurité, dans une crotte infinie, dans le néant. Tu m'as ramassé, essuyé, réconforté, et me voilà quasi célèbre. Quelle que soit ma

destinée d'écrivain, je n'oublierai pas que tu as été le généreux et le vaillant qui m'a ouvert la porte que tout le monde jetait à la figure du vagabond famélique, avec le fracas de l'épouvante ou le grincement du dédain. »

C'est au Chat-Noir aussi que Fumet retrouva Erik Satie, comme lui ancien élève du Conservatoire. Et c'est à Satie qu'il passa une baguette que le successeur ne garda guère, car il se brouilla avec Salis et alla se faire embaucher comme « tapeur à gages » à l'auberge du Clou, avenue Trudaine — où il devait connaître Debussy.

Entre le fantaisiste qu'était Satie, et D.-V. Fumet, il y avait, au moins à ce moment-là, deux liens : leur commun amour de la musique et leur souci de rajeunir les formes usées, d'une part; d'autre part, un même goût de s'opposer au réalisme de leur temps, une même soif mystique. Satie écrit les *Gymnopédies*, que Debussy orchestrera et fera connaître en les dirigeant à un concert de la Société Nationale; mais en même temps, il s'affilie aux Roses+Croix, compose la musique du *Fils des Etoiles*, de Péladan, les *Sonneries de la Rose+Croix*, le *Prélude de la Porte héroïque du Ciel*, dont les harmonies, a dit Charles Kœchlin, semblent « empreintes de la timidité d'un primitif qui découvre à lui seul un nouveau monde ». Et il écrit sur le livret de son ami Contamine de Latour, féru d'ésotérisme, un « ballet chrétien », pour personnage unique, « accompagné de spiritualités », *Uspud*.

Fumet, lui aussi, est de plus en plus attiré par l'occultisme; et cela encore n'est qu'un détour — le même qui a ramené J.-K. Huysmans vers la foi. Fumet gardait un esprit trop profondément franckiste pour s'égarer longtemps : il ne semble pas douteux que l'art du « père Franck » l'ait aidé à se convertir. Fumet n'a-t-il pas dit de son maître : « Le travail n'était pour lui qu'un perpétuel hymne de reconnaissance envers la miséricorde divine. Franck ne connaissait pas de doute, hormis sur sa propre valeur, et il était libéré. » La libération vint aussi pour le disciple, et lui non plus n'eut après cela d'autre doute que sur lui-même et sur son œuvre.

Peut-être même en eut-il trop : son détachement fut extrême, et pourtant il ne cessa pas de produire, tout en se consacrant scrupuleusement à ses fonctions de maître de chapelle de Sainte-Anne de la Maison Blanche : œuvres religieuses, d'abord, mais aussi œuvres profanes. Les grandes associations parisiennes s'ouvraient devant lui, trop rarement : Fumet n'était pas homme à solliciter qui que ce fût, et il fallait que ses amis rappelassent parfois aux musiciens trop oublieux qu'un vieux compositeur, tenu en haute estime par ses pairs — un Dukas, un d'Indy, un Ropartz — vivait solitaire dans un faubourg parisien et qu'il continuait d'y œuvrer paisiblement. Alors on voyait paraître sur les affiches quelque poème symphonique : *Vénus sortant des eaux*, le *Triptyque symphonique*, quelque ouvrage dont le titre symbolique évoquait les préoccupations métaphysiques du musicien solitaire : le *Cantique du Fir-*

mament, le *Mystère de la Terre*, le *Sommeil d'Adam*, la *Prison glorifiée*. Quelques jours plus tard, il se trouvait bien un ou deux critiques pour en rendre compte avec sympathie, pour s'étonner qu'un tel artiste, possédant si parfaitement le « métier », vécût sans plus de contacts avec le monde des musiciens et avec le public. Certaines de ces phrases sonnaient comme un *mea culpa* — car il y avait beaucoup de notre faute, à nous tous, si cette injustice s'était si longtemps prolongée. Il fallait qu'elle prît fin, on se le promettait. Mais les mois, les années passaient; quelque fragment d'un ouvrage de D.-V. Fumet revenait par hasard sur une affiche parisienne, et, la lisant, on ressentait comme un remords...

La discrétion de D.-V. Fumet ne suffit pas à expliquer l'ombre qui, en son vivant même, s'est répandue sur sa production. Il serait au moins consolant de penser que la mort, qui pour tant d'autres, est une entrée définitive dans le silence et dans la nuit, ne peut être pour ce juste qu'une entrée dans la lumière réparatrice des injustices dont il dut souffrir, si indifférent qu'il pût être aux vanités de la gloire. Et que, de tout ce qu'il nous a laissé, des pages survivront pour attester en même temps sa foi dans son art et sa foi dans un monde de lumière.

Le Guignol lyonnais, quittant son tréteau, s'est installé à l'Opéra-Comique; mais pour cette prise de possession d'une scène nationale, il a grandi. Le pantin est devenu un homme, pourvu de deux jambes comme tous les humains, et il a renoncé à la « pratique », dont il est certain qu'un chanteur ne saurait s'accommoder. Car M. André Bloch lui fait chanter une musique raffinée, telle qu'on la pouvait entendre d'un musicien excellent. Le dommage est que ce maître en l'art de manier l'orchestre — je tiens *Kaa*, *Au Béguinage*, et la *Suite palestinienne* pour de vrais chefs-d'œuvre — ait fait choix d'un livret qui trahit ses intentions. Les aventures de Guignol, de Madelon, de Gnafron — trinité chère aux Lyonnais — s'acharnant à poursuivre un bandit coupable d'avoir enlevé la jeune Isabelle pour tirer rançon d'une riche famille, ne parviennent pas à intéresser, et les longueurs, les coups de théâtre trop prévus, les artifices d'une mise en scène qu'il faudrait naïve et qui n'est qu'inutilement compliquée, laissent bientôt le spectateur indifférent. Comment goûter alors comme ils le mériteraient de l'être les moments heureux d'une partition digne de respect? Le ballet de second acte semble une oasis où l'on est tout heureux de se reposer un instant, en tête à tête avec le musicien. La chorégraphie n'y ajoute pas grand chose — mais la musique suffit à nous charmer. Peut-être la retrouverons-nous au concert, sous la forme d'une suite d'orchestre. Elle y sera certainement appréciée.

M. Pierre Dervaux l'a fait applaudir à l'Opéra-Comique : il conduit l'orchestre avec autant d'intelligence que d'autorité. Mme Legouhy, en Madelon, Irène Joachim, en Isabelle, MM. Gabriel Couret, en Guignol, Emile Rousseau, en Gnafron, Jean Vieulle, en

bandit Rosbach, et Raymond Amade, en Léandre, l'amoureux d'Isabelle, ne méritent que des éloges. Les décors de M. Paul Colin sont frais et souvent même ingénieux. On aurait souhaité que tout cela fît une réussite...

René Dumesnil.

Albert Roussel, par *Robert Bernard* (Collection Euterpe, dirigée par Norbert Dufourcq, Paris, La Colombe, 128 pages, 150 francs). — Il y eut onze ans le 23 août qu'Albert Roussel mourut : pour tous ceux qui ont connu l'homme, son souvenir demeure aussi vivant que s'il était encore parmi eux. Pour les autres, qui ne le devinent qu'à travers sa musique, sans doute sont-ils frappés de la jeunesse et du rayonnement de cette œuvre si diverse, si saine. Cette vigueur, la musique d'Albert Roussel la conserve, en dépit des années qui passent : sa fraîcheur ne se corrompt point, et elle garde un parfum de sincérité qui la fait aimer aujourd'hui de ceux auxquels elle se révèle, comme l'aimèrent ceux qui la virent naître. Le petit volume que M. Robert Bernard vient de consacrer à Albert Roussel insiste justement sur ce rayonnement. Il en met bien en lumière les raisons : la partie biographique du livre, les nombreuses lettres intimes inédites qu'on y trouve, expliquent au lecteur la genèse de l'œuvre et montrent que c'est, en définitive, la sincérité du compositeur qui assure le rayonnement de ses ouvrages dont pas une mesure ne fut écrite avec l'arrière-pensée de suivre la mode, mais au contraire avec le constant souci de s'exprimer soi-même en pleine liberté. La haute valeur morale d'Albert Roussel apparaît aussi dans les lettres citées. Elles font aimer l'homme dont son biographe peut dire qu'il ne s'est jamais trouvé dans la nécessité de voiler pudiquement aucun fait de sa vie — ce qui est bien, en définitive, le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un caractère.

Les instruments à vent, par *Charles Kœchlin* (Collection « Que sais-je? », Presses Universitaires, Paris, 128 pages). — On ne sera pas surpris de trouver, sous la signature de M. Charles Kœchlin, une véritable somme des connaissances utiles sur un sujet aussi complexe que celui-ci : il fallait être à la fois un savant et un artiste pour traiter avec autant de concision et de netteté, sans rien laisser dans l'ombre, la question des *Instruments à vent.* Notions de physique, histoire succincte des perfectionnements successifs apportés à la fabrication des bois et des cuivres, leur rôle dans la musique de chambre, dans l'orchestre symphonique, dans les orchestres d'harmonie, la liste des morceaux constituant leur répertoire — tout ce que l'on peut souhaiter de savoir se trouve présenté ici sans un mot inutile, et sans aucune pédanterie. Ce petit livre est un modèle du genre.

Haydn, par *Yvonne Tiénot* (Edit. Lemoine, Paris, 120 fr.). — Une mince plaquette, et qui sera suivie de beaucoup d'autres pour former une collection, sous le titre général « Pour mieux connaître ». Un portrait, un fac-similé d'autographe, et puis un tableau chronologique des œuvres méthodiquement classées par catégories, constituent l'originalité apparente de ces monographies dont le texte, clairement imprimé, est rendu plus facile à consulter par les indications marginales en italique qui le résument. Le reproche que l'on pourrait faire à ce *Haydn* est d'avoir fait la part un peu large aux anecdotes. Mais ce sera peut-être un élément de succès.

Haëndel, par *Yvonne Tiénot* (Edit. Lemoine, Paris, 120 fr.). — Le volume sur *Haëndel* suit la plaquette consacrée à *Haydn* et — couleur de la couverture mise à part — lui ressemble comme sœur jumelle. Ces petits ouvrages portatifs et commodes rendront service à la jeunesse.

Beethoven, par *Richard Wagner* (Traduction, introduction et notes par Jean Boyer. Collection bilingue, Aubier, Editions Montaigne). — En accueillant dans une collection de textes classiques l'étude de Richard Wagner sur *Beethoven,* les éditeurs n'ont point prétendu nous donner un ouvrage qui apporte sur le maître de Bonn ce que nous ne pourrions trouver ailleurs, mais un petit livre qui, en revanche, nous fait mieux connaître Wagner parce qu'il marque une étape dans l'évolution de sa personnalité si diverse. Une étape décisive : en

1870, lorsque Wagner écrit son Beethoven, il est — comme le remarque très justement M. Jean Boyer dans sa lumineuse introduction — au carrefour où se croisent les deux courants Schopenhauer-Wagner et Wagner-Nietzsche. Si l'influence de Schopenhauer est claire, celle des rapports de la pensée wagnérienne avec la pensée nietzschéenne est plus obscure, et le traducteur marque avec prudence qu'on ne peut conclure qu'à la probabilité d'une influence réciproque, « d'une sorte de fermentation commune à la pensée du musicien et à celle du jeune philosophe unis dans une admiration commune pour Schopenhauer. Le *Beethoven* de Wagner a pour pendant *la Naissance de la Tragédie.* » On donnerait gros pour connaître les propos que les deux hommes ont échangés sous les ombrages de Tribchen! Deux portraits de Nietzsche, accrochés dans l'embrasure d'une fenêtre de la maison devenue musée, perpétuent le souvenir d'une amitié qui allait se résoudre en haine. L'un de ces portraits est peu connu : le visage de Nietzsche encore glabre, sans cette énorme moustache qui allait plus tard dissimuler la saillie extraordinaire des lèvres, est révélateur. L'homme y apparaît presque terrible... Le *Beethoven* de Wagner nous montre bien le souci du maître de découvrir chez son devancier un allié, le génie qui, lui ayant montré le chemin, est appelé en témoignage pour le défendre. Mais en même temps, Wagner se révèle en ces pages comme un précurseur de Nietzsche. Le petit livre nous met en main « une clef schopenhauerienne de l'esprit wagnérien et une clef wagnérienne de l'esprit du jeune Nietzsche. Le Wagner-Beethoven qu'il nous présente a un double visage : l'un tourné vers le passé, contemple Schopenhauer et s'inspire de ses théories; l'autre tourné vers l'avenir, sourit à Nietzsche et à son futur héros, à son surhomme. Romantique, schopenhauerien, nietzschéen, et surtout wagnérien, Beethoven cristallise, en un moment décisif, la pensée diverse de son auteur. »

Ce moment est décisif, en effet. En 1870, Wagner est venu à bout des difficultés qui, jusqu'alors, ont fait de sa vie un perpétuel drame. Depuis six ans, le roi de Bavière a mis fin à ses soucis d'argent. Depuis quatre ans, Cosima l'a rejoint à Tribchen. A la fin d'août, on célèbre le mariage à Lucerne, et quelques jours plus tard, le baptême de Siegfried. Wagner a cinquante-sept ans, et il est plein de force, de projets, d'allégresse. Les armées allemandes sont victorieuses, et c'est l'année même du centenaire de Beethoven. C'est le moment de montrer en Beethoven le type même du génie allemand — et de montrer du même coup que ce génie s'est réincarné...

Ravel, par *Roland Manuel* (Collection « Leurs Figures », Edit. Gallimard, 192 pages, 270 fr.). — Ce volume est une réimpression du texte, mais augmenté de quelques détails le précisant, publié en 1938, et depuis longtemps épuisé, texte aujourd'hui classique, et auquel doivent obligatoirement se référer tous ceux qui veulent connaître ce qu'il importe de savoir sur l'auteur de *Daphnis* et sur ses ouvrages.

DISQUES

L'OFFRANDE MUSICALE. — « Je prends la liberté de vous présenter avec un respect profond, une offrande musicale... » L'adresse est à un roi de la terre, mais pour nous, et dans le cœur même de l'offrant, fût-ce à son insu, elle revêt son sens véritable : ce beau nom d'offrande musicale est symbolique, il pourrait désigner l'œuvre entière de Jean-Sébastien Bach, et sa vie même; cette vie, ce génie incomparables ne sont qu'un offertoire où le musicien, avec une humilité fière, un constant et robuste labeur, une rayonnante puissance intérieure, consacre la musique à son Dieu. Une musique où ne se répand presque jamais l'effusion sentimentale, mais qu'anime la sereine et religieuse tendresse, dans l'élan (parfois dans la tension), de l'esprit, et cette irrésistible, lumineuse ascension de l'esprit.

On sait l'histoire : appelé par Frédéric II, Bach, sitôt arrivé à Potsdam et sans que le moindre repos lui fût laissé, dut se rendre à Sans-Souci où le maître était impatient de lui donner à essayer ses pianos. Prié d'improviser une fugue sur un thème suggéré par le roi, Bach s'acquitte de son devoir, puis, rentré chez lui, travaille et s'excuse de ce que son exécution improvisée n'était « pas digne d'un thème aussi excellent ». Il envoie à Frédéric cette offrande vraiment royale : trois fugues, huit canons, une fugue en canon et une sonate. Il est difficile de voir, avec Schweitzer, dans cette création d'une perfection achevée et savante, la reproduction pure et simple de l'improvisation devant le roi. Le même Schweitzer, comme Buchet, comme tant d'autres, seront frappés et peut-être un peu découragés par les combinaisons d'un jeu qui leur semble presque gratuit. Ils ne voient pas là ce jeu supérieur de l'esprit — cet acte spirituel — qui est l'acte même du créateur. Le musicien met dans cet acte, à la fois l'infini amour et l'exactitude géométrique que nécessite la création des mondes.

L'orchestration de M. Fernand Oubradous n'a pas été, je crois, du goût de chacun. On ne saurait pourtant contester ni, justement, son goût, ni son respect, ni son absolue honnêteté. Aux fanatiques de la « tradition », il faut une tradition à tout prix, et ils ne sont pas trop regardants sur ses origines et son authenticité. Les contemporains de Bach et Bach lui-même (qu'on voie comment il en usait avec Vivaldi) étaient plus libéraux, et ils avaient un sentiment autrement profond et vrai — vivant, surtout — de la forme et des formes. Je crois que Bach eût aimé à la fois la science et la ferveur musiciennes de Fernand Oubradous. L'exécution de son orchestre réduit — quintette à cordes (violon *pomposa*), clavecin, flûtes, hautbois, bassons et trompette — est d'une fidélité en esprit, d'une qualité technique, qui font de cet enregistrement une pièce rare (1). Quels que soient l'éloignement et la perspective, pas de confusion ni d'empâtement : la transparence jusqu'aux grandes profondeurs. Pour nous comme pour le musicien, naît de l'architecture strictement calculée des fugues et des canons, on ne sait quelle certitude, quelle conquête spirituelle. L'invention en quelque sorte prophétique de ce génie, qu'on jugeait en son temps à la fois difficile et vieux jeu, confondent toujours l'attente; ici, nous allons jusqu'au chromatisme wagnérien, et plus loin encore. Mais comment parlerait-on de sécheresse mathématicienne, alors que nous saisit et nous soulève le poignant développement du thème royal par l'alto, le ténor et le soprano (tenus par les cordes et les flûtes) dans les canons F, G, H, la suavité du *largo* de la sonate, la plénitude sereine de *l'andante*, tandis que le *canon perpétuel* contient èn quelques mesures ce

(1) Oiseau-lyre, nos 130 à 135.

que Bach ne cesse presque jamais de nous faire entendre : le mouvement des espaces infinis et la musique des sphères.

C'est encore la fécondation du passé et cette tranquille possession de l'avenir qu'on trouve dans les divers concertos composés, remaniés ou transcrits par Bach durant la période de Leipzig. La forme de la sonate classique de piano sort de là tout armée avec sa division en trois mouvements, le passage de *l'adagio* à *l'allegro* final, l'exposition thématique, le développement et le rappel. Arthur Goldsmith qui dirige, et G. Kuhn, G. Lasson, C. Bêche, nous donnent du *Concerto pour trois pianos* (2), et Alexandre Borowsky et Eugène Bigot du *Concerto en fa mineur* (3), de très belles gravures. Enfin, Ruggiero Ricci comble notre attente. On ne pouvait point n'être pas ébloui par ce virtuose américain qui nous fut récemment révélé, mais si j'ose dire, dans le vide, avec Saint-Saëns et Paganini. Pourtant, le Concerto selon Bach n'est point l'éclatant morceau de bravoure des compositeurs et des virtuoses modernes, écrit pour faire briller un instrument aux dépens de l'orchestre; ici, orchestre et instrument majeur *concertent* véritablement, et rien n'a plus de force convaincante, d'élan — et quelle tendresse dans *l'adagio!* — que ce dialogue entre deux voix, l'individuelle et la collective, ample, soutenu, d'une éloquence toujours nourrie de pensée, et rayonnant de vie intérieure. Au revers, le soliste, pour chanter seul un instant, et cela nous ravit, a choisi le prélude de la *Sonate en mi majeur*, la sixième de cette série dont trois sont plus exactement des Suites et que Bach baptise *Partita*; le goût italien y est honoré, mêlé de grâce française, mais sur un fonds solide, terrien, rustique, qui demeure luthérien et allemand (4).

Des critiques ont gravement débattu pour décider si Bach écrivant pour le violon songe à l'orgue, ou inversement. Peu importe, ce qui est sûr c'est que Bach a aimé et honoré par-dessus tous les autres deux instruments, qui semblent aux pôles opposés, et pourtant fraternels : le clavecin et l'orgue. A dix ans, c'est à l'orgue que Bach recevait de son frère les premières leçons de musique, et dans l'ombre de la cécité et de la mort, c'est encore pour l'orgue qu'il écrivait. Parmi tant de monuments admirables élevés pour l'orgue, la *Passacaglia en Ut mineur* est l'un des plus beaux, des plus majestueux, des plus significatifs aussi de l'art de Bach. Les vingt variations suivent le thème, et le *thema fugatum* est véritablement exaltant. Une émotion plus familière mais qui jaillit des régions profondes de l'âme religieuse — âme du musicien et âme populaire — naît, se répand, nous baigne, dans le Choral de Noël « Jesus mein Freude ». M. André Marchal met au service

(2) Polydor, nos 566.276 et 566.277.
(3) *Ibid.*, n° 566.203.
(4) *Ibid.*, n° 566.239 à 566.241.

de ces deux chefs-d'œuvre un art et une ferveur qui font de lui le très digne successeur de Widor et de Vierne (5).

On ne peut se dispenser de signaler le bel enregistrement de la *Toccata et Fugue en ré mineur* par Léon Kartun; nous ne sommes guère partisans de ces transcriptions (dont Bach lui-même usait pour ses propres œuvres, et non sans que nous le déplorions parfois), mais il faut reconnaître que cette pièce célèbre prend au piano une couleur qui n'est pas sans beauté et que le pianiste réussit à imposer (6). On n'en sera que plus tenté de reprendre sur ses rayons quelques-uns des enregistrements à l'orgue de la *Toccata* (7). J'en dirai autant des transcriptions pour cordes par Klem et Weymar de la *Fugue en ré mineur* (extraite de « l'art de la Fugue ») et du *choral* en sol majeur qu'interprète avec une impeccable rigueur le quatuor Loewenguth (8).

Et voici le clavecin, tout le clavecin, « le livre des mille et une nuits de la Musique ». Ce premier recueil du *Clavecin bien tempéré* offre tout le génie de Bach dans sa fleur, avec une fantaisie, une diversité, une transparence, et même une féerie qui, peut-être, ne se retrouveront pas. Quelle variété, quelle invention inouïes, nées d'abord d'une inspiration extraordinairement heureuse, mais aussi d'une recherche technique — cette méthode d'accord, si simple, qui fait le clavecin « bien tempéré » —, née encore des circonstances. Car il semble que cette suite n'ait nullement été composée à une même époque et d'une coulée, qu'elle soit, au contraire, le reflet de moments, de ciels divers, et comme l'écho de voyages : voyage à travers l'Allemagne qui ramènent Bach dans sa paisible et ducale Coethen, voyages à travers la musique qui conduisent le musicien, du vieux Buxtehude aux Italiens et aux Français, voyages en soi-même enfin. « Partout, remarque Boschot, la forme subit une poussée intérieure qui la commande, et lui donne la vie... » Mlle Isabelle Nef est l'une des clavecinistes les plus sensibles, variées, colorées que nous ayons entendues, et celle, peut-être, qui a le plus de puissance. Cette pure et forte gravure nous fait impatiemment désirer la suite et l'ensemble des deux recueils (9).

C'est encore un monument — mais Bach a-t-il élevé autre chose que des Temples? — que le *Magnificat* et l'enregistrement qui vient de nous en être donné. L'orchestre Symphonique et la chorale de l'Université de Paris, les instrumentistes solistes, nous satisfont pleinement; les chanteurs solistes sont plus inégaux, mais Mme Hélène Bouvier et M. Georges Jouatte servent admirablement ce texte qui, tantôt dans une jubilation intense, tantôt dans une

(5) Anthologie sonore, 136 et 137.
(6) Gramophone, DB 11174.
(7) *Ibid.*, DB 4812; Columbia DFX 218; Polydor 95.159.
(8) *Ibid.*, DB 11182 et SL 105.
(9) Oiseau-lyre, nos 160 à 165.

extase angélique, s'élève aux sommets de la béatitude (10). (Au revers est gravée la *Sinfonia* de l'Oratorio de Noël, et au revers d'un Concerto de Vivaldi sur lequel nous reviendrons, *l'Aria* enregistrée par le Concertgebouw d'Amsterdam dirigé par Mengelberg) (11).

Et c'est une pareille élévation que nous contemplons, à quoi nous participons, dans la *Cantate* 208 dont Mme Elisabeth Schwartzkopf chante pour nous — avec une de ces voix allemandes (et, singulièrement, faites à l'école viennoise) qui nous font mesurer, hélas! les faiblesses et les manques de tant de nos voix féminines françaises — l'air « Schafe Koennen Sicher weiden » (12). Et ce sont dans des régions plus hautes encore que nous entraîne le trio pour flûte, violon et clavecin; enregistrement ancien auquel nous ramenait l'autre trio, pour les mêmes instruments, de *l'Offrande* (13). Ainsi, Jean-Sébastien nous conduit où lui seul s'est élevé, sur ces sommets hors de toute atteinte, au delà de la vie végétale et de la vie charnelle, où dans le souffle des espaces et dans la pure lumière, sans effroi, avec une fervente certitude, l'esprit contemple l'esprit face à face. Et je songe à un vers d'Henry Dérieux : « Voici la cime où n'atteint pas l'eau du déluge. »

Yves Florenne.

Cimarosa. — *Sonate pour Clavecin.* Les quatre sonates que nous donne l'Anthologie Sonore (N° 138) sont très représentatives de l'école napolitaine dont le brillant, la liberté, la fantaisie même s'alliait à une écriture toute classique. C'est le même esprit qu'à travers la diversité des tempéraments, on retrouve chez Pergolèse, Porpora, les Scarlatti (Cf. D. Scarlatti : Sonates, A. S. N° 100), Cimarosa enfin. La forme, ici, est invariable : un seul mouvement, deux parties, le minimum d'accords. Mais quelle invention, quel imprévu dans la mélodie : à travers le classicisme formel, Cimarosa comme Pergolèse nous rappelle qu'il est un maître de l'opéra-bouffe. M. Ruggero Gerlin qui nous rend — tradition perdue — un clavecin viril est selon nous le premier claveciniste de ce temps.

Disques pour les enfants de tous les âges. — « Le Chant du Monde » a gravé d'exquises et cocasses chansons enfantines, poèmes de Prévert sur de la musique de Joseph Kosma : *Deux escargots... En sortant de l'école,* que chantent, l'une Mme Cora Vaucaire, l'autre Mme Germaine Montéro. Au revers de ces disques, toujours de Prévert et Kosma, (N°s 1.536 et 37) *Les Feuilles Mortes* et *Les enfants qui s'aiment,* tirées du film « Les Portes de la Nuit ». De la même veine et de la même variété, allant du « réalisme » nostalgique à la fantaisie poétique particulière à Prévert, *Et puis après, Chanson pour les enfants l'hiver, Et la fête continue* (N° 1.538), toujours chantées par Mme G. Montéro qu'accompagne au piano M. Gérard-Philippe.

Varia. — Pour ceux qui aiment l'obsession mécanique ou plaintive du novachord et de l'orgue américain : *Mama Inez* et *Siboney,* par Ben Light, Herb Kern, Lloyd Sloop (Ch. du M. 1.532). Il faut signaler aux amateurs de chansons et de guitare l'étourdissante réussite technique d'un enregistrement de Renato; au demeurant la musique d'inspiration folklorique est, dans le genre, d'une incontestable qualité (Pacific 1.007).

Smetana : *La Fiancée Vendue.* Phil. de Londres. Beecham (Gram. DB 6.454). Adam : *Gisèle.* Royal Opera de Londres (Col. GFK 106,

(10) Pathé PDT 177 à 182.
(11) Telefunken SK 2402-15.
(12) Columbia LFX 845.
(13) Gramo. DB 5076.

107). — Rossini : Air de *Figaro*. Dens. (Pat. PDT 162). — Beethoven : *Sonate* « Clair de Lune ». Aline van Barentzen (Gramo. DB 11.165-66). *Sonate* N° 3 en la maj. Fournier-Schnabel (Gramo. DB 6.464 à 66). J.-Chr. Bach : *Concerto* en ut min. M. Maréchal (COL. LFX 774-775).

ALLEMAGNE

GŒTHE FACE A LA VIE. — Employant une formule démonétisée, mais qui reste commode, on peut dire qu'en Allemagne l'année 1949 est placée sous le signe de Gœthe, car le bicentenaire de sa naissance sera célébré par de nombreuses manifestations, par des livres ou des articles et, souhaitons-le du moins, par un retour à Gœthe. Les germanistes de tous les pays s'associeront à cette commémoration, qui a commencé dès le mois de janvier et continuera en mars à Francfort (il est mort le 22 mars 1832), en attendant les manifestations de l'été, telles que le Congrès International de Londres et celui de Francfort au mois d'août (il est né le 28 août 1749).

Un des germanistes français les plus avertis, A. Fuchs, de l'Université de Strasbourg, a pris les devants : dès 1946 il a publié aux Editions Montaigne un gros volume (559 pages in-8°) qui, dans sa pensée, n'est que la première partie d'une trilogie gœthéenne et s'arrête en 1775, au moment du départ à Weimar. Une telle ampleur effraie; les difficultés de l'édition permettront-elles la publication d'une pareille « biographie intérieure »? C'est en effet de cela qu'il s'agit et le sous-titre « Un homme face à la vie », précise l'intention de l'auteur : ne s'occuper des œuvres que pour découvrir l'homme, négliger l'artiste pour le montrer aux prises avec l'existence. De toutes les créations gœthéennes qui s'échelonnent entre 1771 et 1775 il ne retient que *Gottfried von Berlichingen*, parce que, non sans exagérer, à notre avis, il voit dans cette œuvre « l'expression de la personnalité de Gœthe »; *Werther*, qui pourtant est le double romantique du poète, et *Faust*, où il exprima sa soif d'une connaissance inaccessible à l'homme, lui fournissent simplement des confirmations utiles et ne font pas l'objet d'études particulières.

Le premier tiers de l'ouvrage est naturellement consacré à l'enfance et à l'adolescence : ce sont d'abord les « premières nourritures et premières réactions » (Francfort, 1749-1765), puis les « expériences » de Leipzig (1765-1768), avant les « méditations » de la vingtième année dans la maison natale, où l'étudiant est revenu, malade de corps et d'âme (1768-1770). C'est la formation d'une personnalité d'exception par la famille et les hommes, par l'étude et l'amour, par la maladie et la religion. Gœthe est prêt alors pour la révolution du « Sturm und Drang », dont il sera le chef de file, et A. Fuchs est visiblement fier d'étudier sa « libération » à Strasbourg, où il reçoit les leçons de Herder, en Alsace, pays de Frédérique Brion, à laquelle Massoul consacra, il y a quelques années, un livre qui est une belle histoire d'amour.

Pourtant le centre de l'œuvre n'est pas là, mais dans les deux derniers livres consacrés à « la conduite de la vie »; Fuchs y rassemble d'abord, sous le titre : « les forces en présence », les éléments essentiels de la monade gœthéenne : tendances prédominantes du tempérament, activité des sens et du sentiment, forme de l'esprit, caractère. (Nous nous étonnons qu'il s'attache à défendre son héros contre le reproche de féminité que lui adresse son beau-frère Schlosser, auquel nul ne songe à donner raison.) Puis ce sont les « forces en action ». Gœthe est d'abord « inséré » dans l'ordre humain et c'est là que Fuchs renseigne le lecteur sur les jeunes filles qui occupèrent une place dans sa vie, sa correspondance ou son œuvre, sur les hommes qu'il rencontra. Cet être hors série, doté d'une si forte personnalité, ne la développa qu'au contact de ses contemporains, sans pourtant perdre de son originalité; le registre de ses amours et de ses amitiés est aussi celui des influences qu'il a subies, des progrès qu'il a réalisés dans son avancement vers lui-même. Fuchs étudie ensuite son « insertion dans le monde de l'intelligence » et dans « l'ordre universel », c'est-à-dire son attitude en face de l'art ou des civilisations nationales et de la civilisation en général, de la nature et de Dieu; il faut accorder une mention spéciale à l'étude de ses rapports avec la Grèce antique. Ajoutons enfin que trois index aident le lecteur dans l'utilisation de cet important ouvrage, dans lequel Fuchs a déversé toutes ses connaissances gœthéennes, qui sont grandes.

C'est à un point de vue analogue que se place le professeur Barker Fairley dans son livre *A Study of Gœthe* (Oxford. At the Clarendon Press, 1947, 280 p. in-8°). Non pas qu'il envisage spécialement un « homme face à la vie », mais il veut avant tout étudier le poète et, par suite, considérant les œuvres comme de simples témoignages psychologiques, il s'attache surtout à la correspondance du poète, qu'il connaît admirablement et utilise avec bonheur. La méthode est excellente, mais étudier l'homme seul et les œuvres en fonction de l'homme n'aboutit pas à une biographie équilibrée, car, si la formation psychologique d'un individu est particulièrement intéressante jusqu'à vingt-six ans, date à laquelle s'arrête provisoirement A. Fuchs, si, dans le cas particulier de Gœthe, elle reste très riche jusqu'à trente-neuf ans, date de son retour d'Italie en 1788, elle cesse alors de l'être et doit laisser la place à l'étude des idées et des œuvres. M. Fairley distingue — assez traditionnellement — trois périodes : avant Weimar (1749-1775), avant l'Italie (1775-1786), après l'Italie (1788-1832); ces trois parties ne présentent pas le même intérêt. Dans la première, l'auteur part de cette idée que *Poésie et Vérité* ne constitue pas une biographie sûre, le poète ayant évoqué son enfance et son adolescence à travers la sagesse de ses soixante ans, qui les déforme; donc il l'utilise fort peu et, s'appuyant sur les lettres de jeunesse, il campe un Gœthe instable, troublé, malade, qui a effectivement

existé; il va jusqu'à parler de « crise et de tragédie en puissance » (p. 49). Il étudie ensuite, d'une manière très pertinente, l'influence de Weimar et de Mme de Stein. Mais les chapitres qui composent la troisième partie sont juxtaposés plus qu'insérés dans un ensemble; ils restent parfois en deçà du sujet, comme celui qui concerne l'amitié de Gœthe et de Schiller, ou bien, venant trop tard (« le dilemme politique »), ils ne tiennent pas assez compte d'œuvres antérieures (*Hermann und Dorothea*), ou encore, s'ils sont bons (« le monde extérieur »), ils projettent une lumière dont on aurait eu besoin pour mieux comprendre les premières œuvres. Question de point de vue, répondrait sans doute M. Fairley, qui renverrait peut-être à une œuvre antérieure (*Gœthe as revealed in his Poetry*, 1932). Son travail n'en est pas moins fort intéressant et suggestif, comme celui d'A. Fuchs, et constitue une contribution importante à la « Gœthe Forschung » de 1949.

Il est curieux que ces deux ouvrages, où Gœthe est étudié en tant qu'homme et non comme poète, émanent de deux étrangers, qui connaissent fort bien son œuvre, mais la relèguent derrière sa personnalité. Il sera intéressant de voir quelle position prendront les Allemands eux-mêmes. En effet, nul ne contestera la valeur de *Weimar* ou d'*Iphigénie*, l'importance de *Faust* ou du *Meister;* toutefois on peut les considérer comme des pièces de musée, dont la valeur est si grande qu'on évite de les toucher. Et l'on en viendra à estimer que le poète et l'homme ne peuvent plus nous être d'aucun secours, qu'ils sont inactuels. C'est une autre question, mais c'est *la* question.

J.-F. Angelloz.

L'« Artémis Verlag », la grande maison d'édition zurichoise, est certainement celle qui aura le plus mérité de Gœthe; elle a fourni un effort gigantesque et réalisé un ensemble de volumes qui lui donnent le droit de figurer en tête des chroniques gœthéennes, spécialement avec sa « Gedenskausgabe der Werke, Briefe und Gespräche » et avec ses « Gœthe-Schriften ».

A. — La « Gedenkausgabe ».

Il était désirable qu'après une guerre qui détruisit tant de bibliothèques et de collections, une grande édition gœthéenne marquât la résurrection de l'esprit. Les éditeurs allemands ne se trouvaient pas encore en état de l'entreprendre; l'« Artémis Verlag » a réalisé cette « Gedenkausgabe », dont nous avons déjà entretenu les lecteurs du *Mercure.* Elle n'a pas été conçue pour fournir des éditions critiques, pourvues d'un appareil scientifique considérable, mais pour constituer la bibliothèque de « l'honnête homme » du xxe siècle : un Gœthe en 24 volumes sur papier bible, excellemment présentés et imprimés en caractères latins; les œuvres, l'essentiel des lettres et des entretiens, le tout établi sur des textes sûrs et suivi d'introductions dues à des gœthéens réputés qu'a su grouper le professeur Beutler, directeur de l'édition. Tel était le programme; voici le bilan actuel : cinq ouvrages déjà dans le commerce; d'autres vont suivre.

1° Tome III, 1948, 853 pages. — Epopées (*Reineke Fuchs, Hermann und Dorothea, Achilleis, Die Geheimnisse); des poésies : le recueil lyrique du *Divan oriental-occidental,* trente-six prologues ou poèmes de théâtre et mascarades. La tâche de M. de Maltzahn était donc difficile, puisqu'il devait « introduire » à des œuvres nombreuses et diverses; il a réussi à fournir en soixante pages une masse de renseignements sûrs concernant Gœthe poète épique ou lyrique ou directeur de théâtre.

2° Tome VII, 1948, 715 pages. — *Wilhelm Meisters Lehrjahre.* M. Wolfgang Baumgart a fait suivre les années d'apprentissage de Wilhelm Meister d'un commentaire sage, qui reste peut-être en deçà de l'œuvre et de sa richesse.

3° Tome X, 1948, 1.021 pages. — Au centre même de l'édition se dresse *Dichtung und Wahrheit*, la grande autobiographie, suivie des deux schémas écrits par Gœthe le 11 octobre 1809 et le 31 mai 1810, d'une introduction de 75 pages et d'un remarquable index de 63 pages (par Hans Ulrich Voser et Martha Züllig), instrument de travail parfait, qui fournit une documentation extraordinaire. M. Beutler lui-même se chargea de ce volume : c'est dire l'intérêt de l'introduction, où l'œuvre est replacée dans l'atmosphère de l'époque, où l'analyse est exempte de sécheresse, où le problème de l'autobiographie est abordé avec le désir de montrer l'originalité de Gœthe qui, dans ce domaine comme dans tant d'autres, a été un novateur.

4° Tome XII, 1949, 893 pages. — *Biographische Einzelschriften.* Ce volume, d'apparence austère, se rattache naturellement à *Dichtung und Wahrheit*, car il comprend les *Lettres de Suisse* (1779), le *Voyage en Suisse* (1797), la *Campagne de France*, le *Siège de Mayence*, des textes célèbres comme la *Fête de Saint-Roch à Bingen*, de nombreux écrits qui devaient servir à Gœthe pour continuer son autobiographie (parmi eux : rencontre de Schiller, en 1794, visite de Mme de Staël, en 1804, entretien avec Napoléon, en 1808), des discours et enfin les testaments du poète. L'introduction de M. Joseph Kunz est documentée, perspicace et suggestive; l'index (61 pages), par Peter Börner, est étonnant.

5° Tome XXIV, 1948, 926 pages. — *Gespräche mit Eckermann.* Avec quelle piété admirative M. Beutler a édité les célèbres entretiens, qu'il considère comme le couronnement de son entreprise. Il se fait un peu l'Eckermann d'Eckermann, auquel il consacre une importante monographie, minutieuse et vivante, qui nous ferait presque oublier que le confident de Gœthe n'est pas un reporter toujours sûr; son recueil de conversations n'en est pas moins une des sources les plus passionnantes pour ceux qui veulent connaître le Sage. L'index, qui s'impose ici plus encore que pour les écrits autobiographiques, est de Christian Beutler; il compte 72 pages et rend les plus grands services.

B. — **Gœthe-Schriften.**

Parallèlement à sa grande édition, l'« Artémis Verlag » édite une collection de travaux consacrés à Gœthe : quatre ont déjà paru.

1° Ernst Beutler : « *Der König in Thule* » *und die Dichtung von der Loreley* (1947, 76 pages). — Essai consacré au fameux poème du roi de Thulé (genèse, en juin 1774, et place occupée dans le *Faust*), ainsi qu'à ses répercussions chez les romantiques allemands, Brentano, Eichendorff, Lœben, Heine.

2° Werner Milch : *Bettine und Marianne* (1947, 83 pages). — W. Milch estime que « dans l'inépuisable livre d'amour de Gœthe, les plus belles feuilles sont celles de Bettine et de Marianne », parce que, si le poète en fut ébranlé, les deux amoureuses en furent transformées; il les unit dans un petit volume passionnant, qui vaut par l'ampleur de la documentation, en partie inédite, la délicatesse de la touche et même la qualité du style. W. Milch a la science du professeur, mais il sait la faire oublier. Il est aussi un « découvreur », puisque son étude fut écrite, il y a dix ans, avant la parution de travaux importants sur Gœthe et Marianne de Willemer, l'héroïne du *Divan*, travaux parmi lesquels il faut signaler ce chef-d'œuvre qu'est l'édition commentée de cette œuvre par E. Beutler (Dieterichsche Verlagsbuchhandlung, 1943).

3° Karl Jaspers : *Unsere Zukunft und Gœthe* (1948, 43 pages). — C'est le texte du discours prononcé à Francfort par le célèbre philosophe, le 28 août 1947, jour où il reçut le prix Gœthe. Jaspers souligne la grandeur du poète, mais ne croit pas qu'il puisse encore servir de modèle; il voit en lui le représentant d'une époque révolue, non l'homme de notre temps. On l'approuvera ou non, selon le tempérament, et certains, n'en déplaise au philosophe, penseront au pavé de l'ours.

4° Heinz Helmerking : *Hermann und Dorothea* (1948, 108 pages). — Etude très consciencieuse fournissant de nombreux détails sur la genèse de l'œuvre, les traductions qui en furent faites, l'accueil qu'elle rencontra, etc.; l'abondance de la documentation empêche parfois de distinguer l'essentiel. Un travail de cette ampleur aurait demandé à être plus net et plus aéré; il aurait pu aller plus avant dans la compréhension de l'œuvre et la situer dans l'évolution de Gœthe.

C. — **Ouvrages divers.**

1° Hans Ulrich Voser : *Individualität und Tragik in Gœthes Dramen* (Artémis Verlag, 1949, 171 pages). — Opposant l'individu, qui est faiblesse à l'individualité, c'est-à-dire à la personnalité forte, qui sent en elle la vocation d'un Moi supérieur et veut réaliser ce qu'Ortega y Gasset appelle « son programme vital », M. Voser distingue dans les œuvres dramatiques de Gœthe les deux catégories : d'une part, Weislingen, Clavigo, Fernando, Oreste et Épiméthée, de l'autre Götz, Egmont, Tasso, Eugénie, Prométhée; il les analyse avec finesse et montre comment le poète, qui est épris de conciliation, l'introduit peu à peu dans son œuvre. C'est un livre sans prétention, solidement bâti, vigoureux et clair.

2° *Mit Gœthe durch das Jahr* 1949 (Artémis Verlag, 1949, 109 pages). — Voici enfin, à l'usage des fervents, un délicieux almanach pour l'année Gœthe. La page de gauche présente pour chaque jour du mois une maxime du poète, la page de droite un poème, un texte choisi parmi les meilleurs, un dessin, une silhouette, un fac-similé de son écriture, etc. Un petit bréviaire de sagesse gœthéenne, de beauté et de joie; carnet de poche ou livre de chevet, il fera de Gœthe, pour un an, un compagnon d'élection.

J.-F. A.

BELGIQUE

Comment ne point consacrer cette chronique de Belgique aux poètes malgré les réquisitions d'une activité littéraire et artistique multipliée en ses divers domaines? Jamais encore l'on n'a connu, dans nos provinces exilées pareille efflorescence de recueils, d'anthologies, de revues, de plaquettes, sinon de livres — le 3,50 de jadis restant inaccessible aux impécuniosités du temps —. consacrés à ce jeu gratuit des vers, avec ou sans rimes, harmonieux ou dissonants, simples ou compliqués, clairs ou hermétiques, traditionnels ou libres. Plus traditionnels, en vérité, pour la plupart et tels, ma foi, composant une sorte d'unité dans l'esprit et dans la forme. Paraphrasons tout de suite, en ce sens particulier, la thèse que développe, dans un essai curieux, Géo Libbrecht, poète lui-même, et de hautaine lignée — « Nous avons tous la même poésie ». Ce n'est pas, dans la pensée de l'auteur, en la production belge et actuelle qu'il voit cette identité. Géo Libbrecht veut dire précisément que les aspects extérieurs, que les moyens individuels ne comptent pas. C'est de l'essentiel qu'il parle, de l'ineffable, du mystère, du divin. Qui n'est pas touché par la grâce, qui ne trouve pas l'inspiration « dans la miraculeuse obscurité » ne sera qu'un artisan, qu'un « fabricant » déshérité. Certes, il n'y a qu'une Poésie, comme il n'y a qu'une Nature et qu'une Humanité. Mais les visages et les images sont divers infiniment.

L'on reconnaît, pourtant à leurs traits familiaux, à leur âme commune, certains poètes, certains groupements sporadiques, de climats, d'époques, de races et de pays. La France avait admis pour siens plusieurs de nos aînés, les symbolistes comme Albert Mockel, comme André Fontainas qui vient de nous quitter, sa noble tâche accomplie, avec une sérénité autant émouvante que son œuvre « dont les dieux ne se sont pas retirés » et dont les hommes ne se sépareront pas, aussi longtemps que vivra la belle langue française qu'il a honorée et enrichie. Par contre, en dépit de leur

« grande naturalisation » littéraire, Georges Rodenbach, Verhaeren, Van Lerberghe, Max Elskamp, Maeterlinck sont restés nôtres.

La commémoration du chantre de Bruges la Morte, pour marquer le cinquantième anniversaire de sa mort, a souligné cette nuance. Les Belges se sont associés aux initiatives de Paris dans le sentiment que Rodenbach, tel qu'il fut, tel qu'il est, appartient à leur sensibilité, à leur couleur d'âme. La signification de cette figure glorieuse, mais un peu effacée, n'est à tout prendre que dans cette restitution et Louis Piérard, si activement mêlé aux manifestations récentes, des deux côtés de la frontière, n'a pas manqué de dire qu'il subsiste à peine quatre ou cinq poèmes réellement valables de l'évocateur attendri des béguinages et des béguines... Jugement sévère, sans doute excessif, et au surplus, comme l'écrit Piérard « ce n'est déjà pas mal » — mais qu'importe? La note donnée par Georges Rodenbach a trouvé ses échos, la vibration n'en est pas éteinte. Elle a ranimé dans sa patrie des piétés fidèles, et suscité quelques retours vers les sources authentiques. Bruges a pardonné à son fils spirituel la qualification dont elle s'offusqua, jadis. Gand, où naguère, des amis érigèrent un monument, à l'inauguration duquel parla Emile Verhaeren, a apposé une plaque d'hommage sur la maison des Rodenbach. La section des Flandres de l'Association des Ecrivains belges (de langue française) fut l'organisatrice de ces démonstrations tandis qu'à Bruxelles, l'Académie de langue et de littérature françaises dédiait une séance solennelle au poète et qu'une exposition de souvenirs, manuscrits, documents, objets familiers, parmi lesquels le « Coffret » qui inspira la pièce célèbre, s'ouvrait à la Bibliothèque Royale sous la présidence du ministre de l'Instruction Publique, M. Camille Huysmans.

Comment ne point faire à nos poètes la place qu'ils sollicitent, qu'ils exigent, qu'ils méritent? Nos revues leur sont en grande part consacrées. Nous ne les citerons pas, sauf la doyenne, ce vaillant « Thyrse » que dirige toujours l'un de ses fondateurs, Léopold Rosy, avec le même éclectisme et la plus admirable persévérance. Chaque numéro nous apporte quelques révélations, quelques confirmations attachantes. Le dernier, celui de janvier 1949, cinquante et unième année, compose un vrai florilège. « Invocation à l'Absente » de Monique Flémal; « Pour ma mère » de Louis Wennekers; une étude sur Fontainas de Maurice Haloche, une chronique d'Armand Bernier; tout cela de belle pensée et de bonne écriture, « Retour » de J. Grivegnée.

Et voici le premier Cahier du Cercle d'Etudes françaises, publié à Malines, cité épiscopale et flamande, après celui des Epîtres que dirige à Gand José Vial, auteur d'un roman remarqué, « Le Dictateur ». Au sommaire du Cahier du Cercle malinois, qui s'intitule : « La tour de Babel », nous relevons, sur les 112 pages, cinquante-

quatre poèmes. Et les éditeurs annoncent l'Anthologie 1949 des Poètes belges de langue française dont la liste ne comprend pas moins de deux cents noms. Qu'un génie évident éclate dans cette avalanche, nous nous garderons de le prétendre. Que l'art distingue la succession des pèlerins de la Tour et qu'une parole s'élève qui fixe son langage, nous n'en témoignerons davantage. Il y a pourtant des voix éloquentes, celle d'un Edouard Fonteyne :

Fin lettré qui sommeille au bord de la marine
Près d'un bosquet poivré tout fleuri d'anthémis
Où le bourdonnement des insectes amis
Se mêle au violon de la vague en sourdine

ou celle de Géo Libbrecht :

Ogives et forêts, une ombre, une ombre encore
Et le rythme du cœur à travers les vergers
Tant d'arbres effeuillés aux nouvelles aurores
Que l'épi de la chair s'élève constellé.

Georges Linze, le liégeois, définit un art poétique :

Nous voulons la rapidité de l'image.
La poésie de cime en cime sans transition apparente
Par affirmations irrésistibles
Les confins de la conscience aux œuvres de l'industrie humaine
Ni s'intéresser à rien d'autre qu'à elle-même
Elle n'a ni rythme, ni musicalité, ni développement préconçu.

Rien, dit Georges Linze, ne résistera à cette fièvre. Au fait, il s'agit d'une poussée chaude, et il n'y aura peut-être jamais trop de poètes, s'il y a trop peu de poésie.

Nous ne prendrons pas pour autant parti dans la querelle des sages et des fous. Ces derniers gardant nos sympathies, pour l'audace de leur démarche, et la promesse qu'ils offrent d'un futur équilibre.

Camille Falry qui publiait, aux temps heureux de la paix, *La Wallonie en Fleurs*, en préface à l'opuscule que viennent de faire paraître les Editions des Amis de Radio Liège : *Ceux de la Résistance*, poèmes à dire, répond, à sa manière, aux négateurs du chant : « Il est temps de parler franchement, écrit-il. L'harmonie est une; ses formes sont infinies. Chacun a le droit de s'exprimer comme il le veut, même en vers. Mais au nom de l'évolution, nous avons passé, en spirale et tête en bas, de la clarté à l'obscurantisme, de la simplicité au tarabiscotage le plus drôle... Ce genre d'exercice, je l'apparente au puzzle et aux mots croisés. Il ne devrait être qu'un jeu : il est en passe de s'ériger en loi! »

Une autre réponse sont ses poèmes, dont les uns datent de l'autre guerre, les autres de celle de 1940-1945. Ne les commentons pas. Les circonstances qui les ont dictés en nimbent la nudité d'un halo tendre et douloureux. L'on pardonne au père, à l'époux, ce courage dépassé de la mise en strophes et en rimes du thème intérieur de sa passion, du silence que son calvaire impose. Car ces

vers sont dédiés à la compagne morte à Ravensbrück, assassinée par les Nazis, et au fils fusillé...

Sur ma table, déposez l'urne
Où sont les cendres de mon fils...
. . . .
Plus tard, après les corps à corps
Il faudra désarmer la haine,
Faire aux hommes un meilleur sort,
Apprendre à vivre sans les chaînes.
. . . .
J'ai fait construire une urne en bois
Dans la tombe on en mettra deux.
Je me tiendrai auprès de toi.

Réponses — ou répons — les meilleurs parmi les bons des nouveaux parus. Selon nos choix et nos ferveurs.

L'Ecran du Monde (Bruxelles), prélude à la publication d'une collection « Nos Poètes » par un volume consacré à quatre auteurs belges. Nous avons parlé d'eux l'an passé. Vantons aujourd'hui l'excellence de la présentation et de la sélection des poèmes donnant « une vue d'ensemble » de l'œuvre déjà abondante d'Armand Bernier, Maurice Carême, Libbrecht et Edmond Vandercammen. Un témoignage important, une preuve indiscutablement valable de la permanence et de l'originalité de la poésie belge.

René Lyr.

Il y a trop d'étoiles, par *Armand Bernier* (Ed. A. G. Stainfort, à Bruges). — Poèmes d'une pureté diaphane, tout proches de la fraicheur candide et de la fluidité irisée de Charles Van Lerberghe, tout trempés d'émotion, d'amour des choses et des êtres, vrai message du songe, du mystère du ciel. Asile et repos, val paisible et doux, feu joyeux dans le vent, musique éparse et radieuse. Revanche des cimes et de la fièvre, des négations sans appel, et sans durée.

Le Vent qui vient, de *Charles Moisse* (A l'enseigne du Plomb qui fond, à Dison) est une autre communion avec la vie, pas unanime, pas terrestre et physique, pas abstraite et divine, mais strictement humaine. Et solidaire du peuple au travail, de ceux dont Milosz annonçait l'avènement :

les outils sur l'épaule et le pain [sous le bras.

Un chant solide et clair, une voix fraternelle et ardente. De beaux poèmes, dont « l'engagement » naît de l'inspiration sincère, de la natale ferveur.

Ton chant s'élève, il prend sa [source dans ton cœur.
Oui! laisse-le chanter, il n'est point [de meilleur.

« Le retour du déporté » prend place à côté des plus belles pages des poètes de la Résistance — des Aragon, des Eluard — dans sa ronde géographique où passent les noms fleuris de nos villes et de nos villages.

Dion le val, Dion le mont
Bonjour Bizet — Bonjour Verlaine
Muno Dour Huy Noirefontaine
Les Bulles Jumet Jolimont
qui sont de Belgique — et qui, n'est-ce pas, sont de France.

Trasimène, d'*Elise Champagne*, que l'Italie n'a pas distraite de sa mélancolie, mais que la gravité de ses sites, que les stigmates de ses visages ont marquée, et qui leur emprunta la rigueur du style, la dureté de la prière. Il y a de la grandeur dans ses refus, dans ses résignations, et sous l'amertume, l'orgueil d'une force sûre d'elle-même.

Quand soufflait l'Ouragan, de *Maurice Gauchez* (Les Editions Wellens-Pay, rue de Ruysbroeck, Bruxelles). — Un nouveau roman de l'écrivain bien connu qui fonda, au lendemain de la guerre 1914-1918, avec Max Deauville, Gaston-Denis Périer, René Lyr, feu Jean Fischbach, Charles Conrardy, Mar-

cel Wyseur et quelques autres le groupe et la revue « La Renaissance d'Occident ». — La revue a subsisté, avec des intermittences, jusqu'à mars 1948. Le groupe existe encore et sans doute, son organe reverra-t-il le jour. Maurice Gauchez est président des Ecrivains combattants et résistants de Belgique. A ce titre, Pierre Chanlaine, président des Ecrivains combattants de France lui apportait récemment la rosette de la Légion d'Honneur. L'œuvre qu'il nous donne se développe en plusieurs parties, elles-mêmes touffues et compactes, retraçant en détails minutieusement observés les épisodes de la récente occupation. Cela fait cinq volumes dont la lecture nous restitue l'atmosphère, le décor et l'action, les moments d'angoisse, de raidissement, de lutte et d'espoir tenaces qui ont marqué soixante mois de notre existence : « La Ville Nue », « La Geôle sans le Soleil », « V. V. V. V. », « L'Armée du Maquis », « On les a eus ». Histoire et fiction. Un souffle patriotique anime ces panneaux où toute une foule joue son sort non sans bonne humeur et complaisances terre à terre, mais avec courage et tranquille héroïsme.

Rive Gauche, de *M. Mousenne* (Edition de La Caravelle, Bruxelles-Paris). — Série de croquis « bruxellois » d'aimable touche et de vive morsure. L'édition est soignée, texte et illustrations. Dans une préface pleine d'intérêt, l'auteur apporte sa contribution à l'histoire, dit-il, du « lotharingien bilingue ». Il s'agit en l'espèce du bruxellois, de la langue, du langage mis à l'honneur? par M. Beulemans. Ce parler pittoresque fleurit dans le quartier des Marolles. Tous les Bruxellois ne sont pas aptes à lui donner sa saveur, voire à le prononcer dans sa piquante diaphonie. A quand, au fait, une Académie qui surveillerait l'évolution de ce dialecte qui à défaut de grammaire possède ses traditions, son vocabulaire, ses œuvres et ses servants.

Sous l'ombrage, de *Paul Fabo* (Editions Wellens-Pay, Bruxelles). — Pièce en trois actes de l'acteur et auteur noir, originaire du Dahomey, fixé depuis longtemps à Bruxelles où ses talents lui ont valu place de choix.

Questions de Pathologie criminelle, du *Dr Marcel Alexander*, chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles, Directeur du Service Anthropologique des Prisons (Edition de l'Office de Publicité, Bruxelles). — Cet ouvrage fait partie de la nouvelle série *d'actualités sociales* de l'Institut Solvay. Nul doute qu'il ne suscite l'intérêt des milieux spécialisés, notamment de l'*O. N. U.* qui vient de commander un *film* sur l'Enfance anormale et délinquante de Belgique.

Rendre l'homme à lui-même, du *Dr Louis Hannaert*. — Encore un livre de médecin, extrêmement captivant par la pensée, la sensibilité, l'écriture. Le thème essentiel en est l'homme, dans sa condition physique et morale, que hausse le sens de l'art, « ferment qui peut faire éclore en l'âme l'idéal excluant les pensées basses et les actes vils ».

Le Galata, d'*Albert Marinus* (Edition de la Librairie Mœns, Bruxelles). — Curieuse histoire où revivent des souvenirs de 14-18, et qui pourrait être un roman tout émaillé d'humour, de notations pittoresques. On y retrouve la verve du savant folkloriste belge dont l'œuvre s'accompagne de préoccupations historiques et sociales.

Livres reçus. *Meurtres dans un Oflag*, roman de Raymond Troye (Edition Charles Dessart, Bruxelles). — *Le Sang et l'Esprit*, du Dr I. Schapira (Les Editions Lumière, Bruxelles). — *Liége Cité Ardente, Foyer d'Art*, de Olympe Gilbart (Edition de Liége. Centre d'Art). — *La Vie Wallonne*, 21, rue Sainte-Véronique, à Liége. Nouvelle série publiée sous la direction de Charles Delchevalerie. — R. L.

Il faudrait retenir, en s'y arrêtant, *La Nuit fertile*, d'Edmond Vandercammen, poète majeur, *Le seuil de l'Homme*, de Willy Van Geene, édition de La Maison du Poète, comme *Et plus encore Mortel*, de René Goldstein; *A la Mesure de l'Amour* de Noël de Winter, édition des Cahiers du Lys; *Couleur de ces Jours*, de Jacques Soenens (Les Maîtres de Demain), le livre de début de Marie-Claire d'Orbaix, fille du poète défunt, l'auteur du *Don du Maître*, intitulé *La Source perdue*. L'on annonce un nouveau recueil de Pierre Bourgeois. Vraiment, la moison hivernale comble le millésime qui marque, pour ceux qui l'ont vécu, l'aboutissement d'un demi-siècle singulièrement bouleversé, mais prodigieusement fécond. Quels noms se détacheront de ce temps qui fut une saison — celle que veut quitter peut-être

Louis Dubrau, de qui le livre coquet, nous ne savons si actuel mais qui nous vient aujourd'hui, *Pour une autre saison* a des accents poignants d'originalité, de découverte, de révélations prophétiques.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

HARLEY GRANVILLE-BARKER ET SHAKESPEARE. — Avant la guerre, le gouvernement britannique avait mis à la tête de son Institut de Paris un ami loyal de la France, homme aux dons variés et supérieurs, et d'un commerce délicieux. Harley Granville-Barker, né en 1877, est mort en 1946 après une vie bien remplie : acteur, dramatiste, metteur en scène, critique, conférencier dans plusieurs universités, il laisse une abondante œuvre d'écrivain où, dans un style élégant et familier, se reflètent sa vigueur d'esprit mêlé de grâce et de finesse, son sérieux tempéré d'humour. Ce grand artiste plongeait dans la vie actuelle. Il croyait à la démocratie. Il pensait, et l'a dit dans un petit volume stimulant (1), que, sous peine de décadence, une société démocratique doit se mettre à l'école de l'art — ce microcosme de la vie — et surtout du théâtre, celui de tous les arts qui s'adresse le plus largement à tous les hommes. La partie la plus durable de son œuvre demeure sans doute la série de volumes intitulés *Prefaces to Shakespeare* (2). Il en a publié quatre de 1927 à 1945. Un cinquième s'y est ajouté en 1947. Granville-Barker, dans ces célèbres commentaires, n'a pas seulement inauguré une méthode que d'autres pourraient reprendre; il s'y est mis tout entier. Qui saurait comme lui, combinant l'érudition et la pratique vécue du théâtre, appliquer à Shakespeare joué les dernières découvertes de la science? Qui saurait renouveler l'interprétation du texte shakespearien avec la même subtilité, la même profondeur d'analyse littéraire, la même sympathie, la même imagination divinatrice, la même absence de pédantisme et de préventions?

L'idée très simple d'où il part est une réplique à celle qui, depuis l'époque romantique, voulait que Shakespeare fût fait pour la lecture plutôt que pour la scène. Non, dit Granville-Barker; il a écrit pour être joué. Tout auteur, à toute époque, doit s'adapter aux us et possibilités du théâtre, à l'état d'esprit et au niveau du public. S'il est grand artiste, il tire parti même des contraintes imposées par les conventions. L'obligation de confier à des garçons les rôles féminins fait notamment ressortir (Granville-Barker le prouve par des exemples) le tact et la délicatesse de Shakespeare non seulement dans la mise en scène, mais dans le texte. Il a tiré parti de certaines conditions; un échange fécond

(1) *The Use of the Drama* (London, Sidgwick and Jackson, 1946).
(2) I. *Love's Labour's Lost, Julius Caesar, King Lear* (ix-231 p.). II. *Romeo and Juliet, The Merchant of Venice, Antony and Cleopatra, Cymbeline* (xii-345 p.). III. *Hamlet* (x-329 p.). IV. *Othello* (x-223 p.). V. *Coriolanus* (viii-195 p.). — *On Poetry in Drama* (42 p.) contient aussi d'utiles observations sur Shakespeare, appliquées au théâtre poétique en général. — Tous ces volumes sont publiés à Londres par Sidgwick and Jackson.

existe entre ces conditions et son génie. Si l'on néglige cette donnée de base, on le dénature et on l'appauvrit. Pour entendre son texte, pour en pénétrer les intentions, pour le mettre en scène avec son plein effet, il faut donc connaître le milieu où il a pris naissance; mais ce serait encore le fausser que d'en tenter une restitution archéologique pour un public différent du sien. Le problème que Granville-Barker veut résoudre est double : comprendre le texte shakespearien dans le cadre de son époque; l'adapter, sans le trahir, aux conditions de la nôtre.

L'œuvre de Shakespeare fut écrite à l'apogée d'une révolution de la scène anglaise, rapide, et qui occupe, entre Marlowe et Massinger, à peine un demi-siècle. Jusque vers 1610, le théâtre se joue en plein air et se prête à des effets larges de jeu et d'élocution. A partir du moment où il s'installe dans des salles de dimensions restreintes, fréquentées par un public plus trié, le jeu devient naturellement plus intime, l'écriture du drame s'en ressent. Cette évolution se voit chez Shakespeare, avant et après *Cymbeline*, depuis le lyrisme délicat, éclatant, rapide des débuts jusqu'à la superbe aisance de ses dernières pièces. Il est vrai que d'un bout à l'autre il tire parti de l'installation du théâtre : que ses interprètes jouent sur une plate-forme projetée en plein parterre ou dans une salle aux dimensions réduites, il assure entre eux et le public une communication sympathique par le procédé du soliloque. Je cite cette observation entre autres parce que des successeurs éminents de Granville-Barker en ont tenu grand compte; par exemple, Robert Speaight dans une conférence sur l'interprétation de Shakespeare qu'il donna l'hiver dernier à Paris.

En fait, Shakespeare a écrit de façon à concentrer l'attention sur l'acteur, véhicule de son message, et mis tous ses soins à lui faire révéler l'homme caché sous le comportement et les paroles. Le respect rigoureux du texte importe donc beaucoup plus que les artifices visibles de la scène — décors et costumes — qui risqueraient de distraire exagérément l'auditeur de l'essentiel : le drame intérieur. Ce n'est pas à dire que Shakespeare manque de réalisme plus que de réalité; il les a mis surtout dans son texte, profitant ainsi de l'absence de décor et de la neutralité locale de la scène élisabéthaine. Celle-ci n'était d'ailleurs pas aussi nue qu'on l'imagine parfois. Et, si Shakespeare n'est pas unique par l'intelligence, ni poète inégalé, ni dramatiste parfait (voir entre autres comment Granville-Barker soutient que le caractère de Hamlet ne passe pas complètement la rampe), il vise à reproduire la vie et y atteint comme personne. Il prend grand soin d'entretenir l'illusion scénique par les détails réalistes insérés dans le texte; mais il le fait avec une infaillible mesure. Une mise en scène qui dépasserait cette mesure trahirait son propos central.

Granville-Barker n'a pas de ce texte la religion aveugle. Il admet qu'on en retranche quelques passages obscènes ou des allusions

d'actualité qui sont aujourd'hui lettre morte. Mais il ne cesse d'insister sur le dommage qu'un réalisme excessif du costume, une abondance exagérée du décor feraient subir à l'effet dramatique voulu par Shakespeare : crédibilité, éveil de l'imagination et de l'émotion chez le spectateur, lequel serait contrarié par l'importunité des artifices visuels.

Au reste, Shakespeare n'a pas de principes invariables de mise en scène. Son commentateur l'a compris et seconde avec souplesse les intentions de l'écrivain. Il n'est guère pour lui que cas particuliers, qu'il s'agisse du décor, du costume, ou de la division des pièces. Sa grande règle est d'obéir au texte, d'y revenir à travers des déformations arbitraires et de prétendues « traditions » qui remontent surtout au XVIII[e] siècle (voir, par exemple, le découpage qu'il propose de *Hamlet* en trois « mouvements »). Ce travail de détail, consigné dans ses cinq volumes, doit profiter au directeur de théâtre, aux acteurs, au lecteur aussi. L'érudition, la déduction, l'imagination et la conjecture y ont leur part. La mise en scène doit, selon lui, être le fruit d'une collaboration, d'une discussion sur une hypothèse. Sous la conduite d'un guide aussi informé, perspicace et brillant, le jeu devient passionnant pour le lecteur qui, stimulé à l'adhésion ou au dissentiment, lui devra une connaissance infiniment enrichie et approfondie de l'œuvre shakespearienne et l'illusion de participer quelque peu à ses découvertes, si d'aventure — chose difficile — il n'y ajoute pas.

Jacques Vallette.

LIVRES

L'embranchement de Mugby, par *C. Dickens*, trad. Leyris (Paris, Ed. de Minuit, 1948, 106 p.). — Un conte de Noël qui vaut la peine d'être lu; Dickens y a traité, en poète, d'une gare nocturne.

Les romanciers américains d'aujourd'hui, par *C. Guyot* (Paris, Labergerie, 1948, 127 p., 150 fr.). — Traite surtout de Dos Passos, Hemingway, Faulkner et Steinbeck. Ne prétend que les introduire, avec quelques autres, en vue d'un premier contact.

Le vin de midi, par *K. A. Porter*, trad. Sibon (Ib., Pavois, 1948, 302 p., 348 fr.). — Déjà connue chez nous par l'*Arbre de Judée*, K. A. P. donne ici trois grosses nouvelles de violence, d'amour et de mort, racontées avec recueillement, et qui affermiront en France sa réputation.

Les aventures d'Huckleberry Finn, par *M. Twain*, trad. Netillard (Ib., Hier et aujourd'hui, 1948, 288 p.). — Mais non, M. Kanapa, Twain n'a pas été mis sous le boisseau, en tout cas pas chez nous. Il a eu tort de vouloir gagner de l'argent en écrivant pour les masses. Une grande partie de son œuvre est assommante, et *Huck Finn* est un grand livre qu'il faut lire.

Et ce fut l'Amérique, par *H. G. Carlisle*, trad. Paz (Ib., Grasset, 1948, 313 p., 345 fr.). — Cet auteur, qui mérite sa réputation, raconte ici l'histoire du *Mayflower* et des débuts des U. S., en insufflant à la vérité documentaire les sentiments et la vie.

Le pigeon enccrné, par *G. Millar*, trad. Sellier-Leclerc (Ib., Michel, 1948, 529 p., 480 fr.). — On sait par son *Maquis* que Millar est de nos amis. Ici encore, il nous donne un récit touffu, circonstancié, stupéfiant d'aventure et d'audace, et qui mène un officier britannique prisonnier, puis évadé, de Libye en Italie, en Allemagne, en France occupée, en Espagne, et de nouveau en France avec la Résistance.

Assurance sur la mort, par *J. M. Cain*, trad. Berritz, 311 p. — **J'aurais dû rester chez nous**, par *H. Mac Coy*, trad. Duhamel et Simonnet, 235 p., 290 fr. — **Le petit César**, par *W. R. Burnett*, trad. Duhamel, 249 p., 150 fr. — Les 3 vol. à Paris, Chez Gallimard, 1948. — Les deux premiers de ces auteurs ont un nom chez nous. Les trois longues nouvelles de Cain, la satire amère que Mac Coy a faite de Hollywood, méritent d'être lues. Burnett met un talent vigoureux, un style économe, brutal et sommaire, à conter l'ascension et la chute d'un gangster-type.

Etrange fruit, par *L. Smith*, trad. Berdonneau (Ib., Id., 321 p., 480 fr.). — Ce premier roman a fait immédiatement, il y a quatre ans, connaître son auteur. C'est une douloureuse histoire d'amour, de violence et d'injustice sociale, qui se passe dans le sud des E. U. après 1918. On n'est pas étonné qu'il ait çà et là fait scandale, comme il arrive aux œuvres franches et généreuses. Un des plus beaux livres consacrés au problème des blancs et des noirs.

Le vallon, par *A. Christie*. — **Nicholas Lattermole**, par *C. Barry*. — Trad. Le Houbie (Ib., Libr. des Ch. Elysées, 1948, 100 fr. chacun). — Malgré Poirot, la première histoire manque, pour une fois chez l'auteur de décision et de ressort. La seconde est romanesque et bien agencée, avec une surprise originale pour finir.

Fearful Symmetry, by *N. Frye* (Princeton Univ. Press, 1947, 462 p., 5 doll.). — Somme surprenante de savoir, de travail et de clartés inédites sur la poésie de Blake. Dans la mesure où il étudie sa pensée, Frye aurait dû citer un Berger, un Saurat. Il a voulu faire autre chose qu'eux : élucider cette poésie en soi, non comme illustration biographique ou idéologique. Il l'éclaire sous deux aspects principaux : dans son symbolisme et dans son idiome personnels; et par rapport aux archétypes (personnages et thèmes) de toute poésie. Par-delà Blake, il suggère une entente nouvelle de l'allégorie « authentique », celle qui est un langage littéraire. Ainsi conçue, l'étude de Blake a une valeur générale : elle prétend être « l'amorce d'une révolution dans la lecture de toute poésie ».

Literary Sources of Art History, ed. by *E. G. Holt* (Id., 1947, xx-555 p., 6 doll.). — Collection de textes du xe au xviiie siècles, propres à éclairer l'histoire et la théorie des arts : lettres d'artistes, fragments de chroniques, recettes didactiques, récits de voyages, traités, poèmes; Glaber, Théophile, St Bernard, Suger; Alberti, Vinci, Michel-Ange, Vasari, Palladio, Bernin, Dürer, Rubens; Hogarth, Reynolds, Diderot, Goethe, Winckelmann; et bien d'autres, passionnants et moins connus. Quatre parties, chacune subdivisée par nations : moyen âge, Renaissance, âge baroque, 18e siècle. L'intérêt du travail est double : saveur d'esprits singuliers dans leur cadre contemporain; agencement propre à éclairer l'évolution des idées et les tempéraments nationaux. Utile dans l'ensemble, varié et piquant dans le détail.

Herefordshire, by *H. L. V. Fletcher* (London, Hale, 1948, x-243 p., 15/). — Addition à la belle série des « County Books » déjà signalée. Présentation personnelle et attachante, nourrie d'expérience vécue, d'histoire, d'anecdotes. L'un des comtés anglais les plus rustiques et variés de paysages, entre le pays de Galles, qui a déteint sur lui, et les comtés shakespeariens du Gloucestershire et du Worcestershire; souvent dévasté par la guerre; d'un charme complexe. 49 excellentes photos pleine page.

Rudyard Kipling's Verse (Ib., Hodder and Stoughton, 1948, xvi-845 p., 35/). — Les snobs et les malins savaient qu'il était de bon goût, depuis une génération, de mépriser Kipling, surtout poète (K. poète !...) au profit d'Eliot et d'autres qui n'en pouvaient mais. En préfaçant élogieusement un choix de poèmes de Kipling, Eliot a joué naguère à ces gens un bon tour, et rendu courage aux béotiens qui, malgré certains défauts, s'obstinaient à lire ces poèmes avec plaisir. Les voici tous réunis en édition définitive, dont plusieurs dizaines non encore rassemblés. On ne saurait donc trop attirer l'attention sur ce gros et beau volume.

The Struggle for Europe (xl-80 p.); **Good Living** (xlviii-80 p.) (Ib., Contact Books, 1948, 5/ chacun). — J'ai déjà parlé de cette série d'in-4° à si bas prix pour leur format, leur papier couché, leur illustration fastueuse (publicité comprise), le caractère assimilable et soigné de leurs articles toujours groupés autour d'un thème commun. Celui des dernières livraisons ressort des titres. Dans le premier, notam-

ment : extraits d'un journal tenu par H. Nicolson lors de Munich; la Russie et la paix; naissance d'une politique étrangère américaine; Jdanov; Clay; Grèce, Benelux; Italie; faucille contre marteau; catholicisme et marxisme; nations et caricature; etc. La seconde traite de l'art de vivre sous tous ses aspects : parfums, haute couture, nudisme, collections, architecture, bonne chère, jeûne; une conversation Vercors-Hughes sur leurs raisons d'écrire.

Human Knowledge, by *B. Russell* (Ib., Allen-Unwin, 1948, 538 p., 18/). — L'auteur analyse le passage de la sensation et de la pensée individuelles à la science impersonnelle. A cette fin, postulant le « sens commun scientifique » et la vérité scientifique, il montre les connaissances humaines insignifiantes au regard de l'univers et centrales relativement à l'homme, sous un double aspect comparable aux astronomies copernicienne et ptolémaïque. Il cherche à définir la nature et les limites de nos connaissances plutôt que leur valeur. A part certains passages qui demandent une initiation mathématique, son livre, pétri d'exemples concrets, écrit d'un style lucide et familier, stimule l'esprit à la définition — p. ex. des mots connaissance, croyance, vérité, perception — inductivement atteinte. Tout lecteur curieux, même non spécialisé, trouvera en lui un maître à réfléchir sur des questions fondamentales.

Form in Modern Poetry, by *H. Read* (Ib., Vision Press, 1948, 85 p.). — Poète et critique connu, Read distingue dans son essai la théorie et la pratique, l'homme et l'écrivain, la personnalité et la nature de la poésie qui en découle. Traditionaliste mais vivant, il discerne des traditions poétiques plutôt qu'il n'en définit une. Son principe d'analyse est psychologique plutôt qu'historique et tend à l'idée de ce qu'il nomme « forme organique », dont, transcendant les différences reçues entre classicisme et romantisme, il cherche des exemples dans le passé. A cet égard, ses observations sur Keats, Hopkins, etc. sont d'un grand intérêt.

England under the Hanoverians, by *C. G. Robertson* (XIX-575 p.); **Modern England, 1885-1945**, by *J. A. R. Marriott* (XIX-591 p.) (Ib., Methuen, 1948, 21/ chacun). — Tomes VI et VIII de la grande *History of England* dirigée par C. Oman et rédigée par lui et d'autres historiens éminents. Ce sont des rééditions, mais fort augmentées. La première surtout politique mais contenant aussi des sections constitutionnelles et économiques, contient notamment 23 appendices — textes et commentaires de sources nouvelles — ajoutées depuis la première édition, ainsi que des tables de tous genres. La seconde est écrite par un historien qui fut mêlé aux événements. On y voit l'évolution de l'Angleterre vers des formes inédites de la politique intérieure et extérieure sous l'influence de la science appliquée, de forces et de conceptions économiques et sociales nouvelles. Il en ressort l'image d'un pays de plus en plus protectionniste, attaché à mettre en valeur toutes ses ressources et à continuer à vivre avec des moyens réduits. Dans les deux volumes, cartes, bibliographies, index qui en font des instruments de travail sérieux.

George III and Charles Fox, by *G. O. Trevelyan* (Ib., Longmans, 2 vol. de XI-311 et XII-433 p.). — Longtemps épuisés, on sera heureux de trouver de nouveau ces derniers volumes d'une célèbre histoire de l'Angleterre et de l'Amérique au temps de leur séparation. On ne saurait trop louer la solidité du fond, la clarté de l'exposé qui mène de front la politique intérieure et la guerre, et le style ferme et aisé du récit et des portraits.

The Great Tradition, by *F. R. Leavis* (Ib., Chatto, 1948, 266 p., 12/6). — A l'opposé de la critique impressionniste, Leavis a des principes et les applique avec une rigueur et une maîtrise qui suscitent l'estime et la discussion. Son idée de la tradition se ressent de T. S. Eliot, mais ses classements reposent sur une réflexion indépendante. Selon lui, les cinq romanciers anglais vraiment grands (pour la nouveauté de leur technique et de leur conception de la vie) sont J. Austen, G. Eliot, James, Conrad, Lawrence. La première (pour des raisons « spéciales » mal expliquées) et le dernier ne sont pas étudiés ici. L'œuvre des trois autres — signe des temps que la remise à leur rang de G. Eliot et Conrad — est examinée sur textes, avec nuances, en elle-même et en ce qu'elle indique une tradition. Ce livre doit compter beaucoup dans toute bibliographie du roman anglais et des trois écrivains en question.

The Wings of the Dove, by *H. James* (Ib., Eyre-Spottiswode, 1948, 414 p., 9/). — L'un des romans notables de ce premier demi-siècle, et l'un des plus grands de James; publié en 1903, épuisé depuis longtemps. L'architecture en est soignée. L'atmosphère soutient subtilement l'action (voir les scènes à Venise). On trouve là un des portraits de femmes les plus complets et réussis de James : Milly, la « colombe » volontairement sacrifiée. Motif périlleux; mais pas de romanesque sentimental, grâce aux deux autres protagonistes et à la fermeté d'un récit en mille touches accumulées, qui respecte la complexité de la vie.

The Plays of W. Congreve (Ib., Benn, 1948, XLIII-486 p., 8/6). — Toutes les pièces du célèbre dramatiste. De tous ceux de la Restauration, Congreve se lit peut-être avec le plus de plaisir. Licencieux relativement à ses successeurs du 18e siècle, il n'a pas la grosièreté d'un Wycherley. Son dialogue, modèle de rapidité, de précision, de poli, de mordant, fait de lui un classique du théâtre anglais.

Shakespeare and the Players, by *C. W. Hodges* (Ib., Id., 1948, 103 p., 6/). — A recommander au débutant qui désire se faire une idée concrète de la scène anglaise de la Renaissance, ainsi que des acteurs et auteurs de l'époque. Texte simple, assimilable même par des écoliers, vivifié de nombreux et spirituels dessins. L'un des principaux est une reconstitution hypothétique, mais plausible du théâtre du Globe. Des passages de Shakespeare illustrent l'étude de la mise en scène.

An Understanding of Architecture, by *R. Luytens and H. Greenwood* (Ib., People's Universities Press, 1948, 116 p., 6/6). — Attachant petit traité qui vise à donner une entente non esthétique, mais historique et technique de l'architecture européenne, en termes aussi peu spéciaux que possible, et selon une conception simplifiée inévitablement mais sans excès. Le lecteur français y trouvera surtout à s'instruire sur les styles anglais, illustrés de dessins typiques.

Arthurian Torso, by *C. Williams and C. S. Lewis* (Oxford University Press, 1948, II-200 p., 12/6). — Ch. Williams, mort en 1945, est l'un des poètes anglais de ce temps les plus prisés des connaisseurs. Son obscurité tient à ses habitudes de style et à beaucoup d'allusions savantes. Il a incorporé l'image puissante, étrange, cohérente d'un monde métaphysique bien à lui dans une présentation nouvelle du cycle arthurien. Ce livre aidera fort à comprendre sa poésie et devrait en précéder la lecture. Deux parties : quelques chapitres d'un ouvrage inachevé de Williams sur « la figure du roi Arthur »; et un commentaire de ses poèmes par son ami Lewis, fourmillant d'ingénieuses idées générales.

Chippendale Furniture Designs, préf. by R. W. Symonds (London, Tiranti, 1948, 104 p., 7/6). — Le style Chippendale est un style d'ameublement anglais classique. L'artisan qui lui a donné son nom vivait au XVIIIe siècle. Son *Gentlemen and Cabinet Maker's Director* est très rare et très recherché. Ce livre reproduit 80 des dessins cotés qu'il contenait (sièges de toute sorte, tables, coiffeuses, commodes, bureaux, bibliothèques, cabinets, coffres, etc.) et constitue une mine de documents. Préface et notes explicatives en anglais et en français.

John Keats : The Principle of Beauty, by *Lord Gorell* (Ib., Sylvan Press, 1948, 126 p., 7/). — Livre sans prétention, sur la poésie plutôt que sur la biographie de Keats. Il réhabilite plusieurs familiers du poète, notamment Fanny Brawne. Il vaut surtout par l'indépendance de ses opinions sur plusieurs poèmes.

The Meaning of Marxism, by *G. D. H. Cole* (*Ib.*, Gollancz, 1948, 302 p., 6/). — L'auteur est un libéral influencé par le marxisme. Bien qu'il se défende d'écrire une vie de Marx, un exposé ou une critique de sa doctrine, il analyse ses idées du point de vue contemporain avec pertinence et clarté. Il a voulu en extraire « les éléments actuels et susceptibles de ce procès de croissance et d'adaptation qui est la prérogative de toute chose vivante ». Livre riche de notions précises.

Prospect for Christendom, ed. by *M. B. Reckitt* (*Ib.*, *id.*, 255 p., 12/6). — **Religion and Culture**, by *C. Dawson* (*Ib.*, Sheed and Ward, 1948, V-225 p., 10/6). — Deux recueils sur les rapports du christianisme et de la civilisation. Le premier, qui vise à une « reconstruction catholique », cherche à définir sous ses différents aspects une société chrétienne : fondements théologiques et sociologiques, for-

mes de la vocation du chrétien moderne, reconstruction politique, recensement des forces favorables et adverses. Les auteurs en sont des prêtres anglicans et romains, et des laïques parmi lesquels T. S. Eliot (« Forces civilisatrices dans l'ordre humain »). Le second développe, sous un angle plus général, l'idée que la religion est l'élément dynamique de la civilisation. L'auteur, historien et philosophe bien connu chez nous, considère à cet effet les religions de tous les temps et leurs chefs-types (prophète, prêtre, roi).

LIVRES REÇUS

Le miracle des cloches, par R. Janney, trad. Surleau (Paris, Hachette, 506 p., 500 fr.). — *Miss Shumway jette un sort*, par R. Marshall, trad. Page, 249 p.; *La mort et l'ange*, par T. Stewart, 186 p. (Tous deux : Paris, Gallimard, 1948, 150 fr.). — *Recours à la nuit*, par M. Renault, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1948, 379 p., 360 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation. — 18.12.48. Dans ce numéro, comme toujours, ton de critique constructive : sur l'O. N. U., le Labour Party, l'attitude du gouvernement britannique devant les inquiétudes françaises en Allemagne. La Tchéco-Slovaquie entre la Russie et l'Occident. Une curieuse allusion aux discussions sur l'ouverture d'un second front en 1942, à laquelle Eisenhower était favorable. — 25.12.48. L'Allemagne en gestation, « monstre tricéphale ». Lysenko. — 1.1.49. Difficultés intérieures françaises. Examen dubitatif de l'arrangement sur la Ruhr. Réalisme du plan économique britannique? Lysenko (fin). Impressions d'Espagne. La satire politique anglaise au XVIIIe siècle. — 8.1.49. La Chine communiste. La main-d'œuvre étrangère en Grande-Bretagne. L'Antrycide, nouveau médicament contre la maladie du sommeil. Les Mémoires d'Eisenhower. — 15.1.49. Sévères critiques de la politique britannique en Palestine, dont un article de R. H. S. Crossman. Les Indiens navajos de l'Ouest américain. Un article annonce la fin d'une célèbre émission de la B.B.C., « ITMA », qui laissera de grands regrets. — Toujours même intérêt dans la correspondance, les concours, etc.

The Listener. — 16.12.48. Bevin et l'unité européenne. Visite au Tyrol du sud. Problèmes militaires des U. S. Le Commonwealth et l'Union occidentale. Un poème de V. Watkins. Comme toujours, correspondance et critiques de livres, etc. — 23.12.48. L'assemblée de l'O. N. U. La république turque depuis 1923. Aspects généraux de la défense nationale britannique. Joseph Chamberlain. Lord Salisbury. L'architecture de Chelsea. Un poème de R. Fuller. Claudel et l'oratorio. — 30.12.48. Perspectives françaises. L'Angleterre et les produits de luxe français. L'art danois. Paul Klee. — 6.1.49. Risques de la nouvelle politique de la Ruhr (bien aveugle aux raisons françaises). La chute des prix aux U. S. L'Europe occidentale peut-elle être défendue? (réponse affirmative). Edimbourg sous les Georges. Un poème de L. Bowes Lyon.

Our Time, Nov.-Dec. 1948. — Gorki et les philistins. La tradition de la peinture russe (à propos de deux expositions). Traductions de poèmes grecs (anonymes) et russes (de Lermontov). Le film en Chine (illustré). Goya (*id.*). Cuisante lettre ouverte à un Robert Taylor qui paraît être un acteur de cinéma américain.

SCANDINAVIE

SUEDE : HISTOIRE, BIOGRAPHIES, MEMOIRES. — En rassemblant un choix des études et articles de Torgny Segerstedt (1), sa fille, Mme Ingrid Segerstedt Wiberg, permet à la critique de mieux mesurer l'ampleur et la validité durable d'une œuvre dispersée durant un quart de siècle au gré de la polémique quotidienne, et qui mérite de vivre, témoignage d'une activité tout

(1) Torgny Segerstedt, Mänskligt (Norstedt, Stockholm).

entière consacrée à orienter l'opinion suédoise aux heures décisives de la guerre et de l'avant-guerre.

Venu de l'histoire des religions à la carrière journalistique, directeur du grand quotidien *Goeteborgs Handels Tidning*, nul n'a plus hautement combattu en Scandinavie les doctrines allemandes et le nazisme, opposé à l'Allemagne une plus catégorique négation, signifiée dès le premier jour en réponse aux sommations et aux menaces de Gœring. Ecrivain délié, critique des idées et des lettres en même temps que guide de l'opinion, Segerstedt se rattache à l'humanisme occidental, au radicalisme anglais, à l'intellectualisme français. Tel de ses articles est le réquisitoire éloquent de l'intelligence : « le discours de ces gens est inintelligent comme la parole d'un dément; en réalité il s'agit d'une lutte contre la raison... ». On tirerait de ce brillant volume un bréviaire de la démocratie... (*Homo sum*) l'un de ces évangiles de la liberté de pensée valable pour tous les pays et tous les temps, et qui demeurera, en Suède, l'un des classiques de la doctrine.

Herbert Tingstén poursuit, avec un talent différent, incisif, démonstratif, une carrière analogue. Prêté par l'Université de Stockholm au journalisme, professeur de droit constitutionnel, directeur du *Dagens Nyheter*, le plus important quotidien de la capitale, un recueil de ses articles les plus significatifs (2) révèle ce qu'ajoutent à la science professorale la sollicitation de l'actualité et l'ardeur polémique de la lutte quotidienne. Comme Segerstedt, formé aux sévères disciplines, grand voyageur, polyglotte, informé de l'évolution universelle, et très ami des lettres et de la pensée françaises, son effort tend à rapprocher son pays de l'Occident, à l'engager idéologiquement et politiquement, avec la claire conscience des périls encourus, et la résolution qu'implique la proche menace d'un inquiétant avenir.

Son discours du printemps dernier aux étudiants d'Upsal résume l'un de ces panoramas audacieusement décrits de la présente condition humaine qui ne se définissent nulle part plus nettement qu'en pays hier neutre.

Suède d'hier et d'aujourd'hui... la transition depuis le début du siècle se hâte et s'accélère; on ne découvre nulle part cette évolution plus nettement que dans l'ouvrage récemment paru de Gustaf Hellstrœm : *Adolf Hedin* (3).

Un Français, accueilli au début de ce siècle par Adolf Hedin en son petit appartement stockholmien exempt de luxe, meublé presque uniquement de livres et de bibliothèques, s'émerveillait d'abord d'une conversation spirituelle, ironique et savante... On pensait à nos doctrinaires, qu'il connaissait à fond, aux grands parlementaires britanniques, à son contemporain Gladstone... ou

(2) *Argument* (Bonnier, Stockholm).
(3) *Adolf Hedin, Minnesteckning av Gustaf Hellström* (Norstedt).

à quelque maître socratique de l'érudition française, à notre Faguet.

Il parlait avec une égale facilité l'anglais, l'allemand, l'italien ; sa prédilection allait à notre langue, ce français d'avant les philologues, affectionné des vieilles générations suédoises, qui tenaient de leur éducation, d'on ne sait quelle gouvernante ou institutrice, le ton inimitable de notre dialogue usuel.

On s'étonnait de l'abondance de ses projets, d'un jaillissement d'idées, de jugements et de plans que démentaient son visage exténué, beau de souffrance et de clarté, ses gestes mécaniques, son aspect amenuisé, à peine matériel.

Homme d'Etat, écrivain, libéral, il était le libéralisme personnifié, héritier de la Révolution française et d'une philosophie bourgeoise et révolutionnaire qui crut éterniser un moment de la pensée et de l'évolution humaine.

En 1899 Bjœrnson lui écrivait : « Tu sais que j'ai toujours vu en toi l'unique force géniale de la politique suédoise contemporaine. »

Jugement confirmé par la postérité, qui rend justice à cette carrière mouvementée, à cet immense labeur, à ce talent, à cette éloquence associés à l'une des périodes les plus actives de la vie publique et du développement économique, politique et social de la Suède moderne.

Esquisser une telle existence, c'est évoquer toute l'histoire d'un pays au cours d'un demi-siècle.

En confiant cette tâche à l'un de ses membres les plus éminents, le romancier Gustaf Hellstrœm, l'Académie suédoise en suggérait l'ampleur : mieux sans doute qu'un historien professionnel, l'auteur d'une considérable œuvre romanesque, accoutumé à prospecter l'univers contemporain et, en Suède, les profondeurs de l'activité sociale, était apte à faire revivre l'homme d'Etat, son rôle, ses luttes, les lointaines répercussions de son action, de sa pensée.

Et voici décrite — du presbytère paternel à Upsal où le retiennent dix années laborieuses, puis de l'Université à la capitale, où il publie ses fameuses *Quinze lettres d'un démocrate* (1867-68), Bible à laquelle il demeurera toute sa vie fidèle, de ses convictions politiques... du journal enfin au Parlement où il vit respecté, isolé, redouté, injurié... la fresque émouvante d'une grande existence presque entièrement vouée à une opposition créatrice.

Opposition aux méfaits de la basse politique, aux erreurs et aux vices de son temps, que devancent indéfiniment son esprit d'invention, sa foi démocratique, son culte de la personnalité, au total cette religion de l'individu, de sa dignité, de son incommensurable valeur par où le message de cet homme de pensée et d'action demeure durable et se révèle de portée universelle.

On lui fit des obsèques quasi nationales; il voulut que, sous

l'étendard suédois qui recouvrait son cercueil, son corps fût enveloppé d'un drapeau tricolore, symbole, à ses yeux, d'une grande espérance commune à l'humanité civilisée.

Autre visage d'un Suédois éminent : Nathan Sœderblom. Prestige et séduction intellectuelle : l'homme, par sa cordialité, sa flamme, son éloquence requérait et obtenait la sympathie. Archevêque d'Upsal, ses conceptions religieuses surprenaient les profanes par leur libéralisme; il ressuscitait dans sa cathédrale et cautionnait dans toute la Suède un faste cérémoniel proche du high church, recherchait et retrouvait jusque dans les petits temples de province les vestiges de l'art catholique; il édifiait une notion de la chrétienté et une doctrine d'œcuménisme dont il devint l'apôtre écouté en Europe, en Amérique.

Toute une littérature consacrée en Suède à sa mémoire permet de se faire une idée de cette carrière féconde à de multiples égards. Entreprenant d'écrire sa biographie (4) M. J. G. H. Hoffmann, ancien pasteur de l'église française à Stockholm — îlot calviniste en pays luthérien — actuellement professeur à la Faculté libre de théologie protestante de Paris, disposait d'une abondante information — outre le concours de Mme Sœderblom, grande mystique associée à l'œuvre de son mari. On trouvera là un portrait nuancé de l'homme et de l'orateur, un récit de l'enfance à demi paysanne, un aperçu du long séjour à Paris où Sœderblom, disciple de la Sorbonne et de l'Ecole des Hautes Etudes, soutient sa thèse sur *La vie future d'après le Mazdéisme*, une description de la période d'enseignement à l'Université d'Upsal, à Leipzig, des années de la première guerre, suivies de l'épanouissement dans l'effort d'une sorte de croisade libérale et mondiale.

Le plus bel hommage lui vint de ses adversaires, tel le ministre socialiste Engberg : « le dogmatisme et l'esprit de système lui étaient étrangers. Sa présence évoquait un rythme, un style, un caractère qui avaient quelque chose de musical... Son père, son village, l'atmosphère du sol natal, le bruit des vagues du Dellen... étaient à l'origine de ce nouveau Luther, de ce philosophe, de cet exégète. Magicien du verbe, de bonne race paysanne, il a lutté avec les forces bonnes et mauvaises de la terre et de la vie, de la foi et du doute, des angoisses et des joies; toutes éveillaient en son âme des vibrations profondes... »

Par delà l'apostolat confessionnel, telle est la définition caractéristique d'un homme et d'un esprit, d'une atmosphère et d'un climat intellectuel,... d'une Suède hier encore plus proche de son passé historique que de la présente américanisation.

Le nouveau volume des Mémoires de Marika Stiernstedt (5) dépasse les frontières de la Scandinavie et témoigne de ses rela-

(4) *Nathan Söderblom, prophète de l'œcuménisme* (Labor et Fides, Genève).
(5) *Mest sanning* (Bonnier).

tions internationales : romancière d'éducation française, arrière-petite-fille de Mme de Hanska, elle demeure, par ses liens de famille, ses études et romans traduits par elle-même (Plon), proche de nos lettres et de nos mœurs. Entre maints portraits d'écrivains et de personnalités célèbres, rencontrés au cours de sa carrière, en Scandinavie, en France, en Pologne, en Russie, et finement évoqués d'un trait spirituel à peine malicieux, signalons les pages consacrées à Selma Lagerlœf, où sont notés, avec une remarquable intuition psychologique cette profondeur du regard, cette gravité, ce sérieux, cette révélation d'une sorte d'héroïsme à demi muet et comme viril... si rarement aperçu, semble-t-il, par les interviewers, et pourtant si frappants dont on emportait d'une visite à Morbacka l'impérissable souvenir.

SUEDE : CRITIQUE, HISTOIRE LITTERAIRE. — Grand maître des études d'histoire littéraire en Suède, professeur à l'Ecole supérieure (Université) de Stockholm, Martin Lamm, après une brillante et déjà longue carrière d'enseignement, fait bénéficier libéralement le public de plusieurs décades de recherches et d'enquêtes internationales. Son récent volume sur Dickens est une exacte mise au point d'un sujet controversé, renouvelé d'une façon imprévue par la critique britannique au cours de ces dernières années. Aux approches de Noël, il offre à ses compatriotes un aperçu d'ensemble de l'évolution du théâtre moderne, en Europe, en Amérique; parmi le foisonnement des faits, des mœurs et des idées, la rapide évolution des modes, du goût, des mœurs, nul n'était sans doute plus apte à discerner, à retenir, à mettre en lumière les points essentiels. Il y a là un guide sûr, à la fois rapide et informé, dont on souhaiterait que notre public possédât l'analogue (1).

Martin Lamm se défend au surplus d'avoir tenté un dénombrement complet, qui n'eût été qu'une bibliographie; il s'attache au portrait des chefs de file et des initiateurs, sans épuiser la liste des épigones; ainsi se trouve justifiée l'attention très particulière qu'il accorde à Scribe, jugé ici équitablement, et dont la longue influence technique lui paraît l'un des traits essentiels des destinées de la scène au XIXe siècle.

Les pages qu'il consacre au théâtre norvégien, à Bjoernson, à Ibsen, encore qu'abrégées, sont parmi les plus significatives du volume, et l'on n'est pas surpris de voir un écrivain du Nord, par ailleurs équitable à Strindberg, conclure : « le drame d'Ibsen est la Rome du drame moderne; toutes les routes y conduisent ou en viennent ».

Affirmation qui ne peut manquer de paraître atténuée par la description minutieuse des théâtres français, russe, allemand,

(1) *Det moderna dramat* (Bonnier).

autrichien, britannique, irlandais, américain, italien, espagnol — impressionnante série de tableaux et de portraits d'où l'on tirerait de curieuses conclusions sur la nature et les racines d'un art entre tous significatif des tempéraments et des génies nationaux.

Parmi les écrivains finlandais de langue suédoise — minorité active, et qui doit sans doute à son destin parfois précaire une certaine inquiétude d'esprit, un goût des recherches et liaisons internationales, une curiosité, une agilité d'analyse qui caractérisent ces critiques et esthéticiens, tels naguère Werner Soederhjelm et de nos jours un Hirn, un Gunnar Castrén, un Ruin, ou leur cadet, Schildt, auteur d'un volume sur Gide qui va paraître au *Mercure* — E. N. Tigerstedt, professeur à l'Université d'Helsingfors, s'affirme un maître de l'histoire comparée des littératures. Ses travaux sur J. V. Snellman et Zacharias Topelius sont d'un familier des Lettres nationales; ses livres sur Sainte-Beuve et Paul Valéry mériteraient d'être connus en France.

Son dernier ouvrage, une imposante Histoire de la littérature suédoise (2), s'empare victorieusement d'un domaine qui semblait depuis plusieurs générations réservé aux manuels, synthèses et résumés — d'ailleurs si précieux — de l'érudit H. Schück (3).

Ce nouvel exposé, auquel la critique proprement suédoise a fait grand accueil, non sans relever quelques inégalités ou erreurs vénielles, se distingue des précédents par une certaine alacrité de la forme, une aisance dans l'exposé des idées, et pour tout dire, un agrément auxquels un lecteur français s'avoue très sensible. Au prix de quelques sacrifices assez justifiés, E. N. Tigerstedt, allégeant son ouvrage d'un excès de détails superflus, ne craint pas d'insister sur les faits essentiels, les grandes œuvres et les carrières mémorables; il ne redoute pas davantage d'en appeler des jugements traditionnels et de s'éloigner çà et là d'une certaine orthodoxie consacrée par la tradition universitaire.

On lui sait gré enfin de toujours considérer la littérature comme un fait social — d'où ce riche tissu interstitiel de rapports, de causes et d'effets par quoi la vie de l'esprit communique avec le corps même de la nation et l'âme d'une époque, et qui est ici décrit en maints aperçus nourrissants : telle introduction à la littérature de l'« ère de la grandeur » ou de l'« ère de la liberté » apporte à cet égard sous une forme concise un plan d'initiation idéologique que les chercheurs auront intérêt à consulter (de même leur sera précieuse une bibliographie qui remplit à elle seule toute une partie du volume).

De l'inscription runique connue sous le nom de Roekstenen à l'œuvre du poète Gunnar Ekeloef, une vaste fresque, généralement peu familière, sauf l'époque toute récente, au public suédois, se

(2) *Svensk litteratur historia* (Natur o. Kultur, Stockholm).
(3) Voir son *Histoire de la littérature suédoise* (Bibl. scandinave, Leroux édit.).

déroule sous nos yeux. Un lecteur étranger retiendrait comme un fait nouveau en ce genre d'ouvrages l'attention accordée aux Lettres contemporaines, aux récents poètes, et cet hommage de l'érudition rétrospective aux héritiers vivants de la longue lignée des morts.

Un Français compléterait volontiers cet important ouvrage en parcourant *La France des poètes*, curieuse et savoureuse anthologie de poèmes suédois relatifs à la France (4), composée et préfacée par Holger Ahlenius, critique toujours si informé de nos Lettres et de leur retentissement en Suède. De Dalin à Gunnar Ekeloef, le florilège de ces poèmes, enthousiastes ou gracieusement ironiques, se respire avec un vif agrément. Holger Ahlenius fait observer très justement que ce volume eût pu être considérablement développé. Tel quel, il est un curieux miroir où se reflètent maints aspects de la France parfois inaperçus de nous-mêmes.

Lucien Maury.

HISTOIRE LITTERAIRE

« LA RELIGION DES CLASSIQUES (*1660-1685*) » (1), que M. Henri Busson publie quinze ans après sa *Pensée religieuse française de Charron à Pascal*, porte un titre qui peut tromper : le livre va plus loin. On y trouve bien des chapitres ou des paragraphes sur le jansénisme de Mme de Sévigné et de Boileau, sur la foi et aussi sur des curiosités étrangement impies de Racine (M. Busson s'oppose d'ailleurs à la tradition qui voit dans *Phèdre* l'empreinte de Port-Royal), sur l'attitude énigmatique de Molière (question plus obscure aujourd'hui que jamais, et traitée ici avec pondération), sur celle de La Rochefoucauld, de La Fontaine, sur la théologie et l'apologétique de Bossuet et de Malebranche; mais pour mettre en place ses analyses M. Busson a été amené à étendre son enquête bien au-delà de la pensée ou du sentiment religieux des grands écrivains classiques.

Les premières lignes de sa préface signalent cet élargissement : « On a tenté d'écrire ici l'histoire de la pensée française dans les vingt-cinq années où elle brilla la plus pure de sa double flamme. Jamais le catholicisme français ne fut plus chrétien; et pour la première fois la libre pensée dépouilla l'aspect fuligineux de la philosophie arabe et padouane pour revêtir sa forme moderne, scientifique, préparée par Descartes et Gassendi. Ainsi ces vingt-cinq années forment la ligne de partage des eaux des temps modernes, où la vieille croyance arrive à son période, où la jeune

(4) *Skaldernas Frankrike* (Bonnier, Stockholm).

(1) *La Religion des Classiques* (1660-1685), par Henri Busson, professeur de Langue et Littérature françaises à la Faculté des Lettres d'Alger; un vol. in-8 de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine (476 p., 600 fr.; Presses universitaires de France).

incrédulité sourd de terre pour dériver vers le XVIIIe siècle. » Ne cherchons pas néanmoins dans le livre une sorte de tableau dialectique qui dressât face à face l'irréligion et la foi : c'est seulement de « la jeune incrédulité » qu'il s'agit, c'est-à-dire des apports venus renforcer nouvellement un vieux et puissant courant; seuls ces apports ont influé directement sur la « religion des classiques », sur les caractères de la pensée religieuse propres à la génération de Louis XIV, en y déterminant des réactions particulières de défense ou d'adaptation.

Le livre s'ouvre sur le jansénisme, considéré moins dans sa doctrine que dans son esprit, moins comme un moment de l'histoire des idées que comme une attitude morale. En effet, les disputes sur la grâce, la prédestination, les cinq propositions n'émeuvent guère que des cercles restreints; mais la sévérité d'une religion qui a affiné ses exigences et défini les compromis auxquels elle se refusera désormais, marque profondément la société. Le problème de la « porte étroite » se trouve posé en termes tels qu'on ne pourra plus l'éluder, quelque solution que l'on doive choisir. « Pour peu qu'on fasse profession d'une morale sévère, écrivait Antoine Arnauld, on est regardé comme janséniste. Un confesseur qui a la réputation de ne pas absoudre sur-le-champ tous ceux qui se confessent à lui est suspect, en quelques pays, d'être de ce parti-là. » Ce n'est pas le « parti », en tant que tel, qui laisse des traces durables, mais son penchant à la rigueur, à l'austérité, au dépouillement spirituel; ce penchant, rappelle M. Busson, soutiendra « la religion chancelante jusqu'au milieu du XIXe siècle ». Parallèlement au courant libertin coule maintenant un courant de sens contraire, qui lui est comparable par sa permanence, dans une certaine mesure par sa puissance, et, parfois, par son caractère à demi souterrain, sinon clandestin. Une double marée, cependant, va venir renforcer celui-là et contrebattre celui-ci.

Ce n'est guère que vers 1670 que le cartésianisme et le gassendisme débordent le domaine des spécialistes pour imprégner plus généralement les milieux cultivés. L'ample exposé de M. Busson redresse ici l'opinion courante, et de deux manières; il souligne qu'il y eut un décalage sensible entre l'expression et la vulgarisation des conceptions nouvelles, et, d'autre part, que la curiosité des cercles mondains pour les questions scientifiques est fort antérieure à l'époque où on la désigne communément comme un des signes précurseurs du XVIIIe siècle. Observant qu'à cette date de 1670 une bonne part des œuvres classiques sont écrites et que leurs auteurs, en tout cas, sont formés, M. Busson avance que ceux-ci, « comme toute la génération de Descartes », ne peuvent être dits cartésiens que dans la mesure où l'on entend désigner ainsi « une évolution parallèle de la pensée et de l'art français vers la simplicité et la clarté »; « les principes de l'art classique, ajoute-t-il, sont bien plus anciens que ceux de Descartes et ils ont été plus longs à éla-

borer. » Peut-être; nous voyons néanmoins aujourd'hui bien des hommes de trente à cinquante ans, tout « formés » qu'ils soient, adapter leurs habitudes intellectuelles à un hégelianisme ou à un marxisme qu'ils respirent avec l'air du temps et sur lesquels ils manquaient d'information dans leur jeunesse. Quoi qu'il en soit, vers 1670, après avoir bouleversé la science, les recherches nouvelles atteignent les salons. La méthode expérimentale, les découvertes astronomiques, les principes du mécanisme appliqués à l'étude des vivants et en particulier de l'homme, le recul du finalisme qui en est la suite, le matérialisme auquel conduit bientôt la théorie de l'animal-machine (en passant par la notion d'une « âme matérielle », sans étendue, intermédiaire entre l'âme et le corps, qu'au début les théologiens eurent la curieuse imprudence d'accepter), toutes ces innovations, que les écrivains ne peuvent plus ignorer, et dont on devine à travers Molière, comme à la lumière de notre expérience propre, de quelle manière elles fermentaient dans les esprits, rendent incommode la position traditionnelle de l'Eglise.

Dans le même temps la morale moyenne change de base. Depuis Montaigne, Sénèque était, selon le mot de M. Busson, « le maître des âmes héroïques », et le stoïcisme avait « inspiré la vie de cette génération turbulente, raisonneuse, héroïque, de la Fronde ». Vertu païenne ou laïque : les esprits religieux devaient la suspecter, l'*Augustinus* l'attaque, Pascal la combat. De cette critique l'esprit évangélique sort épuré; mais la partie adverse s'en renforce, et l'épicurisme des libertins gagne toute la société mondaine; l'éviction d'Epictète est un fait accompli dès 1666, quand Philinte déclare périmée « cette grande roideur des vertus des vieux âges » qu'Alceste s'obstine à défendre sans espoir (« ...fuir dans un désert... »).

Sur le passage du stoïcisme à l'épicurisme M. Henri Busson donne un de ces minutieux chapitres d'histoire littéraire dont l'alternance avec les chapitres de critique est un des traits particuliers de son livre. La critique, lorsqu'il s'agit de livres anciens, vise plutôt à éclairer ceux que l'épreuve des générations a consacrés; elle se fonde sur l'aptitude des chefs-d'œuvre à survivre, c'est-à-dire à tourner cette règle ou servitude du temps qui guide l'histoire littéraire. La publication de la *Clélie* est un fait historique d'importance, mais les *Pensées* ou les *Essais* agissent encore directement sur la vie de beaucoup d'hommes d'aujourd'hui. Dans trois cents ans (en supposant que...), la critique s'attachera peut-être à Paul Valéry ou à André Breton, mais certainement l'histoire littéraire aura fort à faire avec le *Reader's Digest*. M. Henri Busson se fait critique lorsqu'il étudie la philosophie de Molière et les aspects de sa pensée qui pouvaient lui tenir lieu de religion ou peuvent nous découvrir son attitude religieuse; mais c'est en historien littéraire qu'il a montré auparavant par quelles voies, par quels interprètes, sous quelles formes se sont répandues la philosophie et la science nouvelles. Et cela se comprendrait mal sans

ceci. L'histoire littéraire s'étend souvent, non sans austérité, sur des problèmes qui n'ont plus de sens, des découvertes depuis longtemps dépassées, des balbutiements qui ont cessé de nous toucher; mais elle s'humanise étrangement lorsqu'elle permet, par exemple, de ramener à de justes proportions le « naturalisme » de Molière, problème que les conjectures d'un critique pur comme Brunetière avaient embrouillé beaucoup plus que dénoué. Les deux méthodes se complètent et s'épaulent; il est rare qu'elles se rencontrent, comme ici, en un même livre.

S. de Sacy.

Littérature française publiée sous la direction de *Joseph Bédier* et *Paul Hazard*, nouvelle édition refondue et augmentée sous la direction de *Pierre Martino;* tome Ier : des origines à la fin du XVIIe siècle; 21 × 30 cm., 496 p., 565 héliogravures, 6 h. t. en couleurs, relié, 3.200 ou 4.125 frs suivant le type de reliure (Larousse). — Cette publication représente un considérable, très remarquable et très fructueux effort de la maison Larousse. La célèbre *Littérature* de Bédier et Hazard, épuisée d'ailleurs depuis longtemps, date déjà d'un quart de siècle. On ne s'est pas contenté de la rééditer. On l'a mise à jour en l'adaptant aux travaux et recherches récents; et de nombreux chapitres ont été soit refondus, soit même entièrement refaits (on sait que depuis vingt-cinq ans l'érudition a jeté des lumières nouvelles sur certaines époques ou certains problèmes de notre histoire littéraire, et parfois bouleversé les notions admises). Les parties neuves sont d'importance, puisqu'elles concernent principalement la seconde moitié du XVIe et les trois générations du XVIIe siècle. Notons que les « littérateurs » comme P. de Nolhac, André Beaunier, H. Bidou ont presque disparu de la liste des collaborateurs, remplacés par des spécialistes.

L'ouvrage reste destiné au « grand public cultivé et qui aime les choses de l'esprit ». Instrument de culture, c'est aussi un instrument de travail fort précis; les bibliographies sont détaillées — ni trop ni trop peu — et à jour (elles signalent, p. ex., les derniers travaux de P.-L. Couchoud et de L. Lafuma sur Pascal, ceux d'O. Nadal sur Corneille, etc.). L'inconvénient est celui de toutes les œuvres collectives : les chapitres de synthèse sont peu développés, et, à cet égard, la récente *Littérature* de M. Jasinski et même, dans une certaine mesure, le vieux Lanson supportent allègrement la concurrence. Mais le nouvel ouvrage est désormais irremplaçable dès que l'on cherche une documentation particulière sur tel ou tel auteur ou groupement. La comparaison des chapitres qu'on peut trouver ici ou là sur la Pléiade, par exemple, ou sur Montaigne, ou sur Molière, est instructive.

Le texte a été entièrement recomposé et remis en pages. L'illustration, bénéficiant des procédés modernes de reproduction, a été étoffée et renouvelée; elle est, matériellement et expressivement, remarquable. L'ouvrage sera complet en deux volumes, dont le second paraîtra cette année.

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Travaux et Documents, t. IX, 1947; in-8° (16 × 24), 200 p. (Droz, Genève). — On ne saurait analyser en quelques lignes ce nouveau tome d'un recueil que connaissent tous les spécialistes. Bornons-nous donc à le leur signaler. Il donne huit articles dans la partie « Travaux », neuf dans la partie « Notes et Documents », aussi érudits et précis qu'on s'attend à les trouver.

La vie privée de Voltaire, par *Louis Francis;* in-16, 256 p., 275 fr. (Coll. « Les Vies privées », dirigée par Francis Ambrière, Hachette). — La vie de Voltaire, et sa vie privée; donc peu de chose sur ses œuvres. Cette biographie, dense et nourrie mais sans érudition apparente, alerte et vive sans rien de romancé, est un ouvrage agréable et solide qui mérite pleinement d'être recommandé.

Histoire véritable, par *Montesquieu,* édition critique par Roger Caillois; in-16, XXVI-86 p. (Coll. « Textes littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève). — Trouvé parmi les manuscrits de Montesquieu, ce conte fut publié en 1892, en 1902, en 1942 : aucune de ces éditions n'est satisfaisante, il s'en faut. Celle-ci est la première qui

offre au lecteur le texte même laissé par Montesquieu lorsque — on ne sait pour quelles raisons — il l'abandonna. Or c'est là du grand Montesquieu, écrit probablement après les *Lettres persanes* et avant 1738. Le ressort du conte est la métempsychose : un homme raconte ses successives existences, dont, par une faveur particulière, le souvenir lui a été laissé. Il est donc, à lui seul, une galerie de portraits. Le moraliste, le satirique sont à leur affaire. C'est la belle langue de Montesquieu, sans afféterie, son grain serré, et son trait éblouissant.

J.-J. Rousseau : Les Rêveries du Promeneur solitaire, édition critique par *Marcel Raymond;* in-16, LXII-228 p. (Coll. « Textes Littéraires français », Giard à Lille, Droz à Genève). — Les *Rêveries* ont été publiées en 1782, plus ou moins fidèlement; toutes les éditions ultérieures se sont bornées à reproduire celle-ci, en y ajoutant parfois des fautes. M. M. Raymond est remonté à l'édition originale, et l'a corrigée par les manuscrits de Neuchâtel. Il procure donc pour la première fois le texte exact d'une des œuvres de Rousseau les plus importantes; et il y ajoute les « phrases », en parties inédites, notées par Rousseau sur les 27 cartes à jouer qui nous restent. L'introduction donne les détails d'érudition nécessaires; mais surtout, au sujet des « extases » de Rousseau et du « sentiment de l'existence » qui est l'un de ses traits essentiels et l'une de ses clefs, elle apporte une de ces analyses pénétrantes où peu de critiques et peu d'écrivains pourraient égaler M. Marcel Raymond.

Au temps des cœurs sensibles, par *L.-A. Boiteux;* in-16 (14 × 20), 260 p. (Plon). — Littérateur de second ordre mais non sans relations, Suard avait épousé en 1766, après un touchant roman, Amélie Panckoucke : elle est la figure centrale de ce livre, agréablement écrit d'après de nombreux documents inédits. Elle avait une vocation de confidente, de directrice de conscience; sa « sensibilité » se déployait dans ce rôle. Le plus célèbre de ses amis fut Condorcet, sur le caractère de qui l'on trouve ici beaucoup d'indications neuves, ainsi que sur Julie de Lespinasse.

Splendeurs, misères et chimères de Monsieur de Chateaubriand, d'après des documents inédits, par *Maurice Levaillant;* in-8 (14 × 21 cm.), 336 p., 16 planches hélio, 480 p. (Coll. «Ames et Visages d'autrefois », Albin Michel). — La première édition de ce livre date de 1922; celle-ci est aux deux tiers nouvelle, tant la connaissance que nous avons de Chateaubriand s'est approfondie en un quart de siècle. Le centre de l'ouvrage, c'est la figure du « ministre des Finances » de Chateaubriand, Le Moine : à propos de cet homme excellent et fidèle, le livre déborde de toutes parts les problèmes du secrétariat privé de Chateaubriand, et suit « l'aventureux déroulement de ses ambitions politiques et de ses insécurités financières », — et aussi de sa vie conjugale. Le livre arrive opportunément pour prendre place à côté de la monumentale édition des *Mémoires* que vient de donner M. M. Levaillant.

Théâtre complet de Musset, texte établi et annoté par *Philippe van Tieghem,* présentation par Jean Sarment; 17 × 22 cm., 496 p., 8 h.-t. hélio, 750 p. (Coll. « Les Classiques verts », Editions nationales). — A l'exception des *Derniers moments de François Ier*, fragment qu'on juge devoir être classé dans les *Poésies,* et *L'habit vert,* qui paraît être presque entièrement d'E. Augier, cette édition réunit tous les textes proprement dramatiques de Musset. Pour les *Comédies et Proverbes,* elle donne la version primitive, rejetant parmi les variantes les modifications apportées pour la scène. Avec ses préfaces, ses notices, sa chronologie, ses notes, la présentation particulièrement soignée qu'ont fait connaître les précédents titres de la collection, elle constitue à la fois un ouvrage de fond et un livre de bibliothèque.

Ondine Valmore, lyonnaise, par le Docteur *Jean Lacassagne;* in-8 (16 × 25), 2 fasc. de chacun 24 p. (Albums du Crocodile, Lyon). — Etude approfondie et solide, riche de renseignements et de textes inédits, sur la fille de Marceline.

Flaubert, documents iconographiques, préface et notes de *René Dumesnil;* in-16, 272 p., 122 reproductions (Coll. « Visages d'hommes célèbres », Pierre Cailler, Vésenaz-Genève). — Les reproductions, bien qu'elles illustrent avec relief la vie et l'œuvre de Flaubert, ne sont peut-être pas toujours d'un intérêt capital. Mais la préface de René Dumesnil, qui résume en 70 pages tout ce qu'on sait aujourd'hui de la vie de Flaubert, et les commentaires brefs mais précis qu'il donne des illustrations, forment une docu-

mentation de premier ordre particulièrement précieuse.

Histoire d'un Faune, par *Henri Mondor;* in-16, 288 p., 395 fr. (Gallimard). — Ce Faune est celui de Mallarmé. Le livre est jalonné par les trois états successifs du texte : *Monologue du Faune, Improvisation d'un Faune, L'Après-Midi d'un Faune.* La seconde version, inédite jusqu'ici, est celle que Mallarmé destinait au troisième *Parnasse contemporain*, dont A. France et Coppée le firent écarter. L'histoire minutieuse et large du poème est aussi celle de dix ans de la vie de Mallarmé; le livre a toute l'importance qu'annonçait l'œuvre mallarméenne du Professeur Mondor. On admet communément, à la suite de Thibaudet, comme source du *Faune*, le tableau de Boucher de la National Gallery : il est ici démontré que, parmi toutes les sources possibles, celle-ci précisément doit être écartée.

Revue de littérature comparée. — Juillet-septembre : *Dryden, inspirateur de Voltaire*, par T.-W. Russel; *La « couleur des noms propres » selon K.-Pl. Moritz et M. Proust*, par F. Baldensperger; *Romain Rolland : Jean-Christophe et l'Allemagne dans la crise de « La Révolte »*, par M. Schierer; *Jules Laforgue et T.-S. Eliot*, par E.-J.-H. Greene.

Octobre-décembre : *Le « De copia verborum » d'Erasme et le « Julius exclusus e coelis »*, par Emile V. Telle; *La littérature française et les lettres hébraïques*, par S. Friedfertig; *La révolution de* 1848 *et les écrivains britanniques*, par François Faure; *James Thomson et l'Amérique*, par Charles Vachot.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

DU NOUVEAU SUR MONTAIGNE. — M. Fortunat Strowski a passé les années de guerre et d'immédiate après-guerre au Brésil où il avait cherché refuge. Il en est revenu l'année dernière et a fait une réapparition silencieuse à l'Académie des Sciences morales et politiques dont il est membre depuis 1926. Mais au début de janvier, il est sorti de son silence pour faire une communication sur un aspect sinon nouveau, du moins insuffisamment connu de son bon maître Montaigne, et il a débuté par cet apologue d'une plaisante bonhomie : On demandait, dit-il, à un vieux pêcheur qui ne pouvait plus pêcher : « Que fais-tu maintenant? » Il répondait : « Je m'assieds et je pense; et quelquefois je m'assieds seulement ». « Pour moi » dit M. Strowski, « revenu bien vieux, après une longue absence, quand je suis parmi vous, je m'assieds et j'écoute. C'est ailleurs que je m'assieds seulement. Mais aujourd'hui, je m'assieds et je vous parle. Vous comprenez que je peux commencer par m'excuser et par me recommander à votre indulgence. »

Pendant la guerre, M. Strowski a eu l'occasion de méditer sur les sentiments qui l'attachaient à sa patrie, et sur son amour du genre humain, fortifié par l'accueil généreux dont il était l'objet à Rio de Janeiro. Cela l'a naturellement incité à rechercher chez Montaigne les témoignages de cette double attitude spirituelle, aidé en cela par un certain nombre de découvertes récentes sur son héros et sur sa famille.

Il y a cinquante ans, a dit M. Strowski, ce sujet de la patrie et de la communauté humaine aurait paru banal et même inutile; mais aujourd'hui, il est devenu d'une effrayante actualité à cause des deux mouvements qui bouleversent le monde, et qui sont l'occa-

sion de tant de souffrances, de tant d'injustices et de tant de crimes : le mouvement nationaliste et le mouvement communiste. Ils nous forcent à tout remettre en question. Ce sont des idéologies qui prétendent s'imposer à la réalité. La patrie et la communauté du genre humain sont des réalités qui s'imposent à l'idéologie. Les premiers bouleversent l'existence, les autres la respectent. Il est probable que nous ne connaissons pas très bien le nationalisme et le communisme, mais il est sûr que le service de la patrie, le sentiment de la communauté du genre humain sont en train de s'obscurcir et de se dénaturer. Aussi n'est-il pas inutile de montrer ce service de la patrie et ce sentiment de la communauté du genre humain clairement compris par un homme de génie comme Montaigne, et associés à sa pensée et à son comportement.

Montaigne a joué un rôle politique important, et il a donné à son pays « son attention, ses pas, ses paroles, sa sueur et son sang au besoin », comme il le promettait à ses administrés bordelais, quand il fut élu maire de la ville. Conseiller au parlement de Bordeaux, il s'unit à son collègue et ami La Boétie pour appliquer un plan de conciliation ou plutôt d'assimilation aux deux partis politiques aux prises, et s'emploie auprès des adversaires avec franchise et bonne grâce, pour rétablir cette unité organique de l'Etat qui est un impératif de son patriotisme. Mais Etienne de La Boétie meurt, la politique de tolérance de la cour et du chancelier aboutit à la Saint-Barthélemy, et Montaigne se retire dans son château où il écrit les *Essais*, ce qui était une excellente façon de servir son pays.

Dix ans plus tard, alors qu'il voyageait en Italie, il est élu maire de Bordeaux, charge très enviée, et reçoit d'Henri III une lettre qui l'invite à se hâter de rentrer. Très apprécié par Henri de Navarre qui l'a fait gentilhomme de sa chambre, et par Henri III, il sert de truchement entre les deux souverains beaux-frères : le roi de France a un secret penchant pour son rival, et il estime qu'il est le seul désigné par la loi fondamentale du royaume pour lui succéder. Après avoir défait le 20 octobre 1587, l'armée royale à Coutras, où périt son chef Joyeuse, note M. Strowski, citant M. Raymond Ritter, Henri de Navarre au lieu d'exploiter son avantage, vient demander conseil à Montaigne dans son château, et pour la deuxième fois, sur la conduite à tenir à l'égard de son adversaire.

On connaît, d'autre part, l'épisode du voyage accompli en février 1588 par Montaigne, mal portant, et par des chemins si peu sûrs qu'il fut arrêté en route et menacé après que ses bagages eurent été fouillés. Il allait à Paris, croyait-on, surveiller une nouvelle édition des *Essais*. Mais M. Ritter a découvert une correspondance de l'envoyé en France de Philippe II, qui donne à ce voyage la raison d'une mission politique secrète. « M. de Montaigne » y est-il dit, « est un gentilhomme catholique qui sert le Béarnais sur les instructions de M. de Matignon, et comme on ne

connaît pas les affaires dudit Béarnais, on soupçonne que la venue de ce personnage est motivée par quelque mission secrète. »

En même temps qu'il était Français, Montaigne se savait membre de la communauté du genre humain : « J'estime tous les hommes, mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune. » Ce sentiment peut s'expliquer par les faits suivants.

Sa mère, toulousaine, qui s'appelait Antoinette de Louppe de Villeneuve, appartenait à une très ancienne famille de nouveaux chrétiens, c'est-à-dire de Juifs convertis, les Lopez de Villanuova, sur laquelle MM. Cecil Roth, Paul Courtault, les abbés Dréano et Corraze ont projeté de curieuses lumières.

L'ancêtre, qui vivait au XV[e] siècle dans Calatayud, ville voisine de Saragosse, était un riche marchand juif très considéré, qui se convertit au christianisme, vint s'établir dans le faubourg de Saragosse, changeant son nom de Paçagon contre celui de Lopez de Villanuova. Une partie de la famille suivit son exemple, gagnant la protection du roi, et s'assurant quelques hautes charges dans l'Eglise, tandis que d'autres membres, derniers fidèles à la foi hébraïque, étaient poursuivis par l'Inquisition et brûlés en *autodafé*. Ces Juifs, dits « portugais » constituaient une élite et leurs communautés étaient des modèles d'ordre et de charité. Ils parlaient le *ladino*, jargon latin, et non le *yiddisch*. Leur influence était considérable : certains devenaient médecins du roi, beaucoup s'occupaient de navigation ; c'est ainsi qu'un Luiz de Santangel, qui avait épousé une Lopez de Villanuova, fut le protecteur et l'ami de Christophe Colomb et lui avança les fonds de son premier voyage.

Soit qu'ils craignissent l'Inquisition, soit par goût des aventures, les Lopez émigrèrent en France, en Angleterre, aux Pays-Bas, et sans doute dans les villes hanséatiques. Mais ils restèrent liés entre eux ; et Montaigne, ayant des parents un peu partout, eut à réfléchir « sur la double liaison et le double service qu'il devait à la France comme Français et Eyquem, et à quantité de personnes de différents pays, comme Lopez. »

Robert Laulan.

Urbanisme et reconstruction en 1340. — De son séjour à l'Ecole française de Rome sous la direction de M. Emile Mâle, M. Louis Carolus-Barré, bibliothécaire de l'Institut, a rapporté des notes pleines d'intérêt, extraites des registres des papes aux Archives du Vatican, registres dont Philippe Berger fut le premier à commencer la transcription. Ces notes, dont il a tiré une communication pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, concernent l'*Assistance pontificale aux régions du Nord de la France en* 1340.

Si la guerre éclata entre Edouard III d'Angleterre et Philippe VI de Valois, c'est en dépit des efforts du pape Benoît XII dont l'exposé de l'action diplomatique ne constitue pas le moindre intérêt de cette communication. Edouard III se révéla intransigeant, brutal et de mauvaise foi. Il devait se montrer cruel aussi — en dépit de l'épisode des bourgeois de Calais graciés à contre-cœur — : ses troupes anglo-brabançonnes allemandes pratiquèrent une politique offensive de la terre brûlée, incendiant les villages du sud du

Calésis, une partie du Vermandois et la Thiérache.

Pour venir en aide aux populations sinistrées, Benoît XII affecta à l'indemnisation des villages une somme de 6.000 florins, soit 8.900 livres tournois, à laquelle M. Carolus-Barré assigne une valeur actuelle de 25 millions, que nous croyons fort au-dessous de la réalité. Car il assure que cette somme répartie entre les sinistrés des diocèses de Laon, Reims, Noyon et Cambrai, dont les bénéficiaires furent environ 8.000 personnes, permit de rebâtir ou d'indemniser 174 villages, encore existants aujourd'hui. Il y aurait une utile étude comparative à entreprendre sur les prix de la construction d'une métairie ou d'une simple maison d'habitation villageoise au temps de Philippe de Valois et de nos jours. Mais peut-être n'est-elle pas du ressort d'un médiéviste.

Le roi de France, lui, se borna à accorder des exemptions fiscales et un moratoire pour le paiement des dettes. Le spirituel avait alors, à tous égards, le pas sur le temporel.

Les fouilles d'Hippone. — Des fouilles ont été entreprises depuis longtemps sur le site d'Hippone, qui présente un intérêt historique exceptionnel, mais elles étaient gênées par le morcellement de la propriété. Elles ont été reprises en 1947 sous la direction de M. Erwan Marec, et des expropriations, actuellement en cours, en faciliteront désormais l'exécution.

Après avoir dégagé les restes du théâtre, on a entrepris la fouille du magnifique forum et d'un quartier voisin, qui ont donné des inscriptions et des objets d'une grande valeur artistique. Ces trouvailles doivent demeurer sur place, en attendant l'aménagement à Bône d'un musée digne de ces belles antiquités, sur un terrain voisin dont l'expropriation est poursuivie.

M. Alfred Merlin, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, a donné lecture devant cette compagnie d'une note de M. Marec sur ses récentes fouilles. Elle signale la découverte sur le Forum d'une inscription gravée à même les dalles du pavement, qui s'étend sur 19 mètres, concernant des personnages dont plusieurs étaient inconnus; et d'une autre inscription sur une base quadrangulaire; puis d'une tête de marbre d'un travail remarquable, qui paraît être celle de l'empereur Vespasien; d'un fragment de tête de femme; d'un fragment de bas-relief; du buste d'un captif; d'une stèle votive représentant un personnage vêtu d'une double tunique, tenant une grappe de raisin; et d'une stèle à Saturne intacte.

Le trophée de bronze, dont il a été question dans la précédente chronique, constitue l'une des trouvailles majeures de M. Marec, car c'est une pièce absolument unique. On pense qu'il date de la période 50 avant J.-C. à 14 après, et M. Marec croit qu'il ne serait pas osé d'y voir un monument commémorant la victoire de Jules César en 46 avant J.-C., l'annexion du royaume de Juba, et la création de l'Africa Nova, qui englobait Hippone, enfin le suicide dans la rade de cette ville du vaincu de Thapsus, l'imperator Metellus Scipio surpris par la flotte de Sittius. Ces hypothèses ont fait l'objet de plusieurs observations.

Découvertes en Grèce. — M. Charles Picard a fait part à l'Académie des Inscriptions de deux importantes nouvelles transmises par M. Amandry, secrétaire général de l'Ecole française d'Athènes. La première concerne la découverte du sanctuaire célèbre de l'Artémis de Brauron, la Brauronia en Attique, lieu saint important pour l'histoire des religions. Le site a été retrouvé par des fouilles de la Société archéologique d'Athènes, à quelques kilomètres de Markopoulo. Des restes architecturaux ont été dégagés, ainsi que des inscriptions, qui assurent l'identification du monument.

La seconde est une nouvelle retardée, relative à une découverte publiée en 1942 par l'Allemand Stampluss. Pendant la guerre, deux grottes de Béotie, voisines de la région de Copaïs, ont révélé, pour la première fois en Grèce, des habitats et une industrie paléolithiques : tout un outillage de silex taillés et d'os fossiles. Ce matériel a été trouvé dans les grottes de Séidi et de Pyrgos, ce qui démontre que, vers la fin du Paléolithique supérieur, des relations étaient déjà établies avec les régions de l'Est.

Le Janus de l'Argilète. — Dans la même séance, M. Pierre Grimal, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a exposé les résultats des fouilles qu'il a été autorisé à effectuer l'été dernier par la Surintendance des fouilles du Forum, pour essayer de retrouver l'emplacement du temple fameux de Janus. Notre compa-

triote a reconnu l'existence d'un arc d'aspect archaïque entre la Curie et la Basilique Emilienne, à l'endroit où l'Argilète pénétrait sur le Forum romain. A cet endroit, les textes antiques placent précisément le sanctuaire du dieu Janus, dont les portes étaient fermées en temps de paix et ouvertes en temps de guerre. Il est vraisemblable que cet arc était en rapports avec ce sanctuaire dont M. Grimal pense avoir retrouvé un angle sur lequel prenait appui un des battants de la porte symbolique. Les remaniements considérables apportés par les différents empereurs, notamment Domitien, rendent difficile l'interprétation des monuments reconnus, mais il y a là un élément nouveau dont il y a lieu de tenir compte, et auquel MM. Carcopino et Piganiol ont reconnu une incontestable valeur, en regrettant que la fouille n'ait pu être poussée plus en profondeur.

L'aqueduc d'Arcueil-Cachan. — M. A. Desguine a dédié à M. Adrien Blanchet, de l'Académie des Inscriptions, directeur de la Carte archéologique de la Gaule romaine, une monographie judicieusement illustrée et digne de ce parrainage, sur l'aqueduc romain qui amenait l'eau de sources à Lutèce. C'est une étude extrêmement complète — peut-être trop — où l'auteur pousse le scrupule jusqu'à décrire l'organisation du chantier, et à mentionner les outils qui ont servi à la construction. Cet aqueduc était parallèle, tantôt à l'ouest et tantôt à l'est, au cours de la Bièvre qu'il coupait à Arcueil. Il doublait donc cette rivière dont les Romains estimaient sans doute l'eau insuffisamment pure, et il aboutissait près de ce qu'on appelle « le Palais des Thermes », actuellement fouillé par M. Paul Marie Duval. L'alimentait-il? La question reste posée et peut-être la suite des fouilles des Thermes y donnera-t-elle une réponse.

La collégiale de Saint-Junien. — Déjà connue dans les diverses sociétés archéologiques de Paris et de province, par ses nombreuses recherches, et notamment par son très important travail sur le parc de Sceaux, Mlle Françoise de Catheu, diplômée de l'Ecole du Louvre, qui est du *Limozin* — comme on dit dans *M. de Pourceaugnac* — a consacré à l'un des beaux ornements de sa province, l'église romane de Saint-Junien, une ample monographie, richement illustrée.

Sobre et sévère, cette église romane dont le chœur fut élevé au XIIIe siècle avec les offrandes des pèlerins attirés par le tombeau de l'ermite, possède une décoration intérieure picturale d'un grand intérêt. Ces peintures, qui ont été fortuitement retrouvées sous une couche d'enduit, en 1932, datent des XIIe et XIIIe siècles. L'une représente un saint Christophe de 4 m. 50 de hauteur, une autre la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. La sculpture n'y est pas moins intéressante : le tombeau de saint Junien, du XIIe siècle, est l'un des rares témoins de la sculpture funéraire en France à cette époque. Mlle Françoise de Catheu décrit ce qu'elle admire avec une science très sûre et une ardeur toute virile. — R. L.

NATURE

MUSEES. — Hiver, temps des musées, où nos rêves s'ordonnent et s'instruisent à l'abri des constructions humaines. Mais la Nature aussi nous ouvre à son heure cet immense musée sans toit ni murs, où nous retrouvons vivantes et libres les mille formes figées que nous avons aimées dans nos promenades en vase clos. Le passage est insensible et se fait par un corridor tendu de peluche et de silence. Hier, les bois où j'errais me montraient encore des squelettes d'arbres, mais déjà mon pied rencontrait dans l'herbe frissonnante, en se gardant de les offenser, ces petites fleurettes de violette et de ficaire qui sont les premières étincelles du foyer en mal de réveil. Et je me disais tout bas : « Hâtons-nous de visiter les derniers musées d'hiver, pendant que celui-ci, le vrai, astique ses vitrines, fourbit ses trésors et rassemble les uniformes verts de ses

gardiens. Et ensuite nous nous hâterons de profiter largement, à longs traits, de ce musée-ci, avant que la pile atomique, les grèves, les impôts, les embardées du char de l'Etat, n'y mettent ordre à leur façon! »

De sorte que, rentré chez moi, je choisis un livre sur ma table, et ayant vu son titre, *Les outils chez les êtres vivants* (1), « Voilà qui est au mieux, conclus-je, cet ouvrage doit réunir toutes les qualités d'un musée et répondre à ma préoccupation! »

J'ai donc lu ce livre; il est signé de Mlle Andrée Tétry, docteur ès sciences et assistante de Biologie à la Faculté de Paris; il est préfacé par le professeur Cuénot; il groupe en une énumération méthodique, raisonnée, savamment et agréablement commentée, les organes mis par la Nature à la disposition des animaux pour leur permettre d'attaquer, se défendre, capturer leurs proies, se cacher, se fixer, produire la Lumière et le Son, voler, planer, sauter... J'en passe! L'auteur décrit minutieusement chacun de ces outils, en analyse la structure et le fonctionnement, depuis les grandes pattes ravisseuses de la Mante que chacun de nous peut voir à l'œil nu, jusqu'à ces infimes crampons, les *hamules*, disposés en rangées le long des ailes des insectes pour les agrafer ensemble pendant le vol, ou au bouton-pression, dernier mot de l'ingéniosité, qui permet aux crabes de tenir replié leur abdomen. Des centaines de bêtes, même les microscopiques infusoires, dont beaucoup, comme je l'ai montré moi-même ailleurs, sont grands chasseurs et grands pêcheurs, des centaines de végétaux, présentent ainsi un ou plusieurs outils ayant une fonction bien spécialisée; et fréquemment le même rôle est rempli chez des espèces différentes par des outils d'un autre modèle conçus suivant un autre plan : l'invention ne suffit déjà plus, on y a joint la prodigalité!

Il arrive aussi, et Mlle Tétry nous le fait voir grâce à des figures très parlantes, que l'outil naturel soit le pendant de celui que se fabrique l'Homme, telle la tête percée de trous du Pavot, réplique exacte de notre salière sauproudreuse, ou notre pince à sucre à trois branches mobiles, réplique exacte du pédicellaire tridactyle de l'Oursin.

Mais l'intérêt de l'ouvrage porte surtout dans ses incidences de philosophie naturelle — notamment sur ce vieux procès toujours pendant des causes finales. A l'examen de cette question Mlle Tétry consacre tout son dernier chapitre. Elle formule comme il suit les données du problème : « Ces constructions, caractérisées par une finalité de fait, sont-elle nées du jeu des simples forces mécaniques, du hasard, c'est-à-dire de la rencontre fortuite de deux séries causale indépendantes, ou résultent-elles d'une invention dont l'origine nous échappe? »

Si je comprends bien, nous avons ici le choix entre deux hypothèses : celle des mécanistes, le hasard pur, qui aurait un beau

(1) *Les outils chez les êtres vivants* (Gallimard, Paris).

matin, par voie de mutation brusque, doté tel animal de tel outil, au moins en germe, l'animal l'utilisant ensuite et le perfectionnant parce qu'il se trouvait convenir à son comportement optimum; en somme, l'adaptation selon Lamarck; et l'hypothèse de l'invention, c'est-à-dire du hasard *intentionnel* ayant agi pour doter tel animal de l'outil le plus avantageux à son genre de vie. Et nous tombons alors dans le domaine du finalisme, qui suppose une intelligence extérieure au comportement propre de la créature, prenant soin d'elle et lui fournissent de quoi se réaliser sur le plan vital.

Nous retrouvons là, dans le cadre matériel, la controverse qui domine le problème de l'intelligence et de l'instinct. Très schématiquement, on peut dire de l'Homme que ce qui différencie ses opérations mentales de celles de la Bête, c'est un don intrinsèque d'*intention* et d'*invention*, de relation entre un besoin ou un désir et les moyens propres à le satisfaire, alors que l'Animal borne son activité psychique à répondre à des réflexes agencés un peu comme les pièces d'un puzzle, qui lui ont été légués par toute une ascendance héréditaire et auxquels il ne peut qu'apporter quelques additions par le jeu de la mémoire associative. Le rôle de l'éducation est indéniable. Ainsi certains animaux domestiques, probablement par suite du commerce entretenu avec l'Homme durant de longues générations, savent choisir entre deux partis celui qui leur est le plus favorable. Dans son livre l'*Instinct* (1) Maurice Thomas prend pour exemple d'un choix de cette sorte le Chien, qui se couche sur un coussin de préférence à la pierre. Mais ce choix se limite à peu d'objets, et paraît plus restreint encore chez des espèces dites inférieures. Le principe est donc un compartimentage étroit des états de conscience, opposé à la faculté humaine de généralisation.

Si nous étendons ces notions au comportement physique et aux moyens naturels d'y pourvoir, nous trouvons les outils dont nous entretient Mlle Tétry. L'idée classique qui accompagne celle de la généralisation du côté humain, c'est l'existence de la main. La main prototype de l'outil-omnibus, pouce opposable, vigueur associée à la souplesse, permettant à la fois de briser et de façonner la matière inerte, de traduire ainsi dans le fini du concret l'infini de la pensée. Mais les quadrumanes anthropoïdes aussi possèdent cet inappréciable outil, et à un nombre d'exemplaires double de celui de l'Homme, quatre pour deux; leurs facultés inventives n'en semblent pas pour autant supérieures, au contraire. La main n'est donc un critère de perfectionnement intellectuel que dans la mesure où la complètent la station debout et le développement cérébral. Mais elle ne porte pas non plus à elle seule tout le mérite de la supériorité humaine; ce qu'on peut dire, c'est qu'elle a aidé l'Homme à profiter des circonstances favorables qui lui ont permis de se tenir debout et d'enrichir son patrimoine psychique, et que peut-être une autre créature possédant le même outil et placé dans d'ana-

(1) *L'Instinct* (Payot, éd. Paris, 1929).

logues conditions occuperait aujourd'hui la place conquise par l'Homme.

Le génie inventif de l'Homme, servi par cet outil à tout faire qu'est la main, trouve du reste la rançon de son universalité dans la constance son imperfection.

Paul Valéry — que Mlle Tétry cite abondamment, comme elle cite Bloy, Gide, Claudel, et (me pardonnent les dieux!) Jean-Paul Sartre, sans doute pour conférer quelque brillant littéraire à un livre qui n'en a nul besoin; mais quelle femme hésiterait à coudre un peu de dentelle à l'ouvrage le plus sévère? — Valéry donc a fort pertinemment écrit : « Chaque espèce est habile en quelque chose à quoi elle s'exerce depuis je ne sais quand. L'Homme fait un peu de tout, le fait moins bien dans le détail que ne le fait la bête spécialiste; mais il se rattrape sur l'ensemble. »

Voilà résumé en trois mots l'abîme entre le bipède humain aux possibilités mentales quasi infinies mais brouillonnes, et les autres espèces du règne animal, « rationnées » mais précises dans les aspects de leur vie organique et psychique.

L'Homme, en proie à un cerveau trop prodigue, condense à lui seul un univers, mais manqué.

L'Animal dont le cerveau s'amenuise souvent à quelques ganglions ou même disparaît entièrement chez les protistes pour se confondre avec le cytoplasme du corps, n'est qu'une portion d'univers, mais complète.

L'auteur des *Outils chez les êtres vivants*, après discussion du problème, nous propose pour solution mixte un concept : l'*anti-hasard*, qui compenserait l'action décousue des forces naturelles. Existe-t-il nécessairement corrélation, se demande-t-elle, entre l'anti-hasard et la notion de Providence? Nullement, estime-t-elle. On peut supposer, à la base des phénomènes, tout ensemble le jeu des forces mécaniques et « une tendance moyenne s'exerçant toujours dans le même sens ».

Dans le sens de la création, de la diversification et de la perpétuation de la Vie.

« Somme toute, dit-elle, la Vie serait une sélection de processus physico-chimiques, sélection qui comporterait des propriétés particulières, d'où émergence de caractères inattendus, finalité de fait et intelligence. »

C'est, exprimée en plus obscur, l'idée sur quoi se fonde la doctrine fort ancienne et si séduisante du *vitalisme*, qui proclame la Nature soumise à une « impulsion directrice » tendant à réaliser, par le moyen d'actes physico-chimiques, un plan idéal qui est la Vie. De ce principe il n'est qu'un pas à franchir — un tout petit pas — pour arriver à la notion d'une pensée organisatrice générale. Mlle Tétry ne le franchit pas. Sagement, elle laisse le champ ouvert à toutes les investigations de bonne foi. Mais la bonne foi suffit-elle en ces matières? Je crains fort qu'il y faille la foi tout

court, épouvantail des laboratoires, et qui se rit de leurs fioles et de leurs calculs. Croire ou ne pas croire, tel est le problème, et sans autre témoignage que celui de nos sens. Motif de désespoir pour les âmes inquiètes, d'apaisement pour celles qui se contentent d'un peu de science dans beaucoup d'amour.

Et c'est pourquoi, moi qui suis parmi les simples, quand j'erre dans ces grands bois où ma vieille demeure fait figure d'oasis, je salue l'anti-hasard qui s'apprête à les habiller une fois de plus d'émeraude et de soleil, qui fait pointer déjà de terre les petites fleurs violettes et jaunes, et va rouvrir son grand musée aux murs de vent et de lumière dont nous recommencerons à être les visiteurs attentifs, émerveillés et ingénus.

Marcel Roland.

Hautes Terres, roman par *Elian-J. Finbert* (Albin Michel, Paris). — C'est l'histoire, contée en larges tableaux, de trois mois de la vie d'un troupeau de brebis. Il est en bas, dans la Crau, et puis les lois de la transhumance lui commandent de monter vers les hautes terres, vers les sommets que la belle saison a vêtus de riche provende, et d'où l'on domine le monde. L'auteur est un des bergers; j'allais écrire un des moutons de ce troupeau. Il en savoure intensément la vie et fait corps avec ces reliefs où il s'est volontairement exilé. Choses, gens et bêtes sont vus avec force et solidement campés. Le livre s'intitule « roman », je me demande pourquoi, puisque tout y est en position de vérité. Il compte à peu près 700 pages; c'est plus qu'un roman, c'est une bible. D'autant plus que le récit y alterne avec des chapitres statiques où l'écrivain s'analyse en fonction de la Nature, complaisamment, verbeusement, verbalement. On a l'impression qu'il a cherché à composer, en marge de sa belle aventure, un de ces « traités de sagesse » orientaux vers quoi son origine égyptienne l'entraîne peut-être. L'ouvrage y gagne en longueur ce qu'il y perd en simplicité. Que préfère le lecteur français? M. Elian-Finbert fera bien d'y réfléchir.

La Vache, cette noble servante, par *Marie-Aimée Méraville* (Albin Michel, Paris). — La Vache n'est évidemment pas, comme dit le jargon journalistique, un animal « spectaculaire »; elle n'en a pas moins toute son importance dans l'économie du monde moderne. Noble servante, mais qui se venge en réduisant à son tour en esclavage ses propres maîtres, comme toutes les bêtes domestiques. L'auteur la montre sous tous les aspects de ce rôle. J'ai goûté dans cette biographie certains traits particuliers de psychisme : de ce grand corps pesant rayonnent des états de conscience assez troublants, qui lui font reconnaître son maître, se lever à son entrée dans l'étable, y rentrer seule de la campagne éloignée, réclamer une nouvelle maternité dès qu'on lui a pris son veau. Je n'ai jamais admis, pour ma part, ce que je vois chaque jour dans le Quercy, et qui est, si j'en crois Mme Méraville, de pratique courante : des vaches enjouguées et traînant le char ou la charrue comme les mâles. Indigne abus qui fait peser sur le même sexe, comme chez les peuplades primitives, toute la géhenne de la vie.

Au total, beau livre utile et reposant comme une fresque. — M. R.

DANS LA PRESSE

« **Jean Prévost nous manque** », écrit Pierre Bost dans les « Lettres françaises » (13 janvier) à propos de la publication des *Caractères* :

« Il savait bien que « la vie commence à quarante ans » et que le monde avait changé, allait changer; il le savait d'autant mieux qu'il avait, dans ce changement, pour ce changement, pris son risque qui fut mortel. Et c'est pourquoi je n'ai cessé de me demander, depuis sa mort, et dans combien d'occasions, ce qu'il eût pensé, ce qu'il eût choisi, ce qu'il eût fait. Aucun de nous ne le saura jamais, et personne n'a le droit de répondre, parce que chacun ne décide jamais que pour soi-même; mais il y a des hommes dont le choix

aide les autres à choisir. C'est peut-être tout ce qu'on peut faire pour les autres. Et c'est pour cela, aussi, que Jean Prévost nous manque ; et même à ceux qui ne pensent pas à lui, qui ne le connaissent même pas. Dommage. Ils l'auraient connu. (...)

« Jean Prévost n'aurait pas manqué, aujourd'hui encore, de penser désagréablement, et pour tout le monde, sans doute, recevant des coups d'un peu partout, mais il disait : « Les coups ne me font pas mal quand je peux les rendre. »

« Je crois que personne, parmi les écrivains qui approchent de cinquante ans, n'aurait mieux que lui reçu et compris les enseignements d'un monde nouveau et informe et n'aurait su mieux que lui « faire un homme » avec ces matériaux neufs. Mais sans oublier, sans renier les expériences et les richesses d'un autre temps qui, lui, était peut-être un peu trop « en forme ».

« Et c'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'avoir été son ami pour regretter son absence. »

Jean Prévost et la quarantaine. — André Chamson, dans les « Nouvelles littéraires » du 20 janvier, appuie à la fois sur des souvenirs personnels et sur les *Caractères*, une étude morale sur Jean Prévost. Le jour de la déclaration de guerre :

« Ce jour-là, nous sommes restés plus de deux heures à parler ensemble du passé et de l'avenir. Plus que les événements, ce qui le préoccupait alors, c'était l'idée que la vie ne commence vraiment qu'à quarante ans. « Il y a deux sortes d'écrivains, me disait-il, ceux d'avant quarante ans et ceux d'après la quarantième année... » Il est trop clair qu'en parlant ainsi, il pensait que son œuvre véritable était encore à faire. Il se sentait au terme d'une initiation qui allait lui donner enfin le droit de vivre et de créer, et je m'en voudrais de marquer trop lourdement ici qu'à ce même moment il avait déjà accepté de mourir. Ce n'était pas, à ses yeux, la chose la plus importante. Ce qui comptait, c'est que la vie d'un homme commençait véritablement à quarante ans. (...)

« Il y a des hommes qui sont faits pour « progresser », il y a un type humain dont la caractéristique est de devenir meilleur au fur et à mesure qu'il avance dans la vie. Tel était Jean Prévost, tel il voulait être, lucidement. Les êtres de cette sorte ne peuvent fonder leur existence que sur la liberté, car il faut être libre pour pouvoir devenir meilleur, car il faut être libre pour se faire un talisman de l'idée que l'on n'a pas été précoce.

« Il suffit de renverser cette idée pour la mieux comprendre. Il est clair, en effet, qu'un génie qui se croit inné ne peut être que totalitaire, que tout être animé par une sorte de prédestination antérieure à son expérience de la vie est un tyran en puissance. Un homme qui ne pense pas qu'il sera peut-être meilleur dans trente ans ne peut être animé par l'esprit de la liberté, il ne peut surtout pas désirer la liberté pour les autres hommes... Que l'avenir nous garde de ces envoyés du destin, nous n'en avons que trop connu dans notre récent passé. »

Portrait d'Anatole France. — Claude Aveline travaille depuis dix ans à une édition collective des discours et articles politiques et sociaux d'Anatole France. Cette publication redressera les jugements faciles qu'on a pris la commode habitude de porter sur le « scepticisme » d'un homme plus proche pourtant de Montaigne que de Pyrrhon. A ce propos, « Europe » donne dans son numéro de décembre un important *Portrait d'Anatole France*, de Claude Aveline, qui est neuf, vigoureux et appelé à laisser des traces profondes.

Machines mathématiques. — Dans la « Vie intellectuelle » de janvier, Michel Hallet donne un documentaire sur *Les grandes machines mathématiques* que construisent les Etats-Unis, électromécaniques depuis 1942, électroniques depuis 1946. Performances :

« Ce sont des machines à calculer prodigieusement perfectionnées, capables, non seulement d'effectuer les quatre opérations de l'arithmétique, comme le font les machines à calculer commerciales, mais de résoudre en quelques heures, et sans intervention humaine, des problèmes qui exigeraient des années de travail des plus agiles calculateurs et des meilleurs mathématiciens. Ainsi, le célèbre physicien anglais D. R. Hartree n'a pas mis moins de quinze années pour effectuer des calculs — relatifs aux structures atomiques — qu'une machine mathématique moderne aurait pu mener à bien en quelques heures ou en quelques jours.

« Pour donner une autre mesure des performances réalisées, disons

qu'une telle machine, mise en fonctionnement au moment du départ d'un obus, est capable de calculer les éléments de la trajectoire avant qu'il ne touche son but. Rappelons que le calcul d'une trajectoire de soixante secondes — effectué, donc, en un temps moindre par la machine — demande deux journées de travail à un calculateur exercé.

« Cet exemple suffit à donner une idée des inappréciables services que ces machines ont pu rendre aux Américains en guerre, — elles seules ont permis l'établissement rapide des tables de tir des nouveaux engins, — et à justifier l'importance des capitaux et des efforts de recherche qui leur ont été consacrés. »

Impôts. — Les « Temps modernes », traversant la rue de l'Université, passent de Gallimard chez Julliard le 1er janvier (début du roman de Sartre, *La mort dans l'âme,* et d'une étude de Simone de Beauvoir sur *Le mythe de la femme et les écrivains*).

Dans le numéro de novembre (où l'on remarque une *Petite Cosmogonie portative* de Raymond Queneau), Pierre Uri donne sur notre situation économique et financière une étude qu'il intitule *Mystifications.* Quelques chiffres :

« Si lourdement que la moitié de la population soit chargée, la masse totale des rentrées ne sera jamais suffisante si l'autre moitié n'abandonne au Trésor qu'une fraction de ses revenus qui oscille entre 1 et 3 %. On peut plaisanter lourdement sur les dires extravagants des experts qui assurent que, tout compris, la part de l'impôt en France est moindre que dans les autres grands pays, mais il y a deux données qu'il est bon que tous les Français connaissent. On a pu trouver en France, en 1947, 800.000 entreprises commerciales qui déclaraient en moyenne 180.000 francs de chiffre d'affaires, c'est-à-dire dont le patron vivait sans doute avec 15 ou 20.000 francs par an. Et la combinaison facile de quelques chiffres fait apparaître que l'exploitation agricole moyenne a 13 hectares, que quatre personnes y vivent, dont trois y travaillent, et que, y compris la valeur de la nourriture qu'elles tirent directement de leurs produits, elles n'ont à elles toutes, pour le prix de leurs efforts, que 40.000 francs nets par an. Encore, pour atteindre un revenu familial si élevé, faut-il faire entrer dans la moyenne des estimations fiscales les producteurs des grands crus viticoles, les éleveurs des régions les plus grasses, les propriétaires de vergers, et les maraîchers qui cultivent intensément les légumes dans la banlieue des grandes villes, dans le Vaucluse et le Roussillon. »

Le sadisme de Mme de Ségur a déjà fait l'objet de plus d'une dénonciation vengeresse. Jacques Laurent reprend l'accusation, en détail et avec force, dans la « Table ronde » de janvier :

« Le complexe ségurien tient dans la rencontre de la moraliste tatillonne et de la névrosée, du goupillon et du knout. Angélisme et terreur. Et de la terreur, la Comtesse connaît tous les trucs, même et surtout les plus malsains. Où les a-t-elle appris? Elle frappe juste comme l'insecte bergsonien. Quand le petit Paul est perdu dans l'île, qu'est-ce qui apparaît sous le feuillage, se glisse au ras du sol et lui saisit le pied : une main. Cette main-là, peut-être, dont vous aviez peur qu'elle vous saisît la cheville au moment de grimper dans votre lit. La trappe où s'enfonce Maria Petrovna est un cauchemar très répandu. Et il y a bien d'autres thèmes de cauchemar pour coller à merveille avec la glissade de Violette que le crapaud entraîne dans la rivière et qui se raccroche vainement aux herbes, avec le puits d'Ourson, etc. Quant à la déclaration du crapaud-fée à Agnella : « Tu vas avoir un fils couvert de poils comme un ours », n'est-elle pas mignonnement tournée en vue d'un délire puerpéral?

« Mais à l'âge où les enfants lisent la comtesse de Ségur, ils sont blasés sur toutes les violences. Peu de lectures sont en effet aussi cruelles que celles qu'on offre à l'enfance. On les fait pérégriner dans les forêts gauloises fertiles en sacrifices humains et réciter par cœur l'écartèlement de Brunehaut par Frédégonde, ou, pour peu qu'ils soient chrétiens, ils ont droit à la longue suite de supplices, de meurtres et de réclusions concentrationnaires qui s'appelle l'Histoire Sainte. On ne parle aux enfants que de cités incendiées dont les habitants sont passés au fil de l'épée. On leur fait une spécialité du moyen âge. Il faut attendre quinze ans pour qu'on vous entretienne paisiblement des ministères Ollivier et Waldeck-Rousseau. Le Waldeck-Rousseau de l'enfance, c'est Attila. Racontez vos rêves aux enfants, disaient les Surréalistes. Mais les éducateurs roses font mieux puisqu'ils leur racontent nos cauchemars. »

Répertoire. — Mme de Staël : *Lettres d'Allemagne et d'Italie*, adressées à Claude Hochet, présentées par Jean Mistler (« Revue de Paris », janvier). — Jules Bertaut : *Balzac et la Duchesse d'Abrantès* (*id.*). — Tristan Tzara : *Unité de Rimbaud* (« Europe », décembre).

René Leibowitz : *Musiques d'Amérique* (« Les Temps modernes », décembre). — Max Bourdin : *Les Tapisseries de Jean Lurçat* (« Europe », décembre). — Sur *L'art populaire polonais*, à propos de l'exposition du Musée d'Art moderne : articles nombreux, notamment dans « Arts » (7 janvier), « Les Lettres françaises » (13 janvier), « Parallèle 50 » (21 janvier).

André Sauvageot : *Les grandes institutions françaises : La Cour de Cassation* (« Revue de Défense nationale », janvier). — Henri de Rolland : *L'émule de René Caillé : Monteil* (1855-1925) (*id.*). — Louis Barjon : *Le drame de la destinée humaine dans le théâtre contemporain* (« Etudes », janvier).

VARIETES

A Madame et à Georges Duhamel.

LA BONNE DAME DE PISAN. — C'est en 1364, à Venise, dans un palazzo de l'Adriatique, que naquit celle que l'on peut à bon droit considérer comme la première de nos femmes de lettres, la bonne et sage Christine de Pisan.

Dès sa naissance, son père, le médecin Thomas de Pisan, conseiller de la Sérénissime République et l'un des plus habiles astrologues du temps, consulta les astres afin d'établir pour sa fille un « thème de nativité ». Ainsi apprit-il que Christine serait encline à l'étude et se délecterait *des belles parleures des philozophes.*

Cependant, le roi Charles V, averti des grands mérites du médecin et astronome italien, l'envoyait bientôt quérir pour qu'il vînt à la cour de France, et ce fut à Bologne, ville natale de Thomas, que Christine et sa mère attendirent jusqu'en 1368 que le maître du foyer acceptât l'offre pressante de Charles qui, ayant fait l'expérience des capacités de son conseiller privé, voulait *a toutes forces qu'il envoyat grandement, a ses cousts et frais, querir sa femme, enfans et famille pour user a tousjours leur vie en France pres de soy.*

Ce que fut le voyage, on ne le sait. Long et très fatigant certainement ; de plus, accompli, sans aucun doute, sous bonne escorte. N'était-ce pas le temps de ces Grandes Compagnies tristement célèbres qui, depuis le traité de Brétigny de 1360, rançonnaient sans vergogne voyageurs et marchands? Toujours est-il que la famille de Thomas de Pisan atteignit la capitale au début de l'hiver et se présenta à la Cour en décembre.

●

Depuis le jour où, au Louvre, Christine revêtue de ses habits lombards, *riches d'aornemens et d'atours*, parut devant Charles V, jusqu'à ce seizième jour de septembre 1380 où le noble souverain mourut à Beauté-sur-Marne, la vie de la jeune Vénitienne

ne fut que bonheur et joie dans le confortable palais du conseiller royal. Jamais d'ailleurs la fillette devenue femme ne devait retrouver cette existence large et sans soucis, pas plus du reste la paix assurée durant ces dernières années du règne, grâce à l'épée du connétable Du Guesclin et à la sagesse du roi.

Comment notre Christine employa-t-elle les années de son enfance et de son adolescence? Ainsi que le font la plupart des fillettes. Tandis que son père s'efforçait de cultiver son intelligence, qui était fort vive, sa mère essayait de l'intéresser aux *fillasses*; quant à elle, chaque fois qu'elle le pouvait, elle courait au jeu, comme il en sera toujours de même pour les petites filles, que ce soit au XIVe siècle ou au XXe.

Ce qui est quelque peu différent, c'est le jeune âge à partir duquel les parents n'hésitaient pas alors à donner un mari à leur enfant. Christine n'avait pas quinze ans lorsque Thomas de Pisan lui choisit pour époux Etienne de Castel, *jeune escolier gradué, bien né et de nobles parents de Picardie, de qui les vertus passoient la richesse*, mais qui, peu après le mariage, allait être nommé notaire et secrétaire du roi.

En même temps que changeait l'existence de Christine, devenue femme et bientôt mère, un nouveau monde commençait. Charles V mort, le nouveau roi, Charles VI — un enfant de onze ans livré aux aventureux conseils de ses oncles — était sacré à Reims le 4 novembre et entrait solennellement le 11 dans la capitale. Alors se manifesta le *grand remuement* qui, des années durant, soulèvera les unes contre les autres les différentes classes sociales. Christine et les siens vivent maintenant dans une atmosphère troublée — et c'est souvent que l'émeute gronde dans le quartier royal de l'hôtel Saint-Pol où ils logent. On ne cesse pas moins pour cela de continuer à se préoccuper, dans la famille de Thomas de Pisan, de sciences profondes et de doctes écrits. Sans prendre part aux discussions, la jeune épousée subit l'influence du milieu intellectuel dans lequel elle vit. Elle parfait ainsi son éducation et son instruction, en se laissant guider à la fois par son père et par son mari qu'elle aime et en qui elle a placé toute sa confiance.

Malheureusement, père et époux vont être bientôt ravis à son affection. Vieillard valétudinaire, Thomas de Pisan meurt aux alentours de 1385; quant à Etienne de Castel, encore bien jeune pourtant, il trépasse d'une *hastive épidemnie* en 1389, lors d'un voyage à Beauvais, où il accompagnait le roi.

●

Veuve à vingt-cinq ans, ayant la charge de ses trois enfants, de sa mère et de deux frères, Christine de Pisan entre dès ce moment dans ce qu'elle appellera plus tard la *vallée de tribulacions*, où il lui faut faire face aux mille difficultés d'une vie

matérielle en rien assurée par la grande libéralité de son père habitué à vivre princièrement, sans se soucier du lendemain.

Ah! Fortune très douloureuse,
Que tu m'as mis de haut en bas!
Horrible, inconstante, ténébreuse,
Par qui me viennent maulx à tas...

dira la jeune femme prenant à partie la Fortune, *cette fille du deable,* mais aussi se jurant de rester fidèle à son mari, en ne le remplaçant jamais :

Seulete suy et seulete vueil estre.

Ayant de grands embarras financiers et de lourdes charges de famille, attaquée par des gens de mauvaise foi contre lesquels il lui faut soutenir de nombreux procès, sans cesse aux prises avec les maîtres et les clercs de la Basoche, Christine vit de dures années. Heureusement, son âme fière et la force de sa volonté lui permettent de surmonter tant de misères. Pour se distraire de ses soucis et de sa solitude, elle a d'ailleurs entrepris d'écrire, vers 1383, de jolies ballades où elle retrace les peines et les joies d'amour. Car, ainsi que l'a justement remarqué l'excellente biographe de Christine de Pisan, Marie-Josèphe Pinet, ses premiers vers sont nés de son besoin bien féminin, et aussi fort humain, d'expansion et de sa privation de confident.

Mais ayant commencé d'écrire pour exprimer « la plainte d'un cœur très jeune qui ne sait où s'attacher », Christine se laisse vite prendre au jeu et projette alors de tirer sa subsistance de sa plume. Ses vers n'ont-ils pas été déjà bien accueillis par l'entourage de la reine Isabeau et du duc d'Orléans, frère du roi? Néanmoins, elle doit auparavant accroître sa culture — et, à trente ans, c'est courageusement qu'elle se remet à l'étude.

Ses frères retournés en Italie vivre *sus les héritages venus du père,* son unique fille entrée dans l'abbaye royale de Poissy et son fils aîné au service, en Angleterre, du comte de Salisbury (le plus jeune de ses enfants mourra entre 1396 et 1399), Christine de Pisan peut s'adonner à de fortes études. Première des femmes savantes, elle en aura d'ailleurs les défauts. Débordant de connaissances, elle ne sait pas contenir son érudition, limiter ses réminiscences classiques ou bibliques, observe notre bon maître Joseph Calmette : « A tout bout de champ, à tout propos et hors de tout propos, elle cite des auteurs sacrés et profanes, elle fait allusion à leurs œuvres, elle pousse l'abus des références jusqu'à la manie. »

●

Plus littéraire que scientifique, très fière de savoir le latin, la dame de Pisan se fait d'abord connaître comme poète courtois, surtout à partir de 1399. Ses premiers ouvrages sont des dits

en vers : le *Débat de II amans*, le *Dit des trois jugements amoureux* et le *Dit de Poissy* imité de Guillaume de Machaut. Ce sont là des débats amoureux pour lesquels l'auteur fait appel à un juge, en l'occurrence le duc Louis d'Orléans ou le sénéchal de Hainaut. On y discute, en centaines de vers, s'il y a plus de joie que de peine dans la vie amoureuse, ou bien de trois cas d'amour, à moins que ce ne soit des malheurs de deux amants contre lesquels s'acharne le sort. Bientôt les enlumineurs de talent illustrent les œuvres de la poétesse, et réalisent ce que nous appellerions aujourd'hui des éditions d'art, éditions d'art qui plaisent aux mécènes de l'époque, un Jean de Berry ou un Louis d'Orléans, grands amateurs *de toutes choses belles et riches.*

Certes les textes présentent trop souvent un caractère à la fois apologétique et pédantesque : c'est qu'il faut avant tout plaire aux puissants du jour, la noblesse et les princes, dont les largesses font alors fonction de droits d'auteur. Et puis, ainsi, la réputation de Christine croît de jour en jour, non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Le duc de Milan, Jean-Galéas Visconti, beau-père de Louis-d'Orléans, voudrait attirer à sa Cour le poète des dits, qui préfère cependant rester dans un Paris littéraire où la clientèle des nobles dames et des grands seigneurs ne lui manque pas.

Auteur que goûtent particulièrement ses contemporains, Christine de Pisan s'affirme en outre un ardent critique, doublé d'une farouche féministe. Elle soulève le débat qu'on appelle « la querelle du *Roman de la Rose* », en publiant l'*Epistre du dieu d'Amours*, « défense très courtoise des dames offensées par les médisants et peu soutenues par les chevaliers ». Il est vrai que, dans ses satires véhémentes, comme l'ont noté Joseph Bédier et Paul Hazard, Jean de Meung n'a épargné aucune femme. « Blessée au plus intime de son être, Christine ne se lasse pas de répéter que Jean de Meung a menti. Contre les attaques, les calomnies, les grossièretés des clercs misogynes, elle proteste avec une chaleur passionnée. » Elle est alors en but aux attaques de Jean de Montreuil et des frères Col qui, eux, ne peuvent admettre l'audace de cette femme qui ose s'en prendre au savant humaniste Jean de Meung. Par contre, le chancelier de l'Université, Gerson, *très vaillant docteur et maistre en theologie*, apporte son appui à celle qui, souffrant du peu de place accordé aux femmes, ses sœurs, les défend de toute son âme et accumule des arguments en faveur de leur juste cause. Et tandis que Christine condamne *le Roman de la Rose* en femme et en mère de famille soucieuse de la vertu de ses enfants, Gerson proclame dangereuse pour les jeunes gens la lecture de l'œuvre de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung.

Polémiste que rien n'arrête, Christine de Pisan envoie les pièces du débat à la reine, puis appelle à son aide les chevaliers comme

tous ceux qui ont fait serment de ne jamais traiter légèrement l'honneur des femmes, en écrivant le *Dit de la Rose* (1402) et en fondant la « Court amoureuse », académie créée pour encourager les lettres, surtout la poésie lyrique, et établie *principaument soubz la conduite, force et seurté d'icelles tres loés vertus, c'est assavoir humilité, et léauté à l'honneur, louange et recommandacion et service de toutes dames et damoiselles.*

Dorénavant, et tout en poursuivant son œuvre littéraire, Christine mènera toujours le bon combat en faveur du *feminin sexe.* C'est avec vigueur et foi qu'elle ne cesse de défendre les femmes qu'accablent tant de sarcasmes et de maux, cependant que leur sont fermées « les avenues de la science », auxquelles n'accèdent que les hommes, après tout leurs égaux.

Nul ouvrage sur aucun sujet ne lui coûte. Elle use de tous les genres : l'allégorie pédagogique avec l'*Epistre d'Othea*; la pastorale avec le *Dit de la Pastoure*; l'œuvre didactique, voire politique, avec le *Livre du Chemin de long estude*, où l'influence de Dante est nettement apparente, la *Mutacion de fortune* ou l'*Oroyson Notre-Dame*. Tantôt elle réclame *paix et vraie santé* pour le malheureux Charles VI, ou bien résout la question de la monarchie universelle; tantôt elle présente une classification des sciences ou dresse un état du monde, à moins qu'elle ne commente les difficultés de la France avec la Papauté. Enfin, aux oncles tout-puissants du roi malade, elle parle de paix et d'union.

●

En 1404, à la demande du plus jeune frère de Charles V, le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, à qui est maintenant attaché son fils aîné, Christine de Pisan devient l'historiographe du défunt roi. Elle écrit le *Livre des faicts et bonnes meurs du sage roy Charles Quint*, biographie apologétique, pédantesque, d'une lecture laborieuse, qui n'en est pas moins, de l'avis autorisé de l'historien du règne de Charles V, Joseph Calmette, d'une importance capitale pour l'Histoire. Ayant recours non seulement à de nombreux témoignages oraux ou écrits, telles les Grandes Chroniques de France, mais aussi et surtout à ses souvenirs personnels, Christine a su rendre, dans le *Livre des faicts*, une image fort vivante de Charles V, qui nous restitue la physionomie réelle de ce grand monarque.

Bien que Philippe le Hardi meure avant l'achèvement du *Livre des faicts*, Christine de Pisan ne s'éloigne pas pour cela de la Maison de Bourgogne. C'est à son successeur, Jean sans Peur, qu'est offerte l'*Avision-Christine*, premier dit allégorique en prose de l'auteur qui, en conversant tour à tour avec Dame Couronnée, c'est-à-dire la France, Dame Opinion et Dame Philosophie, nous conte sa vie, avec ses tourments passés ou présents, et explique

le grand amour qu'elle éprouve pour son pays d'adoption, dont les malheurs publics l'attristent douloureusement.

Avec *La Cité des Dames*, qui est sur de nombreux points une traduction fidèle de *De claris mulieribus* de Boccace, et surtout le *Livre des trois vertus* ou *Trésor de la Cité des Dames* qui suivra, véritables cours d'éducation féminine et domestique dans lequel on retrouve les allégories et les visions de mode à cette époque, Christine réaffirme son féminisme. Elle réclame, pour la femme, le respect de tous et la douceur de l'époux dans le commandement, car elle admet l'obéissance au mari. Elle veut que l'épouse puisse remplacer le chef de famille, lorsque celui-ci est absent ou décédé. Soutenant enfin que la femme est capable de tenir une place dans les affaires publiques, elle glorifie toutes les femmes qui ont fait métier d'hommes et qui l'ont fait mieux qu'eux.

A quarante ans, Christine est célèbre et fait de la politique. Le 5 octobre 1405, elle écrit à la reine Isabeau de Bavière pour plaider la cause de la France déchirée par les factions, la conjure de mettre fin aux désordres de la Cour et de rétablir l'union entre les partis et les princes. Après l'assassinat de Louis d'Orléans, le 23 novembre 1407, elle rédige les *Sept Psaumes allégorisés* et le *Livre des faicts d'armes et de chevalerie*, traité de guerre traduit principalement de Végèce et de Frontin, mais renfermant néanmoins une partie originale, un code du droit des gens dans la société féodale dont le roi d'Angleterre Henri VII fera faire une traduction.

Alors qu'en l'an 1410 la guerre civile trouble une fois de plus le royaume de France, Christine de Pisan, toujours sur la brèche, adresse aux princes de l'armée d'Orléans qui marche sur Paris, particulièrement au vieux duc Jean de Berry, une épître intitulée *Lamentacions sur les maux de la France*. Gémissant de voir l'homme ramené *a nature de cruelle beste*, elle y montre, bien qu'Italienne, un cœur de vraie Française. Ses *lamentacions* ébranlèrent-elles les rudes chefs de guerre et convainquirent-elles la reine Isabeau, régente depuis le 31 décembre 1409? On peut en douter. Il n'en reste pas moins que, certainement pour d'autres raisons, Armagnacs et Bourguignons firent momentanément la paix à Bicêtre le 2 novembre 1410.

Avec le *Livre de la Paix*, dédié à Louis de Guyenne, dauphin de France, Christine appelle de nouveau l'ordre et la concorde; tout en dressant le portrait des démagogues du temps, elle met en garde le jeune prince contre les flatteurs et, s'appuyant sur l'exemple du roi Charles V, lui rappelle que le souverain *doit gouverner par saiges et quels doivent estres ces saiges conseillers.* Mais la rédaction de l'ouvrage n'est pas achevée que déjà émeutes et massacres recommencent. Armagnacs et Bourguignons reprennent leur lutte fratricide — et les passions s'échauffent si bien

que, terminé le 1er janvier 1414, le livre de la bonne dame de Pisan ne prélude nullement à la paix qu'il réclame. Il inaugure au contraire quinze des plus atroces années de l'Histoire de France, marquées par des divisions intestines, des querelles dans l'Eglise, et surtout l'envahissement du territoire par l'étranger.

Vers 1418, Christine doit fuir Paris et la barbarie bourguignonne qui n'épargne pas même les femmes. Où trouve-t-elle alors refuge? On l'ignore. Peut-être près de sa fille, à l'abbaye de Poissy. Ce qui est certain, c'est qu'elle connut l'exil et perdit tous ses biens. Jamais plus elle ne rentrera d'ailleurs dans la capitale, d'abord bourguignonne, puis anglaise jusqu'en 1436.

Dans sa retraite, Christine de Pisan écrit des *Heures de contemplacion sur la passion de Nostre-Seigneur*, qu'elle dédie aux femmes de France *adoulées à cause des tribulations passées et présentes, pour les induire et provoquer à matière de patience.* Mais les années passent, et c'est en 1426 que vient la frapper une nouvelle épreuve : la mort de son fils Jean de Castel, qui soutient alors la cause de Charles VII contre l'usurpateur étranger.

Cependant, en pleine tourmente, l'espoir renaît. Jeanne d'Arc est venue rendre au « roi de Bourges » confiance en sa destinée. Et les bonnes nouvelles se succèdent : Orléans est délivré, Meung, Jargeau, Beaugency sont abandonnés par leurs occupants anglais, Troyes est pris le 9 juillet 1429 et Charles VII sacré à Reims huit jours après. Christine reprend la plume pour célébrer les victoires de la Pucelle :

Chose est bien digne de mémoire
Que Dieu, par une vierge tendre,
Ait adès voulu, chose est voire,
Sur France si grant grace estendre...

Elle n'oublie pas non plus de célébrer le *feminin sexe* à l'honneur aujourd'hui avec Jeanne d'Arc :

Hé, quel honneur au feminin
Sexe! Que Dieu l'aime, il appert,
Quant tout ce grand pueple chenin
Par qui tout le pueple est désert,
Par femme est sours et recouvert,
Ce que pas hommes fait n'eussent.

Le *Dit de Jehanne d'Arc* sera le dernier écrit de Christine de Pisan. D'elle, on ne saura plus rien ensuite. Mais qu'importe! Indépendamment de son œuvre dont on ne peut nier l'intérêt, sa vie de femme demeure : bonne fille, bonne épouse et bonne mère, Christine reste avant tout pour nous, non seulement la première de nos femmes de lettres et une des plus vives intelligences de son temps, mais aussi la féministe convaincue dont le noble caractère et les élans généreux ne sauraient laisser indif-

férents ceux qui, aujourd'hui, se plaisent à reconnaître et à défendre les droits de la femme dans la Cité comme dans la Nation.

René Bailly.

PETITE HISTOIRE D'UN ILLUSTRE ALMANACH. — On a coutume de ne voir dans le Gotha, dont les journaux viennent d'annoncer la disparition, qu'un Annuaire généalogique, contenant les dates des naissances, des mariages et des décès dans les maisons royales, princières et ducales d'Europe, alors qu'il fut à l'origine et jusqu'au milieu du XIX[e] siècle un Almanach, à la fois amusant et instructif, à l'usage des Cours.

C'est en 1763 qu'un habitant de la capitale du Duché de Saxe-Cobourg, nommé Rothberg, publia le premier exemplaire d'une série qui devait se poursuivre sans interruption jusqu'à la guerre. Comme le séjour de Voltaire dans cette ville, après sa fuite de Berlin, avait porté à son comble le goût très vif que partageaient alors pour le français toutes les petites Cours d'Allemagne, c'est dans la langue des princes et des diplomates qu'il se crut tenu de le rédiger. L'Almanach ne se composait que de vingt pages et contenait, outre le calendrier, des tablettes gravées avec élégance sur lesquelles on pouvait noter chaque jour les dépenses et les pertes de jeu, un tableau des arrivées et des départs du courrier et un tableau des monnaies. A partir de 1780, il s'augmenta d'une notice historique sur quelque sujet familier : cette année-là ce fut l'histoire de la perruque; en 1781, l'histoire de la barbe; en 1782, l'histoire des cartes à jouer; en 1783, l'histoire des voitures; en 1784, l'histoire des journaux; en 1785, l'histoire des montres et des mouchettes.

Mais c'est de 1783 que date la première transformation importante de l'Almanach. Elle fut due au précepteur du Prince héritier Frédéric de Saxe-Gotha, un certain Klüpfel qui, ayant constaté en France, où il avait accompagné son élève, le succès croissant de cette publication, eut l'idée de lui donner plus d'ampleur. Le nouvel Almanach, auquel il ajouta ce sous-titre « contenant diverses connaissances curieuses et utiles » comportait une généalogie des maisons souveraines, une table chronologique des Empereurs d'Allemagne, des notices sur les bases astronomiques du calendrier, des tableaux pour le nombre probable d'années que des personnes d'un âge donné pouvaient espérer de vivre, des conseils d'hygiène, des articles sur l'organisation du monde et sur celle du corps humain.

Dans une étude sur les variétés de l'espèce humaine, on apprend que « les Européens ont la peau blanche, que les Groenlandais sont couleur d'olive foncée, que les Javanais ont le teint d'un rouge pourpré, que les habitants de l'île de Mindanas ont le teint tanné

tirant sur le jaune clair, tandis que ceux de l'île de Formose sont d'un jaune noir, d'un jaune blanc et quelques-uns tout à fait jaunes ».

L'article sur les variétés dans les goûts n'est pas moins divertissant. « Aux îles Mariannes, dit-il, il faut pour être belle avoir les dents noires et les cheveux blancs. Dans l'île de Nicobar, c'est un défaut d'avoir des sourcils. Chez les Mogols, des jambes bien longues qui soutiennent un corps fort court sont une grande beauté de femme. Elle est parfaite si elle a encore la chair bien découpée en fleurs peintes de diverses couleurs, de sorte que la peau paraisse comme une étoffe de fleurs. Les belles de Siam sont celles dont la forme de visage approche le plus du losange, qui ont le blanc de l'œil bien jaune, les joues creuses, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents bien noires, les oreilles bien grandes. »

Vient ensuite une nomenclature des principales découvertes accomplies en Europe depuis trois siècles : notices sur Berthold, Schwartz, Gutenberg, Jean von Eyk, Copernic, Képler, Leibniz, Newton et quelques autres inventeurs, suivies d'un exposé des dernières expériences. « La plus récente est celle que M. Linnaeus, premier médecin du roi de Suède, fit sur les perles en 1760. Ce grand naturaliste eut l'idée d'augmenter leur volume, moyennant une nourriture convenable qu'il fit administrer aux huîtres. Il réussit si bien que, dans la même année, il eut la satisfaction de présenter à la reine des perles d'une grosseur extraordinaire. »

L'Almanach se poursuivait par des « modèles de déclarations d'amour chez les divers peuples » et s'achevait, en appendice, par des articles d'économie domestique, des renseignements sur les pierres précieuses, sur leur valeur, sur la connaissance du fil et des dentelles, une liste de « quelques friandises exquises avec l'adresse de Paris », des avis contre la fraude du café moka « qui est petit et verdâtre » et le tarif de la porcelaine de Saxe.

Ce qui contribuait à rendre attrayants ces précieux volumes, reliés en maroquin ou en satin rose avec des médaillons représentant une déesse grecque ou un paysage d'Italie et enfermés dans des étuis à filets d'or, c'étaient leurs illustrations.

L'almanach de 1768 possède un calendrier illustré. Le mois de février est symbolisé par Neptune qu'accompagne ce distique :

O que Neptune en ce mois est vilain!
Mai (sic) Cupidon s'en moque et va son train.

D'autres vers de mirliton célèbrent la gloire de septembre :

Vivent Vulcain, les arts et l'expérience
Car de leur sein naît la prudence.

Après avoir emprunté leur sujet à la mythologie, les gravures à partir de 1774 s'inspirèrent des romans et des œuvres dramatiques en vogue. En 1778, ce sont des épisodes du *Voyage de*

Sophie de Mémel en Saxe; en 1784, des scènes des *Aventures de Gil Blas* et du *Mariage de Figaro*; en 1787, des scènes de l'*Heptaméron*. C'était le fameux graveur Daniel Chodowski qui était chargé du dessin et de l'exécution des estampes.

Les éditions de 1776 et de 1777 se distinguent par des copies de scènes de la vie parisienne d'après les originaux de Baudoin, Biron, Lannoy, Gailland et Freudenberg.

Mais l'Almanach de Gotha, aussi frivole alors qu'il est devenu sérieux depuis, était aussi un journal de modes et reproduisait chaque année les dernières nouveautés en fait de « coëffures et d'habillements » de Paris, de Leipzig et de Dresde.

Les portraits de princes et de princesses n'apparurent qu'au début du XIXe siècle. Mais beaucoup n'y figurèrent pas longtemps, car Napoléon, de 1806 à 1813, en détrôna un grand nombre pour incorporer leurs fiefs aux états de ses alliés. Comme l'Almanach, mainteneur de la légalité, s'obstinait à mentionner tous ces princes déchus, l'Usurpateur se fâcha. « Monsieur de Champigny », écrivait-il le 20 octobre 1807 à son Ministre des Affaires Etrangères, le dernier Almanach de Gotha est mal fait. Dabord il est question du Comte de Lille et puis de tous les princes de la Confédération, comme s'il ne s'était fait aucun changement dans la constitution de l'Allemagne; les noms de la Famille de France y sont en termes inconvenants. Faites venir le Ministre de Gotha et faites-lui comprendre qu'il faut qu'au prochain Almanach tout cela soit changé. »

Tout fut changé, en effet. La généalogie des souverains fut supprimée, afin que Napoléon ne souffrît plus de n'avoir pas d'aïeux. Seuls étaient indiqués les naissances et les mariages des princes et princesses de la famille impériale, de la maison de Saxe, et de la Confédération du Rhin. En 1813, Frédéric Perthes, le fondateur de la célèbre Maison d'éditions géographiques, qui avait racheté l'Almanach à Ettinger et en avait confié la rédaction au minéralogiste Adolphe de Hoff, fut obligé de le réimprimer trois fois. L'édition de 1814 allait paraître lorsque l'abdication de l'Empereur lui rendit son entière liberté. Mais depuis lors le petit volume relié en toile rouge, édité en français et en allemand, a cessé d'être un recueil de variétés pour devenir un Armorial de la haute noblesse — une sorte de d'Hozier européen.

Jacques de Ricaumont.

GAZETTE

Jean Blaizot (1865-1949). — *Alfred Vallette, lors d'une des premières visites que je lui fis, il y aura bientôt quarante ans de cela, me dit, un jour, en parlant de cette maison du* Mercure de France *qu'il avait fondée et dont il demeurait l'animateur : « Nous ne sommes pas une entreprise industrielle et commerciale. Nous sommes une société d'auteurs qui s'éditent eux-mêmes. » En s'efforçant de définir ainsi la maison de la rue de Condé, Vallette, j'en suis bien sûr, pensait non seulement aux écrivains qui s'étaient groupés autour de lui, mais encore au personnel dévoué qui vivait avec lui, observant religieusement les disciplines si simples et si fortes que ce grand laborieux enseignait par l'exemple.*

Au premier rang de ces serviteurs excellents était Jean Blaizot, le caissier du Mercure de France. *C'était, comme eût dit Montaigne, un homme « à la vieille marque », un de ces personnages que la France produisait avec tant d'aisance et de libéralité quand elle était sage et forte. Tous les gens qui venaient alors au* Mercure *pour quelque affaire savaient que, derrière le grillage, ils apercevraient la loyale figure et le sourire de Jean Blaizot. Comme les employés d'élite, en ce temps-là, Jean Blaizot portait des vêtements noirs et du linge impeccable. Il avait, avec sa courte barbe déjà grisonnante, ce grand air de dignité que l'on voit aux portraits peints par Hals ou par les petits maîtres des Pays-Bas. Tout en lui respirait l'honneur et commandait la confiance.*

Jean Blaizot nous a quittés, le 7 janvier dernier. Il est mort dans sa quatre-vingt-quatrième année, entouré par la sollicitude de sa fille Louise, qui, elle aussi, a donné et donne au Mercure de France *un si patient effort, entouré par le respect de tous ceux qui l'avaient vu dans l'exercice de sa stricte et sévère fonction.*

Je suis allé saluer sa dépouille, par une chagrine matinée d'hiver, dans le petit appartement de la rue du Dragon, étroit et sévère comme une destinée. J'ai longtemps regardé le vieux visage dévoué de cet homme qui faisait, avec tant de constante et vigilante exactitude, ce qu'il avait accepté de faire et je pensais, perdu dans ma méditation mélancolique, je pensais qu'une parcelle de l'antique France venait de se détacher du bloc originel et qu'elle tombait, à son tour, comme tout ce que nous avons connu, aimé, honoré, dans le silence de l'abîme éternel. — GEORGES DUHAMEL.

En marge des Mémoires d'Outre-Tombe. — *Au tome IV de la monumentale édition des* Mémoires d'Outre-Tombe, *établie par M. Maurice Levaillant, on peut lire, entre autres textes inédits, quelques pages sur les derniers jours de la République des Doges. Chateaubriand rappelle notamment que l'humiliante capitulation fut négociée « à Venise même, par un obscur secrétaire de légation, mort depuis dans la maison des fous à Charenton » (T. IV, p. 394). Une note discrète de M. Levaillant, utilisant les variantes du texte primitif, identifie cet acteur oublié d'un grand drame politique. Toutefois il est assez troublant de constater que Chateaubriand refuse de transmettre à la postérité le nom de Joseph Villetard, alors qu'il n'ignore rien de sa destinée tragique; en effet le poète républicain, dont l'enthousiasme naïf servit à souhait les desseins perfides du général Bonaparte, est bien mort comme l'indiquent les* Mémoires d'Outre-Tombe, *fou à lier, dans l'asile de Charenton, après dix-huit ans de cabanon. On peut donc se demander si, par une omission volontaire, Chateaubriand n'entend point marquer son outrageant mépris au disciple des philosophes, qui accueillit avec des persiflages sacrilèges la propagande religieuse du* Génie du Christianisme.

Dès le début de son poème satirique, Les Culottes de saint Griffon *(Paris, chez Dabin libraire, Palais du Tribunat, an XI), Joseph Villetard salue d'un ton goguenard la renaissance catholique en France :*

Voltaire est mort et Geoffroy le remplace.
Bientôt la Foi renaîtra parmi nous ;
De nos péchés nous serons tous absous
Et nous verrons le bon Dieu face à face.
Du bon vieux temps nous reprendrons les goûts;
Comme autrefois nous ferons des neuvaines;
L'église est sombre et prête aux rendez-vous :
Comme autrefois, nos femmes à genoux
Aux confesseurs conteront leurs fredaines
Et nos maris n'en seront point jaloux.

Aussi, pour encourager la confiance des pieux maris au bon pays de France, Villetard entreprend de retracer l'édifiante histoire de Messer Meo, le docteur de Bénévent.

A l'âge de soixante-dix ans, Messer Meo prend femme jeune et belle. L'épouse, Dame Almerine, se consume de langueur dans son logis solitaire. Car le barbon soupçonneux a soin d'écarter tous les galants de ruelle. Or voici que dans Bénévent arrive « les reins sanglés, les pieds nus, l'œil oblique » un Franciscain joufflu, porteur de reliques. A l'église, Fra-Nicolo prêche le carême; par l'entremise de saint Griffon, il peut aussi chasser le démon du corps des possédées. Un jour que Messer Meo est parti pour la proche campagne, Dame Almerine, frappée de male rage, se voit contrainte d'invoquer l'assistance du ciel. Aussitôt accouru, Fra-Nicolo, qui veut d'abord l'entendre en confession, éloigne la foule apitoyée. Mais au fort de l'exorcisme, le trot d'un âne,

retentissant sur les pavés, annonce le retour du mari jaloux. Alors le Franciscain

> S'encapuchonne, attache ses cordons,
> Mais dans le trouble, où son âme est en proie,
> Ne peut, hélas! trouver ses pantalons.

Bientôt instruit de la guérison miraculeuse, Messer Meo s'attarde au chevet de sa dolente épouse, rajuste une boucle de cheveux, resserre un nœud de ruban. Soudain il sent un cordon lui chatouiller la main. « Qu'est-ce, ma chère? » dit le mari, en tirant des profondeurs du lit la culotte d'un Franciscain. Pour désarmer l'injurieux soupçon, Dame Almerine déclare que c'est là justement le providentiel instrument du miracle. D'ailleurs Fra-Nicolo, alerté par la soubrette, rassemble dans Bénévent toute « la gent cordelière » qui escorte jusqu'à la demeure de Messer Meo la châsse de saint Griffon. Tandis que les moines en chœur chantent Veni creator,

> Le gardien prend la relique efficace,
> La fait trois fois baiser aux deux époux,
> L'offre aux regards de la foule à genoux.

Jusqu'au soir, le reliquaire, exposé dans le couvent, reste offert à la vénération des fidèles. Enfin, à la tombée de la nuit, Fra-Nicolo, reprit ses chausses

> Et par derrière ainsi que par devant
> S'en culotta tout comme auparavant.

A son récit édifiant, l'auteur ajoute une leçon morale, qui toutefois n'est point destinée aux jeunes beautés « dont les vapeurs sont encore au cerveau ». Car celles-là n'ont qu'à brûler un cierge à l'autel de la Vierge. Mais pour les femmes plus profondément éprouvées par les crises nerveuses, l'avertissement est clair; elles sauront désormais qu'il n'est pour elles de salut que dans l'intervention de saint Griffon.

Replacé à sa date, le poème de Villetard prend valeur de document. Il atteste la persistance de l'esprit voltairien en un temps, où l'action conjuguée du Concordat et du Génie du Christianisme *favorise le réveil de la foi. Ce n'est d'ailleurs point son seul mérite. Au moment où il composa* Les Culottes de saint Griffon, *Joseph Villetard possédait une verve joyeuse, à laquelle on ne reste pas insensible. Certes, il est des plaisanteries d'un goût plus relevé. Si pourtant quelque censeur trop sourcilleux était tenté de repousser l'irrévérencieux badinage de Villetard, il suffirait sans doute de rappeler le sous-titre de son poème : « Nouvelle imitée de l'italien de Casti. » Or, comme chacun sait, Jean Casti, le premier hagiographe qui célébra les mérites de saint Griffon, fut en son vivant professeur du séminaire et chanoine de la cathédrale de Montefiascone. La référence, on le voit, est de premier ordre et pareille caution doit apporter tout apaisement.* — HUBERT FABUREAU.

Sottisier. — « *Nous, ruraux, ne sommes pas des marchands de viande, mais des bouchers complets qui, pour* 50 % *au moins, sont même des bouchers-charcutiers, ce qui incarne la profession* 100 %. » (La Boucherie française, 1er *janvier* 1949.)

« *Des signaux de détresse, vraisemblablement lancés par l'appareil, auraient été capturés hier par un bateau...* » (Combat, 19 *janvier* 1949.)

« *Dans la nouvelle promotion de la Légion d'Honneur, nous relevons avec plaisir le nom de Mme V. Landowski, critique musical et auteur d'ouvrages de grande pâleur* » (La Semaine de Paris, 24 *novembre* 1948).

« Un Gallup de la viande. — ...*Quatre mille ménagères réparties sur tout le territoire métropolitain, et choisies suivant des méthodes scientifiques où seul intervient le hasard, formeront un échantillon représentatif de la population...* » (Le Figaro, 9 *décembre* 1948.)

Titre d'un fait divers : « *Un pneu éclate et son passager se tue contre un pylone* » (L'Echo du Soir, *de Lyon,* 20 *octobre* 1947).

« *Virgile chantait « les armes et la force ». Un romain n'est jamais insensible à ces exécutants de la grandeur* » (*Jean Bernard-Derosne,* La Bataille, 28 *avril* 1948).

« *...Et un souvenir inquiétant commençait à poindre, celui du vers célèbre où Musset avouait ne pas reconnaître l'auteur du* Misanthrope *dans le* Sac où Scapin s'enveloppe. » (Le Figaro littéraire, 28 *février* 1948).

« *Il faut chercher longtemps pour découvrir l'un de ces étranges animaux..., mi-girafe, mi-zèbre, mi-antilope (quelle famille!), qui a nom okapi.* » (L'Aube, 8 *juin* 1948.)

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6656 — 1949
Dépôt légal : 1er trimestre 1949.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie — MESNIL (EURE). — 1949.